

La Cour de Louis XIV

Imbert de Saint-Amand

Table of Contents

<u>La Cour de Louis XIV</u>	1
<u>Imbert de Saint-Amand</u>	1
<u>INTRODUCTION</u>	1
<u>I</u>	1
<u>II</u>	2
<u>III</u>	4
<u>LA COUR DE LOUIS XIV</u>	9
<u>I. LE CHATEAU DE VERSAILLES</u>	9
<u>II. LOUIS XIV ET SA COUR EN 1682</u>	13
<u>III. LA REINE MARIE-THERESE</u>	16
<u>IV. MME DE MONTESPAN ET MME DE MAINTENON EN 1682</u>	18
<u>V. LA DAUPHINE DE BAVIERE</u>	24
<u>VI. LE MARIAGE DE MME DE MAINTENON</u>	29
<u>VII. L'APPARTEMENT DE MME DE MAINTENON</u>	31
<u>VIII. LA MARQUISE DE CAYLUS</u>	36
<u>IX. MME DE MAINTENON ET LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR</u>	41
<u>X. LA DUCHESSE D'ORLEANS PRINCESSE PALATINE</u>	44
<u>XI. MME DE MAINTENON. FEMME POLITIQUE</u>	48
<u>XII. LES LETTRES DE MME DE MAINTENON</u>	53
<u>XIII. LA VIEILLESSE DE MME DE MONTESPAN</u>	56
<u>XIV. LA DUCHESSE DE BOURGOGNE</u>	58
<u>XV. LES TOMBEAUX</u>	64

La Cour de Louis XIV

Imbert de Saint-Amand

This page copyright © 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- INTRODUCTION

- I
- II
- III

- LA COUR DE LOUIS XIV

- I. LE CHATEAU DE VERSAILLES
- II. LOUIS XIV ET SA COUR EN 1682
- III. LA REINE MARIE-THERESE
- IV. MME DE MONTESPAN ET MME DE MAINTENON EN 1682
- V. LA DAUPHINE DE BAVIERE
- VI. LE MARIAGE DE MME DE MAINTENON
- VII. L'APPARTEMENT DE MME DE MAINTENON
- VIII. LA MARQUISE DE CAYLUS
- IX. MME DE MAINTENON ET LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR
- X. LA DUCHESSE D'ORLEANS PRINCESSE PALATINE
- XI. MME DE MAINTENON, FEMME POLITIQUE
- XII. LES LETTRES DE MME DE MAINTENON
- XIII. LA VIEILLESSE DE MME DE MONTESPAN
- XIV. LA DUCHESSE DE BOURGOGNE
- XV. LES TOMBEAUX

Produced by Renald Levesque and
Distributed Proofreaders

LA COUR DE LOUIS XIV PAR IMBERT DE SAINT-AMAND

INTRODUCTION

I.

“Vous voulez du roman, dit un jour M. Guizot; que ne vous adressez-vous a l'histoire?” Le grand ecrivain avait raison. Le roman historique est maintenant demode. On se lasse de voir defigurer les personnages celebres, et l'on partage l'avis de Boileau:

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Y a-t-il, en effet, des inventions plus saisissantes que la realite? Un romancier, si ingenieux qu'il soit, trouvera-t-il des combinaisons plus variees et des scenes plus emouvantes que les drames de l'histoire?

La Cour de Louis XIV

L'esprit le plus fecond imaginerait-il, par exemple, des types aussi curieux que ceux des femmes de la cour de Louis XIV et de Louis XV? Sans doute leur histoire est connue. Je n'ai pas la pretention de recommencer la biographie de la reine Marie-Therese, de Mme de Montespan, de la mere du Regent, de la duchesse de Bourgogne, de la duchesse de Berry, des soeurs de Nesle, de Mme de Pompadour, de Mme du Barry, de Marie Leczinska, de Marie-Antoinette, de Madame Elisabeth, de la princesse de Lamballe. Mais je voudrais, sans decrire l'ensemble de leur carriere, tenter de tracer l'esquisse des heroines qui peuvent etre appelees: *les femmes de Versailles*.

Pour ce travail de reconstruction, ce ne sont pas les materiaux qui manquent, ils sont plutot trop abondants. Ce ne sont pas seulement les anciens memoires, ceux de Dangeau, de Saint-Simon, de la princesse Palatine, de Mme de Caylus pour le regne de Louis XIV; du duc de Luynes, de Maurepas, de Villars, du marquis d'Argenson, du president Henault, de l'avocat Barbier, de l'avocat Marais, de Duclos, de Mme du Hausset pour le regne de Louis XV; du baron de Bezenval, de Mme Campan, de Weber, du comte de Segur, de la baronne d'Oberkirch pour le regne de Louis XVI, qui nous serviront de guide. Ce sont encore les Histoires de Voltaire, de Henri Martin, de Michelet, de M. Jobez; les patientes investigations de la science moderne, les travaux des Sainte-Beuve, des Noailles, des Lavallee, des Walckenaer, des Feuillet de Conches, des Le Roi, des Soulie, des Rousset, des Pierre Clement, des d'Arneth, des Goncourt, des Lescure, de la comtesse d'Armaille, de MM. Boutaric, Honore Bonhomme, Campardon, de Barthelemy et de tant d'autres historiens et critiques distingues.

Assurement, il y a nombre de personnes qui connaissent a fond l'inventaire de tous ces tresors. A de tels erudits je n'ai la pensee de rien apprendre, et je ne suis, je le sais, que l'obscur disciple de tels maitres. Mais peut-etre les gens du monde ne me blameront-ils pas d'avoir etudie, pour eux, tant d'ouvrages; peut-etre des jeunes filles qui ont acheve leurs etudes classiques me sauront-elles gre de resumer a leur intention des lectures qu'elles ne feraient pas. Mon but serait de vulgariser l'histoire en respectant scrupuleusement la verite, meme lorsque je ne la dirai pas tout entiere; de repeupler les salles desertes, de resumer brievement les lecons de morale, de psychologie, de religion, qui sortent du plus grandiose des palais.

Puissent les femmes de Versailles etre pour moi autant d'Arianes dans ce merveilleux labyrinthe!

Ce qui facilite la resurrection des femmes de la cour de Louis XIV et de Louis XV, c'est la conservation du palais ou se passa leur existence.

II

Une ville a rarement presente un spectacle aussi frappant que celui qu'offrait Versailles en 1871, pendant la lutte de l'armee contre la Commune. Entre le grand siecle et notre epoque, entre la majeste de l'ancienne France et les dechirements de la France nouvelle, entre les horreurs lugubres dont Paris etait le theatre et les radieux souvenirs de la ville du Roi-Soleil, le contraste etait aussi douloureux que saisissant. Ces avenues ou l'on se montrait le chef du gouvernement et le glorieux vaincu de Reichshoffen; cette place d'armes encombee de canons; ces drapeaux rouges, tristes trophes de la guerre civile, qui etaient portes a l'Assemblee, a la fois comme un signe de deuil et de victoire; ce magnifique palais, d'ou semblait sortir une voix suppliante qui adjurait nos soldats de sauver un si bel heritage de splendeurs historiques et de grandeurs nationales, tout cela remplissait l'ame d'une emotion profonde.

A l'heure d'angoisses ou l'on se demandait avec une inquietude, helas! trop justifiee, ce qu'allaient devenir les otages, ou l'on savait que Paris etait la proie des flammes, ou l'on se disait que peut-etre, de la Babylone moderne, de la capitale du monde, il ne resterait plus qu'un monceau de cendres, le Pantheon de toutes nos gloires semblait nous adresser des reproches et faire naitre dans nos coeurs des remords. La France de Charlemagne et de saint Louis, de Louis XIV et de Napoleon, protestait contre cette France odieuse que les hommes de la Commune avaient la pretention de faire naitre sur les debris de notre honneur. On se croyait le

jouet d'un mauvais reve. Il y avait quelque chose d'insolite, de bizarre dans le bruit d'armes qui troublait les abords de ce chateau, calme et majestueuse necropole de la monarchie absolue.

Meme dans ces jours cruels dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma memoire, l'ombre de Louis XIV m'apparaissait sans cesse. J'eus alors le desir de revoir ses appartements. Ils etaient occupees en partie par le personnel du ministere de la Justice et par les commissions de l'Assemblee; mais on avait respecte la chambre du Grand Roi, et aucun fonctionnaire n'aurait ose transformer en bureau le sanctuaire de la royaute. Dans notre siecle de demagogie, je ne contemplais pas sans respect cette chambre ou le souverain par excellence mourut en roi et en chretien. Que de reflexions me fit faire l'incomparable galerie des Glaces! A quelques jours de distance, elle avait ete une salle de triomphe, une ambulance et un dortoir. C'est la que notre vainqueur, entoure de tous les princes allemands, avait proclame le nouvel empire germanique. C'est la que les blesses prussiens de Buzenval avaient ete portes. C'est la que les deputes de l'Assemblee avaient couche quelques jours en arrivant a Versailles.

Tristes vicissitudes du sort! Cette galerie etincelante, cet asile des splendeurs monarchiques, ce lieu d'apothese, ou le pinceau de Lebrun a ranime les pompes du paganisme et la mythologie; cet Olympe moderne, ou l'imagination evoque tant de brillants fantomes, ou l'aristocratie francaise ressuscite avec son elegance et sa fierte, son luxe et son courage; cette galerie de fetes, qu'ont traversee tant de grands hommes, tant de beautes celebres, helas! dans quelles circonstances douloureuses m'etait-il donne de la revoir! De l'une des fenetres, je regardais ce paysage grandiose ou Louis XIV n'apercevait rien qui ne fut lui-meme, car le jardin cree par lui etait tout l'horizon. Mes yeux se fixaient sur cette nature vaincue, sur ces eaux amenees a force d'art qui ne jaillissent qu'en dessin regulier, sur cette architecture vegetale qui prolonge et complete l'architecture de pierre et de marbre, sur ces arbustes qui croissent avec docilite sous la regle et l'equerre. Je comparais l'harmonieuse regularite du parc a l'art incoherent des epoques revolutionnaires, et au moment ou l'astre que Louis XIV avait pris pour devise se couchait a l'horizon, comme le symbole de la royaute evanouie, je me disais:

“Ce soleil, il reparaitra demain aussi radieux, aussi superbe. O France, en sera-t-il de meme de ta gloire?”

Je me preoccupais alors de celui que Pellisson appelait le miracle visible, du potentat en l'honneur duquel tout etait a bout de marbre, de bronze et d'encens, et qui, pour nous servir d'une expression de Bossuet, “n'a pas meme joui de son sepulcre.” Dieu, me disais-je, lui a-t-il pardonne cet orgueil asiatique, qui en a fait une sorte de Balthazar et de Nabuchodonosor chretien? Ce souverain qui chantait avec des larmes d'attendrissement les hymnes composees a sa louange par Quinault, quelle idee se fait-il aujourd'hui des grandeurs de la terre? Son ame s'emeut-elle encore de nos interets et de nos passions, ou bien le monde, grain de sable, atome dans l'univers immense, est-il trop miserable pour appeler l'attention de ceux qui ont sonde les mysteres de l'eternite? Que pense-t-il, ce grand roi, de son Versailles, temple de la royaute absolue qui devait, avant que le temps eut noirci ses lambris d'or, en etre le tombeau? Quelle opinion a-t-il de nos discordes, de nos miseres, de nos humiliations? Lui, qui avait conserve un souvenir si amer des troubles de la Fronde, comment juge-t-il les exces de la demagogie actuelle? Son ame de roi et de Francais a-t-elle tressailli quand, dans cette salle decoree de peintures triomphales, le nouveau maitre de Strasbourg et de Metz a restaure cet empire d'Allemagne que la France avait mis des siecles a detruire? Quel contraste entre nos revers et les fresques superbes qui ornent le plafond! La Victoire etend ses ailes rapides, la Renommee embouche sa trompette. Porte sur un nuage et suivi de la Terreur, Louis XIV tient en main la foudre. Le Rhin, qui se reposait sur son urne, se releve epouvante de la vitesse avec laquelle il voit le monarque traversant les eaux, et d'effroi il laisse tomber son gouvernail. Les villes prises sont representees sous les traits de ces captives en pleurs. L'Espagne, c'est le lion blesse; l'Allemagne, c'est cet aigle precipite dans la poussiere.

Tout en regardant avec melancolie ces eblouissantes et fastueuses peintures, je me rappelais ces paroles de Massillon: “Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joue un role si brillant dans l'univers? On sait ce qu'ils ont ete pendant ce petit intervalle qu'a dure leur eclat; mais qui sait ce qu'ils sont dans la

region eternelle des morts?”

L'esprit plein de ces pensees, je descendais l'escalier de marbre, cet escalier au haut duquel Louis XIV attendait le grand Conde, qui, affaibli par l'age et les blessures, ne montait que lentement:

“Mon cousin, lui dit le monarque, ne vous pressez pas. On ne peut pas monter tres vite quand on est charge, comme vous, de tant de lauriers.”

Le soir, je voulais encore revoir la statue du Grand Roi, dont le souvenir m'avait si vivement impressionne pendant toute la duree du jour. La nuit etait sereine. Sa beaute douce et recueillie contrastait doublement avec les fureurs et les agitations des hommes. Son silence etait interrompu par le bruit de l'artillerie fratricide, qui tonnait dans le lointain. C'est en l'honneur de Louis XIV que les sentinelles semblaient monter la garde sur cette place, ou il avait si souvent passe la revue de ses troupes. A la lueur des etoiles, je contemplais la statue majestueuse de celui qui fut plus qu'un roi. Sur son cheval colossal, il m'apparaissait comme la personification glorieuse du droit qu'on a qualifie de divin.

Republicaine ou monarchique, la France ne doit rien renier d'un tel passe. L'histoire d'un pareil souverain ne saurait que lui inspirer des idees hautes, des sentiments dignes d'elle et de lui. Il lutta jusqu'au bout contre les puissances coalisees, et quand on prononcait en Europe ce mot unique: le *roi*, chacun savait de quel monarque il s'agissait. Ah! cette statue est bien l'image de l'homme habitue a vaincre, a dominer et a regner, du potentat qui triomphait de la rebellion avec un regard mieux que Richelieu avec la hache.

Laissons les coryphees de l'ecole revolutionnaire chercher en vain a degrader ce bronze imperissable. La boue qu'ils voudraient jeter au monument n'atteindra pas meme le piedestal. Dans cette nuit ou les canons de la Commune repondaient a ceux du Mont-Valerien, la statue me semblait plus imposante que jamais. On eut dit qu'elle s'animait, comme celle du Commandeur. Le geste avait quelque chose de plus fier et de plus imperieux que dans les epoques moins troubles. Son baton de commandement a la main, le Grand Roi, dont le regard est tourne du cote de Paris, semblait dire a la ville insurgee, comme le convive de marbre a don Juan: “Repens-toi.”

III

La profonde impression que Versailles m'avait produite pendant les jours de la Commune est loin de s'etre affaiblie depuis ce moment. Des circonstances bien imprevuees ont fait occuper les appartements de la reine par la direction politique du ministere des Affaires etrangeres. Ma modeste table de travail a ete, une annee, placee au bout de la salle du Grand-Couvert, en face du tableau qui represente le *doge Imperiali* s'humiliant devant Louis XIV, et j'ai eu le temps de reflechir sur les peripeties etranges, sur les caprices du sort, par suite desquels les employes du ministere dont je fais partie etaient, pour ainsi dire, camps au milieu de ces salles legendaires.

Les cinq pieces qui composent l'appartement de la reine ont toutes une importance historique. A chacune se rattachent les plus curieux souvenirs. Vous montez l'escalier de marbre. A droite est la salle des gardes de la reine. C'est la que, le 6 octobre 1789, a 6 heures du matin, les gardes du corps, victimes de la fureur populaire, defendirent avec tant de courage, contre une bande d'assassins, l'entree de l'appartement de Marie-Antoinette. La salle suivante est celle du Grand-Couvert. C'est la que les reines dinaient solennellement, en compagnie des rois; ces festins d'apparat avaient lieu plusieurs fois par semaine, et le peuple etait admis a les contempler. Non seulement comme reine, mais deja comme dauphine, Marie-Antoinette se soumit a cette bizarre coutume. “Le dauphin dinait avec elle, nous dit Mme Campan dans ses Memoires, et chaque menage de la famille royale avait tous les jours son diner public. Les huissiers laissaient entrer tous les gens proprement mis. Ce spectacle faisait le bonheur des provinciaux. A l'heure des diners, on ne rencontrait dans les escaliers que de braves gens qui, apres avoir vu la dauphine manger sa soupe, allaient voir les princes manger leur

La Cour de Louis XIV

bouilli et qui couraient ensuite, a perte d'haleine, pour aller voir Mesdames manger leur dessert.”

Après la salle du Grand-Couvert est le salon de la Reine. Le cercle de la souveraine se tenait dans cette pièce, ou l'on faisait les présentations. Son siège était placé au fond de la salle, sur une estrade couverte d'un dais dont on voit encore les pitons d'attache dans la corniche en face des fenêtres. C'est là que brillèrent les beautés célèbres de la cour de Louis XIV, avant que le roi allât s'emprisonner dans les appartements de Mme de Maintenon. C'est là que le président Henault et le duc de Luynes venaient sans cesse causer avec cette aimable et bonne Marie Leczinska, en qui chacun se plaisait à reconnaître les vertus d'une bourgeoise, les manières d'une grande dame, la dignité d'une reine. C'est là que Marie-Antoinette, la souveraine à la taille de nymphe, à la marche de déesse, à l'aspect doux et fier digne de la fille des Césars, recevait, avec cet air royal de protection et de bienveillance, avec ce prestige enchanteur dont les étrangers emportaient le souvenir à travers l'Europe comme un éblouissement.

La pièce suivante est, de toutes, celle qui évoque le plus de souvenirs. C'est la chambre à coucher de la reine, la chambre où sont mortes deux souveraines: Marie-Thérèse et Marie Leczinska; deux dauphines: la dauphine de Bavière et la duchesse de Bourgogne;—la chambre où sont nés dix-neuf princes et princesses du sang, et parmi eux deux rois, Philippe V, roi d'Espagne, et Louis XV, roi de France;—la chambre qui, pendant plus d'un siècle, a vu les grandes joies et les suprêmes douleurs de l'ancienne monarchie.

Cette chambre a été occupée par six femmes: d'abord par la vertueuse Marie-Thérèse, qui s'y installa le 6 mai 1682, et y rendit le dernier soupir, le 30 juillet de l'année suivante;—ensuite par la femme du Grand Dauphin, la dauphine de Bavière, qui y mourut le 20 avril 1690, à l'âge de vingt-neuf ans; puis par la charmante duchesse de Bourgogne, qui s'y établit dès son arrivée à Versailles, le 8 novembre 1696, y mit au monde trois princes, dont le dernier seul vécut et régna sous le nom de Louis XV, et y mourut le 12 février 1712, à l'âge de vingt-six ans;—puis par cette infante d'Espagne, Marie-Anne-Victoire, qui était fiancée avec le jeune roi de France, et qui demeura là, depuis le mois de juin 1722 jusqu'au mois d'avril 1725, époque où le mariage projeté fut rompu; —ensuite par la pieuse Marie Leczinska, qui s'installa dans cette chambre le 1^{er} décembre 1725, y donna naissance à ses dix enfants, y habita pendant un règne de quarante-trois ans, y mourut le 24 juin 1768, entourée de la vénération universelle;—enfin par la plus poétique des femmes, par celle qui résume en elle les triomphes et les humiliations, les joies et les douleurs, par celle dont le nom seul inspire l'attendrissement et le respect, par Marie-Antoinette. C'est là que vinrent au monde ses quatre enfants et qu'elle faillit mourir à la naissance de sa première fille, la future duchesse d'Angoulême. Une antique et bizarre étiquette autorisait le peuple à s'introduire, en pareil cas, dans le palais des rois. La galerie des Glaces, les salons, l'œil-de-Boeuf, la chambre de la reine, étaient envahis par la foule. Marie-Antoinette, manquant d'air respirable, perdit connaissance pendant trois quarts d'heure. Quand elle revint à elle, Louis XVI lui présenta la princesse qui venait de naître:

“Pauvre petite, dit-elle, vous n'étiez pas désirée, mais vous n'en serez pas moins chère. Un fils eut plus particulièrement appartenu à l'État; vous serez à moi, vous aurez tous mes soins, vous partagerez mon bonheur et vous adoucirez mes peines.”

Ce fut là aussi que virent le jour les deux fils du roi et de la reine martyrs: l'un, né le 22 octobre 1781, mort le 4 juin 1789; l'autre, né le 27 mars 1785, connu sous le nom de duc de Normandie, et qui devait plus tard s'appeler Louis XVII.

Dans cette chambre mémorable à tant de titres, commença l'agonie de la royauté française. Marie-Antoinette y dormait le matin du 6 octobre 1789, quand elle fut réveillée par l'insurrection. Au fond de la chambre, dans le panneau où est actuellement le portrait de la reine par Mme Lebrun, une petite porte conduisait aux appartements du roi. C'est par là que la malheureuse souveraine s'échappa pour aller chercher un refuge auprès de Louis XVI, pendant que les émeutiers assassinaient les gardes du corps. Quelques instants après elle quittait Versailles, qu'elle ne devait jamais revoir. Depuis lors, aucune femme n'occupa les appartements de la

La Cour de Louis XIV

reine. Le theatre subsiste, les decors sont a peine modifies; mais il faut faire sortir de la poussiere du temps les acteurs, les actrices surtout.

L'annee que j'ai passee dans ces salles encore si pleines de leur souvenir m'a donne la premiere idee du travail que je publie aujourd'hui. Que de fois j'ai cru apercevoir, comme autant de gracieux fantomes, les femmes illustres qui ont aime, qui ont souffert, qui ont pleure dans ce sejour! Je voudrais me rendre un compte minutieux du role qu'elles y ont joue, mentionner avec precision les appartements qu'elles ont habites, montrer en detail l'existence qu'elles menaient, indiquer, pour nous servir d'une expression de Saint-Simon, ce qu'on pourrait appeler la *mechanique* de la vie de la cour.

Je veux essayer l'histoire du chateau de Versailles lui-meme par les femmes qui l'ont habite depuis 1682, epoque ou Louis XIV y fixa sa residence, jusqu'au 6 octobre 1789, jour fatal ou Louis XVI et Marie-Antoinette le quitterent sans retour. Le sanctuaire de la monarchie absolue devait etre egalement son tombeau.

Ni les nieces de Mazarin, ni la Grande Mademoiselle, ni les duchesses de La Valliere et de Fontanges, ne doivent etre considerees comme des *femmes de Versailles*. A l'epoque ou ces heroines brillerent de tout leur eclat, Versailles n'etait pas encore la residence officielle de la cour et le siege du gouvernement.

Nous ne commencerons donc cette etude qu'en 1682, annee ou Louis XIV, quittant Saint-Germain, son sejour habituel, s'etablit definitivement dans sa residence de predilection.

Pendant plus d'un siecle,—de 1682 a 1789,—combien de curieuses figures apparaitront sur cette scene radieuse! Que de vicissitudes dans leurs destinees! que de singularites et de contrastes dans leurs caracteres! C'est la bonne reine Marie-Therese, douce, vertueuse, resignee, se faisant aimer et respecter de tous les honnetes gens. C'est l'orgueilleuse sultane, la femme a l'esprit etincelant, moqueur, acere, l'altiere, l'omnipotente marquise de Montespan.

C'est la femme dont le caractere est une enigme et la vie un roman, qui a connu tour a tour toutes les extremités de la mauvaise et de la bonne fortune, et qui, avec plus de rectitude que d'effusion, avec plus de justesse que de grandeur, a eu du moins le merite de reformer la vie d'un homme dont les passions avaient ete divinisees: Mme de Maintenon. C'est la princesse Palatine, la femme de Monsieur, frere du roi, la mere du futur Regent, Allemande enragee, invectivant sa nouvelle patrie, representant, a cote de l'apothéose, la satire, exhalant dans ses lettres les coleres d'un Alceste en jupon, rustique, mais spirituelle, plus impitoyable, plus caustique, plus passionnee que Saint-Simon lui-meme; femme etrange, au style brusque, impetueux, au style qui, comme le dit Sainte-Beuve, a de la barbe au menton, et de qui l'on ne sait trop, quand on le traduit de l'allemand en francais, s'il tient de Rabelais ou de Luther.

C'est la duchesse de Bourgogne, la sylphide, la sirene, l'enchanteresse du vieux roi; la duchesse de Bourgogne, dont la mort precoce fut le signal de l'agonie d'une cour naguere si eblouissante.

Sous Louis XV, c'est la vertueuse, la sympathique Marie Leczinska, le modele du devoir, qui joue aupres de Louis XV le meme role respecte, mais efface que Marie-Therese aupres de Louis XIV. C'est l'intrigante, la femme-ministre, la marquise de Pompadour, vraie magicienne, habituee a tous les enchantements, a toutes les feeries du luxe et de l'elegance, mais qui restera toujours une parvenue faite pour l'Opera plutot que pour la cour.

Ce sont les six filles de Louis XV, types de piete filiale et de vertu chretienne: Madame Infante, si tendre pour son pere; Madame Henriette, sa soeur jumelle, morte de chagrin a vingt-quatre ans pour ne s'etre pas mariee suivant son coeur; Madame Adelaide et Madame Victoire, inseparables dans l'adversite comme dans les beaux jours; Madame Sophie, douce et timide; Madame Louise, successivement amazone et carmelite, qui, dans le

La Cour de Louis XIV

delire de l'agonie, s'ecriait: "Au paradis, vite, vite! Au paradis, au grand galop!"

C'est Mme Dubarry, deguisee en comtesse et destinee par l'ironie du sort a ebranler les bases du trone de saint Louis, de Henri IV, de Louis XIV. Puis apres le scandale, sous le regne qui est l'heure de l'expiation, c'est Madame Elisabeth, nature angelique et essentiellement francaise, montrant, au milieu des plus horribles catastrophes, non seulement du courage, mais de la gaiete; c'est la princesse de Lamballe, gracieuse et touchante heroine de l'amitie; c'est Marie-Antoinette, dont le nom seul est plus pathetique que tous les commentaires.

Dans la carriere de ces femmes, que d'enseignements historiques, et aussi que de lecons de psychologie et de morale! Qui ferait mieux connaitre la cour, "ce pays ou les joies sont visibles mais fausses, et les chagrins caches mais reels;" la cour, "qui ne rend pas content et qui empeche qu'on ne le soit ailleurs[1]!"

[Note 1: La Bruyere, *De la Cour*.]

Les femmes de Versailles ne nous disent-elles pas toutes: "La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secretes qui en corrompent toute la felicite. Le trone est le siege des chagrins, comme la derniere place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur, et, de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose a notre bonheur[1]."

[Note 1: Massillon, *Sermon sur les afflictions*.]

Un portrait de Mignard represente la duchesse de La Valliere avec ses enfants: Mlle de Blois et le comte de Vermandois. Elle est pensive et tient a la main un chalumeau, a l'extremite duquel flotte une bulle de savon avec ces mots: *Sic transit gloria mundi*, "Ainsi passe la gloire du monde." Ne pourrait-ce pas etre la devise de toutes les heroines de Versailles?

Combien auraient pu dire comme Mme de Sevigne, riche aussi, honoree, adulee, heureuse en apparence: "Je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mene que par les epines dont elle est semee. Vous me direz que je veux donc vivre eternellement? Point du tout; mais si on m'avait demande mon avis, j'aurais bien mieux aime mourir entre les bras de ma nourrice; cela m'aurait ote bien des ennuis, et m'aurait donne le ciel bien surement et bien aisement[2]."

[Note 2: Mme de Sevigne, lettre du 16 mars 1672.]

La princesse Palatine, Madame, femme du frere de Louis XIV, ecrivait a propos de la mort de la reine d'Espagne: "J'entends et je vois tous les jours tant de vilaines choses, que tout cela me degoute de la vie. Vous aviez bien raison de dire que la bonne reine est maintenant plus heureuse que nous, et si quelqu'un voulait me rendre, comme a elle et a sa mere, le service de m'envoyer en vingt-quatre heures de ce monde dans l'autre, je ne lui en saurais certes pas mauvais gre. [1]"

[Note 1: Lettres de la princesse Palatine, 20 mars 1689.]

Meme avant l'heure des grandes humiliations ou il faudra descendre l'escalier de marbre de Versailles pour ne plus le remonter, Mme de Montespan cachait dans "son triomphe exterieur un fond de tristesse" [2].

[Note [2]: Mme de Sevigne, lettre du 31 juillet 1675.]

La rivale qui, contre toute attente, devait la supplanter, Mme de Maintenon, ecrivait a Mme de La Maisonfort: "Que ne puis-je vous donner mon experience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui devore les grands et

La Cour de Louis XIV

la peine qu'ils ont a remplir leurs journees! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine a imaginer? J'ai ete jeune et jolie; j'ai goute les plaisirs; j'ai passe des annees dans le commerce de l'esprit; je suis venue a la faveur, et je vous proteste, ma chere fille, que tous les etats laissent un vide affreux.”

C'est encore Mme de Maintenon qui disait a son frere, le comte d'Aubigne:

“Je n'y puis plus tenir, je voudrais etre morte.”

C'est elle qui, resumant les phases de sa carriere si surprenante, ecrivait a Mme de Caylus, deux ans avant de mourir: “On rachete bien les plaisirs et l'enivrement de la jeunesse. Je trouve, en repassant ma vie, que, depuis l'age de trente-deux ans, qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas ete un moment sans peine, et qu'elles ont toujours augmente[1].”

[Note 1: Lettres de Mme de Maintenon a Mme de Caylus, 19 avril 1717.]

Les femmes du regne de Louis XV ne fournissent pas moins de sujets aux reflexions philosophiques. Pendant que leur char de triomphe s'avance au milieu d'une foule de flatteurs, leur conscience leur souffle a l'oreille de cruelles paroles. Semblables a des actrices qui ont devant elles un public fantasque et versatile, elles craignent toujours que les applaudissements ne se changent en huees, et c'est avec un fond de terreur que, malgre leur aplomb apparent, elles continuent a jouer leur triste role.

Les favorites des rois ne semblent-elles pas se reunir toutes pour s'ecrier avec saint Augustin: “O mon Dieu! vous l'avez ordonne, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui est dans le desordre soit a elle-meme son supplice. Si l'on y goute certains moments de felicity, c'est une ivresse qui ne dure pas. Le ver de la conscience n'est pas mort; il n'est qu'assoupi. La raison alienee revient bientot, et avec elle reviennent les troubles amers, les pensees noires et les cruelles inquietudes[1].”

[Note 1: Massillon, *Panegyrique de sainte Madeleine*.]

La jeune duchesse de Chateauroux, qui passe du matin au soir “comme l'herbe des champs”, resume dans sa courte carriere toutes les miseres et toutes les deceptions de la vanite. A l'apogee de sa faveur, Mme de Pompadour est plongee dans la melancolie. Sa femme de chambre, Mme du Hausset, confidente de ses perpetuels soucis, lui dit avec une commiseration sincere:

“Je vous plains, madame, tandis que tout le monde vous envie.”

Et la marquise, blasee de faux plaisirs, tourmentee par de vraies souffrances, prononce cette parole si amere:

“La sorciere a dit que j'aurais le temps de me reconnaitre avant de mourir. Je le crois, car je ne perirai que de chagrin.”

A peine descendue dans la tombe, la pauvre morte est oubliee de tous. La reine elle-meme en fait la remarque, lorsqu'elle ecrit au president Henault: “Il n'est non plus question ici de ce qui n'est plus, que si elle n'eut jamais existe. Voila le monde; c'est bien la peine de l'aimer.”

Les destinees des heroines de Versailles ne sont pas seulement interessantes au point de vue moral; elles ont, sous le rapport de l'histoire, une importance, pour ainsi dire, symbolique. Certaines de ces femmes resument, en effet, toute une societe, personnifient toute une epoque. Mme de Montespan, la beaute superbe, la grande dame fiere de sa naissance, de son esprit, de ses richesses, de sa magnificence, la femme qui, par ses terribles railleries, se fait craindre autant qu'admirer, a ce point que les courtisans disent ne pas oser passer sous ses

fenetres, parce que c'est passer par les armes; la fastueuse Mme de Montespan, que les anciens auraient representee en Cybele portant Versailles sur son front, n'est-elle pas comme une incarnation de cette France altiere et triomphante de l'apogee du regne de Louis XIV, de cette France qui ressuscite les pompes du paganisme et enveloppe dans des nuages d'encens le souverain radieux dont elle est idolatre? Mais l'orgueil de la favorite sera chatie, et, pour elle de meme que pour le roi, les humiliations succederont aux triomphes.

Les rayons du soleil n'ont plus la meme splendeur, l'astre-roi qui decline a perdu l'ardeur de ses feux: Mme de Maintenon apparait. Avec sa nature et son style temperes, son respect pour les convenances et pour la regle, sa piete melee d'un peu d'ostentation, elle est le symbole vivant de la nouvelle cour.

Apres Louis XIV, la Regence; avec la Regence, le scandale. La duchesse de Berry[1], si fantasque, si capricieuse, si passionnee, n'est-elle pas l'image de cette epoque?

Avec Louis XV, il y a comme une diminution graduelle de prestige et de dignite, dont la duchesse de Chateauroux, la marquise de Pompadour, Mme Dubarry, sont en quelque sorte les symboles vivants. Et cependant, meme alors, il y a encore ca et la des moeurs patriarcales, des sentiments vraiment chretiens, des caracteres qui honorent la nature humaine. La reine Marie Leczinska en est la personification; elle et ses filles conservent a la cour les dernieres traditions des convenances. Enfin vient Marie-Antoinette, la femme qui represente, dans la plus saisissante et la plus tragique de toutes les destinees, non seulement la majeste et les douleurs de la monarchie, mais toutes les graces et toutes les angoisses, toutes les joies et toutes les souffrances de son sexe.

Trop souvent, en etudiant l'histoire, on y rencontre le scandale; mais on y trouve aussi un enseignement. Ce ne sont pas surtout les femmes vertueuses qui s'ecrient: "Vanite, tout est vanite." Ce sont les coupables qui sortent de leurs tombes et, se frappant la poitrine, font amende honorable devant la posterite.

[Note 1: Marie-Louise-Elisabeth d'Orleans, fille du Regent, epousa en 1710 le duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, et devint veuve des 1714; elle mourut en 1719, a l'age de vingt-quatre ans.]

Ces beautes, qui jettent un eclat passager sur la scene du monde, s'evanouissent comme des ombres; semblables a l'herbe des champs, elles passent du matin au soir, et l'histoire, instruite par leur exemple, devient une sorte de morale en action.

Le present volume est consacre aux femmes de la cour de Louis XIV. Si la jeunesse, a laquelle nous dedions cette edition speciale, y trouve quelque interet, il sera suivi de plusieurs autres.

LA COUR DE LOUIS XIV

I. LE CHATEAU DE VERSAILLES

Avant de rappeler le role que les femmes de Versailles ont joue, il faut dire quelques mots du theatre sur lequel leurs destinees se sont accomplies et montrer par quelle transformation miraculeuse un endroit triste et sombre, plein de sables mouvants et de marecages, sans vue, sans eau, sans foret, fut faconne, pour ainsi dire, a l'image du Grand Roi, et devint une merveille, objet de l'admiration du monde entier. Comme ces grands fleuves qui, a leur source, sont a peine un petit ruisseau, l'existence du palais destine a tant de splendeur commença dans les proportions les plus modestes.

C'est en 1624 que Louis XIII fit batir a Versailles un rendez-vous de chasse sur une eminence ou il y avait auparavant un moulin a vent. En 1627, dans une assemblee de notables tenue aux Tuileries, Bassompierre reprochait au roi de ne pas achever les batiments de la couronne, et il disait a ce propos:

La Cour de Louis XIV

“L'inclination de Sa Majeste n'est point portee a batir; les finances de la chambre ne seront point epuisees par ses somptueux edifices, si ce n'est qu'on veuille lui reprocher le chetif chateau de Versailles, de la construction duquel un simple gentilhomme ne voudrait pas prendre vanite[1].”

[Note 1: Voir, sur les origines du palais, le curieux et savant ouvrage publie par M. Le Roi sous ce titre: *Louis XIII et Versailles*.]

En 1651, huit ans apres la mort de son pere, Louis XIV, alors dans sa treizieme annee, vint pour la premiere fois a Versailles. Il s'attacha des lors a ce sejour, et quelques annees plus tard il le choisit pour y donner des fetes magnifiques. Au mois de mai 1664, il y fit celebrer les *Plaisirs de l'ile enchantee*, divertissements empruntes au poeme de l'Arioste, a l'execution desquels concoururent Benserade et le president de Perigny pour les recits en vers, Moliere et sa troupe pour la comedie, Lulli pour la musique et les ballets, le machiniste italien Vigarani pour les decors, les illuminations et les feux d'artifice.

Le 7 mai, premiere journee des fetes, il y eut une course de bagues en presence des deux reines[1], dans un cirque de verdure eleve a l'entree de ce qu'on nomme aujourd'hui le tapis vert.

[Note 1: Anne d'Autriche et Marie-Therese.]

Le jeune Louis XIV, vetu d'un costume ou tous les diamants de la couronne resplendissaient, representait le paladin Roger dans l'ile d'Alcine. Apres le tournoi, dont il fut le vainqueur, Flore et Apollon arriverent, pour le feliciter, sur des chars que trainaient les nymphes, les satyres, les dryades. Au banquet, le *Temps*, les *Heures*, les *Saisons*, servirent les convives, abrites, sous des bosquets de lilas, de muguets et de roses. Le lendemain, 8 mai, on representa, sur un theatre eleve au milieu de la meme allée, la *Princesse d'Elide*, piece dans laquelle Moliere jouait les roles de Lyciscas et de Moron. Le 9, ballet dans le palais d'Alcide, avec feu d'artifice qui en simulait l'embrasement; le 10, course de tetes dans les fosses du chateau; le 11, representation des *Facheux*, de Moliere; le 12, loterie ou se trouvaient des ameublements, des pieces d'argenterie, des pierres precieuses, et, le soir, le *Tartuffe*; le 13, le *Mariage force*; le 14, depart du roi et de la cour pour Fontainebleau.

Versailles n'etait pas encore la residence royale; mais Louis XIV venait de temps en temps y passer quelques jours, parfois quelques semaines, surtout quand il voulait eblouir les yeux et fasciner les imaginations par l'eclat de ces fetes pompeuses qui ressemblaient a des apotheoses.

Le 14 septembre 1665, il y eut a Versailles une grande chasse, ou la reine, Madame Henriette d'Angleterre, Mlle de Montpensier, Mlle d'Alencon, chasserent en costume d'amazones; et, au mois de fevrier 1667, un carrousel qui recula les bornes de la magnificence.

La *Gazette* a soin de nous decrire le cortège des dames de la cour, “toutes admirablement equipees et sur des chevaux choisis, conduites par Madame, avec une veste des plus superbes, et sur un cheval blanc housse de brocart, seme de perles et de pierreries.” Apres l'escadron feminin apparaissait le Roi-Soleil, “ne se faisant pas moins connaitre a cette haute mine qui lui est particuliere qu'a son riche vetement a la hongroise, couvert d'or et de pierres precieuses, avec un casque ondoye de plumes, et a la fierte de son cheval, qui semblait plus superbe de porter un si grand monarque que de la magnificence de son caparacon et de sa housse pareillement couverte de pierreries[1].” Venaient ensuite: Monsieur, frere du roi, en costume de Turc, puis le duc d'Engien, habille en Indien, puis les autres seigneurs, qui formaient dix quadrilles.

[Note 1: *Gazette* de 1667.]

Le 10 juillet 1668, nouvelles rejouissances: dans la journee, representation des *Fetes de l'Amour et de Bacchus*, paroles de Quinault, musique de Lulli, et de *Georges Dandin*, joue par Moliere et par sa troupe; le soir, festin et bal; a 2 heures du matin, illuminations. Le pourtour du parterre de Latone, la grande allée, la

La Cour de Louis XIV

terrasse et la facade du palais etaient decorees de statues, de vases, de candelabres eclaires d'une maniere ingenieuse, qui les faisait paraître comme enflammes a l'interieur. Les fusees des feux d'artifice se croisaient au-dessus du chateau, et, lorsque toutes ces lumieres s'eteignaient, dit Felibien en terminant le recit de la fete, on s'aperçut que le jour, "jaloux des avantages d'une belle nuit," commençait a poindre.

Le 17 septembre 1672, la troupe du roi representait les *Femmes savantes* de Moliere, qui furent, dit la *Gazette*, "admirees d'un chacun." Du 8 fevrier au 19 avril 1674, Bourdalouc prechait le careme a Versailles; le 11 juillet, on y jouait le *Malade imaginaire* de Moliere, mort l'annee precedente; au mois d'aout, il y avait une serie de grandes fetes. Felibien fait une description saisissante de la nuit du 31 aout 1674, ou l'on vit tout a coup, sous un ciel sans etoiles et du noir le plus sombre, un ruissellement inoui de lumieres. Tous les parterres etincelaient. La grande terrasse qui est devant le chateau etait borde'e d'un double rang de feux espaces a deux pieds l'un de l'autre. Les rampes et les degres du fer a cheval, tous les massifs, toutes les fontaines, tous les bassins resplendissaient de mille flammes. De l'Italie etait venu cet art pyrotechnique, ce melange de feux, de fleurs et d'eau, qui faisait ressembler le parc au jardin d'Armide. Les rives du grand canal etaient ornees de statues et de decorations d'architecture, derriere lesquelles on avait dispose un nombre infini de lumieres qui les faisaient paraître transparentes. Le roi, la reine et toute la cour etaient sur des gondoles richement ornees. Des bateaux remplis de musiciens les suivaient, et l'echo repetait les sons d'une harmonie magique.

A partir de l'annee suivante, de grands travaux, commences par Levau et Dorbay, continues par Jules Hardouin Mansart, furent entrepris a Versailles, ou Louis XIV voulait fixer sa residence definitive. Quels motifs le determinaient a renoncer a ce chateau de Saint-Germain ou il etait ne, a ce chateau si admirablement situe, d'ou l'on decouvre un si beau fleuve, un si vaste et si magnifique horizon? Rien ne manque a Saint-Germain, ni les arbres, ni l'eau, ni la vue. L'air y est vif et salubre, et, du haut de la terrasse adossee a la foret, on contemple un des panoramas les plus varies et les plus majestueux du globe.

Si Louis XIV avait depense pour embellir et agrandir le vieux chateau, —celui qui existe encore,—et le chateau neuf,—celui qui etait situe en face de la Seine et qui fut detruit sous Louis XVI,—la moitie des sommes depensees pour Versailles, quel incomparable palais, quelles merveilles aurait-on admire! Que n'aurait-on pas pu faire du chateau neuf de Saint-Germain,—il n'en reste aujourd'hui que le pavillon Henri IV,—de ce chateau si elegant, dont les escaliers paraissaient de loin comme des arabesques en relief incrustees sur le flanc de la colline, et dont les cinq terrasses successives, ornees de bosquets, de bassins, de parterres de fleurs, descendaient jusqu'a la Seine? Comment preferer a une telle residence, a un tel paysage, un manoir obscur sans perspective, entoure d'etangs fangeux, sur un terrain ou, au lieu d'etre favorise par la nature, il fallait la tyranniser, la dompter a force d'art et d'argent?

Etait-ce, comme on l'a dit, la vue lointaine du clocher de Saint-Denis, dernier terme de la grandeur royale, qui rendait Saint-Germain antipathique a Louis XIV? Ce clocher, qui semblait lui dire a l'horizon: *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris*, contrariait-il l'ivresse de vie et de toute-puissance qui debordait en lui?

Cette pensee pusillanime nous semble indigne du Grand Roi. Nous inclinons plutot a croire que ce qui eloignait Louis XIV de Saint-Germain, c'etait le souvenir du temps ou, chasse de Paris par les troubles de la Fronde, il fut transporte nuitamment dans le vieux chateau. Sans doute il n'aimait pas voir, de sa fenetre, cette capitale qui avait insulte son enfance.

S'arracher a un souvenir importun, effacer completement, meme dans la pensee, les derniers vestiges des actes de rebellion contre l'autorite royale, choisir une residence qui n'etait rien pour en faire le plus radieux des palais, se complaire dans cette transformation comme dans le triomphe de la puissance, de l'orgueil, de la force de volonte, tout creer soi-meme: architecture, jardins, fontaines, horizon, contraindre la nature a plier sous le joug et a s'avouer vaincue, comme la revolution: tel fut le reve de Louis XIV, et ce reve il le realisa.

La Cour de Louis XIV

De 1675 à 1682, les travaux de Versailles se poursuivirent avec une étonnante activité. On acheva les grands appartements du roi et l'escalier dit des Ambassadeurs. On construisit la galerie des Glaces, à l'endroit où une terrasse occupait le milieu de la façade, du côté des jardins. On ajouta au château l'aile du midi, dite aile des Princes. On termina, à droite et à gauche, les bâtiments qui bordent la première cour avant le château, et qu'on désigne sous le nom d'ailes des Ministres. On éleva la grande et la petite écurie.

Enfin, en 1681, on transporta la chapelle sur l'emplacement actuel du salon d'Hercule et du vestibule qui se trouve au-dessous. Le 30 avril 1682, l'archevêque de Paris, François de Harlay, bénit la nouvelle chapelle, et, le 6 mai suivant, Louis XIV s'installa définitivement à Versailles[1].

[Note 1: Si l'on veut se rendre compte des agrandissements de Versailles, on n'a qu'à regarder le tableau de Van der Meulen, qui est dans l'antichambre du roi (salle N° 121 de la *Notice du Musée*, par M. Soulie). Ce tableau, qui porte le N° 2145, représente Versailles tel qu'il était avant les travaux ordonnés par Louis XIV.]

Le roi s'établit au centre même du palais. Le salon dit œil-de-Bœuf[2] était alors divisé en deux pièces: la chambre des Bassans, ainsi nommée parce qu'elle contenait plusieurs tableaux de ce maître,—c'est là qu'attendaient les princes et seigneurs admis au lever du souverain,—et l'ancienne chambre de Louis XIII, où Louis XIV coucha de 1682 à 1701. À côté de cette chambre était le grand cabinet, où se faisaient les cérémonies du lever et du coucher, où le roi donnait audience au nonce et aux ambassadeurs, où il recevait le serment des grands officiers de sa maison[3]. La salle suivante[4] était alors séparée en deux. La partie la plus rapprochée de la chambre du roi se nommait le cabinet du Conseil, —c'est là que Louis XIV prit avec ses ministres les plus grandes décisions de son règne;—l'autre se nommait le cabinet des Termes ou des Perruques.

[Note 2: Salle N° 123 de la *Notice du Musée*.]

[Note 3: Salle N° 124 de la *Notice*. Cette pièce devint la chambre à coucher de Louis XIV, et c'est là qu'il mourut.]

[Note 4: Salle du Conseil (N° 125 de la *Notice*).]

La reine et le dauphin eurent leur logement, l'une au premier étage, l'autre au rez-de-chaussée, dans la portion méridionale de l'ancien château de Louis XIII, celle qui domine l'orangerie et la pièce d'eau des Suisses. Les appartements de la reine aboutissaient, par le salon de la Paix, à la galerie des Glaces, le chef-d'œuvre du nouveau Versailles. À l'autre extrémité de la galerie commençaient, avec le salon de la Guerre, les salles désignées sous le nom de grands appartements du roi, pièces d'apparat et de réception, portant des noms mythologiques: salle d'Apollon, de Mercure, de Mars, de Diane, de Venus.

Le gouverneur du palais et le confesseur du roi logèrent dans l'aile du nord, celle qu'a depuis reconstruite l'architecte Gabriel. Au-delà de l'emplacement où est la chapelle actuelle, on plaça les princes de Condé et de Conti, le gouverneur des enfants de France et un bon nombre de grands officiers et de chapelains. Dans la grande salle du midi, les enfants de France et la famille d'Orléans habiterent en face des jardins. Enfin, les secrétaires d'État, ministres de la maison du roi, des affaires étrangères, de la guerre, de la marine, s'installèrent dans les deux corps de bâtiment devant lesquels s'élèvent aujourd'hui les statues d'hommes célèbres. L'ensemble de ces immenses constructions, subdivisées à l'infini dans l'intérieur, servait d'habitation à plusieurs milliers d'individus.

Versailles était achevée. À part très peu de modifications, il offrait l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Du côté de la ville, le monument, quoique grandiose, est disparaté. Son architecture composite, le contraste qui se fait remarquer entre la brique et la pierre, entre le château primitif et ses immenses accroissements, à quelque

La Cour de Louis XIV

chose qui etonne. De l'autre cote, celui du parc, tout, au contraire, est majestueux, regulier, empreint d'une harmonie parfaite. Cette facade ou, pour mieux dire, ces trois facades, ayant ensemble trois cent soixante-quinze ouvertures sur le jardin; ce corps de batiment ou habite le maitre, et qui fait saillie au milieu d'une longue ligne droite; ces ailes qui semblent se reculer, comme pour garder une respectueuse distance; ces bosquets faconnes en murailles de verdure, ces bassins encadres dans des marbres precieux, dependant du palais, dont ils sont le complement, tout cela frappe l'esprit et les yeux d'un veritable saisissement.

Jamais peut-etre la splendeur d'un palais ne s'est mieux identifiee avec la grandeur d'un homme.

L'idole est digne du temple, le temple digne de l'idole. Il y a toujours dans les monuments quelque chose d'immatériel, de moral, pour ainsi dire, et ils empruntent leur poesie a la pensee qui s'y rattache. C'est, pour une cathedrale, l'idee de Dieu. C'est, pour Versailles, l'idee du Roi. La mythologie, comme on en a fait la juste remarque, n'est plus qu'une allegorie magnifique dont Louis XIV est la realite. C'est lui partout, lui toujours. Les heros, les divinites de la fable, ne font que lui preter leurs attributs ou se meler a ses courtisans.

En son honneur, Neptune fait jaillir de toutes parts les eaux qui se croisent dans les airs en voutes etincelantes. Apollon, son symbole favori, preside a ce monde enchante, comme le dieu de la lumiere, l'inspirateur des Muses; le soleil du dieu parait s'humilier devant celui du roi: *Nec pluribus impar*. La nature et l'art s'unissent pour celebrer par un hosanna perpetuel la gloire du souverain.

II. LOUIS XIV ET SA COUR EN 1682

Lorsque Louis XIV etablit definitivement sa residence a Versailles, en 1682, les principales femmes de la cour qui s'y installerent avec lui etaient: la reine, agee comme lui de quarante-quatre ans, nee en 1638, mariee en 1660;—la dauphine, princesse bavaroise, nee en 1660, mariee en 1680, ayant une mauvaise sante, un caractere doux et melancolique;—la duchesse d'Orleans, designee tantot sous le nom de Madame, tantot sous celui de princesse Palatine, nee en 1652, mariee en 1671 a Monsieur, frere du roi, Allemande ne pouvant s'habituer a sa nouvelle patrie;—la princesse de Conti, nee en 1666, mariee en 1681 au prince Armand de Conti, neveu du grand Conde, jeune femme d'une grace et d'une beaute exceptionnelles;—Mlle de Nantes, nee en 1673; Mlle de Blois, nee en 1677, qui devaient epouser quelques annees plus tard, l'une le duc de Bourbon, l'autre le duc de Chartres (le futur Regent);—Mme de Montespan, leur mere, alors agee de quarante et un ans, arrivee au terme de sa puissance, mais demeurant encore a la cour, en sa qualite de dame du palais de la reine;—enfin Mme de Maintenon, deja tres influente sous des dehors modestes, belle encore malgre ses quarante-sept ans, en aussi bons termes avec la reine qu'avec le roi, et recompensee, depuis 1680, des soins qu'elle avait donnees, comme gouvernante, aux enfants de Mme de Montespan, par une place, creee pour elle, qui ne l'astreignait a aucun service assujettissant et la fixait a la cour dans une position honorable: la place de seconde dame d'atours de la dauphine.

On ne peut comprendre le role des femmes de Versailles qu'en etudiant d'abord le souverain qui fut l'ame de ce palais, et qui marqua de sa forte empreinte, non seulement son royaume, mais encore l'Europe tout entiere. Jamais monarque n'exerça un pareil prestige personnel, et tout ce qui brillait autour de lui n'etait qu'un pale reflet de cette eblouissante lumiere.

La vie de Louis XIV gagne, quoi qu'on en dise, a etre examinee de pres. Defauts et qualites, tout fut grand dans ce type accompli de la monarchie absolue, de la royauté de droit divin. Louis XIV n'etait pas seulement majestueux, il etait aussi agreable. Les membres de sa famille, ses ministres, les personnes de son entourage, ses domestiques, l'aimaient.

Ce souverain, intimidant a ce point qu'il fallait, au dire de Saint-Simon, commencer par s'accoutumer a le voir, si, en lui parlant, on ne voulait s'exposer a demeurer court, etait pourtant plein de bienveillance et d'affabilite. "Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesuree, ni qui distinguait mieux

l'age, le merite, le rang... Jamais il ne lui echappa de dire rien de desobligeant a personne[1].”

[Note 1: Saint-Simon, *Memoires*.]

La princesse Palatine, ordinairement si severe, si caustique, rendait hommage a ses qualites d'homme prive autant qu'a ses qualites de souverain. “Quand le roi voulait, dit-elle dans sa correspondance, il etait l'homme le plus agreable et le plus aimable du monde. Il plaisantait d'une maniere comique et avec agrement... Quoiqu'il aimat la flatterie, il s'en moquait souvent lui-meme... Il s'entendait parfaitement a contenter les gens, meme en leur refusant leurs demandes; il avait les manieres les plus affables, et parlait avec tant de politesse, qu'il leur touchait le coeur... Quand il s'agissait de son propre mouvement, il etait toujours bon et genereux.”

Ce souverain, qui a donne des marques d'un egoisme cruel, avait cependant parfois d'exquises delicatesses de coeur. Mme de La Fayette, bon juge en matiere de sentiment, le constate aussi dans ses Memoires: “Le roi, qui a l'ame bonne, a une tendresse extraordinaire, surtout pour les femmes.” Avec son incontestable beaute de taille et de visage, sa douceur majestueuse, le son de sa voix penetrante; avec cette courtoisie chevaleresque, cette politesse exquise envers les femmes de tout rang, cette supreme elegance de manieres et de langage, il aurait eu meme, comme simple particulier, le don de se faire distinguer entre tous, “comme le roi des abeilles[1].”

[Note 1: Saint-Simon, *Memoires*.]

C'etait un supreme artiste, qui jouait avec aisance et conviction son role de roi; c'etait aussi un poete, qui aurait dit volontiers avec Alfred de Musset:

Etre admire n'est rien, l'affaire est d'etre aime.

Poete en action, dont l'existence, faite pour frapper l'imagination de ses sujets, se deroulait comme une serie non interrompue d'actes grandioses et merveilleux; souverain epris de gloire et d'ideal, “qui se complaisait dans l'admiration des grandes batailles, des actes d'heroisme et de courage, dans les appareils guerriers, dans les operations du siege savamment combinees, dans les terribles meles de la guerre et au milieu des forets, dans le bruyant tumulte des grandes chasses[1].”

[Note 1: Walckenaer, *Memoires sur Mme de Sevigne*, t. V.]

Louis XIV, sur son lit de mort, s'accusait d'avoir trop aime la guerre; il pouvait encore s'adresser beaucoup d'autres reproches sur sa vie passee, mais on se tromperait en croyant que le plaisir y avait occupe la premiere place. Pendant toute la duree de son regne, il ne cessa jamais de travailler huit heures par jour. Il avait donc le droit d'ecrire, dans les memoires destines a servir d'instruction a son fils, que, “pour un roi, ne pas travailler, c'est de l'ingratitude et de l'audace a l'egard de Dieu, de l'injustice et de la tyrannie a l'egard des hommes. Ces conditions, disait-il, qui pourront quelquefois vous sembler rudes et facheuses dans une si haute place, vous paraissent douces et aisees, s'il s'agissait d'y parvenir... Rien ne vous serait plus laborieux qu'une grande oisivete, si vous aviez le malheur d'y tomber. Degoute premierement des affaires, puis des plaisirs, vous seriez enfin degoute de l'oisivete elle-meme.” Le travail etait pour le Grand Roi une source de satisfactions incessantes. “Avoir les yeux ouverts sur toute la terre, ajoutait-il, apprendre incessamment les nouvelles de toutes les provinces et de toutes les nations, le secret de toutes les cours, l'humeur et le faible de tous les princes et de tous les ministres etrangers, etre informe d'un nombre infini de choses qu'on croit que nous ignorons, voir autour de nous-meme ce qu'on nous cache avec le plus grand soin, decouvrir les vues les plus eloignees de nos propres courtisans, je ne sais quel autre plaisir nous ne quitterions pas pour celui-la, si la seule curiosite nous le donnait.”

La Cour de Louis XIV

Louis XIV essayait ensuite de prémunir le dauphin contre le danger des favoris et le danger plus grand encore des favorites. Lui-même se faisait certaines illusions à leur égard et se vantait à tort, dans ce mémoire, de n'avoir jamais été domine par aucune d'elles. "Comme le prince devrait toujours être un parfait modèle de vertu, disait-il enfin, il serait bon qu'il se garantît des faiblesses communes au reste des hommes, d'autant qu'il est assuré qu'elles ne sauraient demeurer cachées."

On sait combien Louis XIV s'était écarté de ces sages et belles maximes; mais 1682 est le commencement du repentir, l'année où le roi revient définitivement à la vertu, où il médite pratiquement sur les avantages de la règle et du devoir, même au point de vue humain. En outre, les paroles des grands sermonnaires retentissaient à son oreille plus puissamment que de coutume, et la voix de sa conscience dominait enfin celle des passions.

Du fond du cloître où elle était enfermée depuis déjà huit ans, la duchesse de La Vallière, devenue sœur Louise de la Miséricorde, lui inspirait par l'exemple de sa pénitence de pieuses réflexions et de salutaires résolutions. Jamais, s'il faut en croire un judicieux critique^[1], elle ne fut plus présente à la pensée du roi; jamais elle ne lui apparut sous des traits plus divins que depuis qu'elle avait abandonné la cour. Il lui accordait avec joie ce qu'elle demandait, non pas pour elle, mais pour des personnes de sa famille, et il était heureux d'apprendre que la reine et toute la cour donnaient à la sainte carmelite des marques d'intérêt et de vénération. C'est ainsi qu'au pied des autels sœur Louise de la Miséricorde demandait à Dieu et obtenait la conversion de Louis XIV.

[Note 1: Walckenaer, *Mémoires sur Mme de Sévigné*, t.V.]

Quand on pense que des l'âge de quarante-quatre ans, dans la plénitude de la force morale et physique, à l'apogée de sa gloire, ce monarque tout-puissant mit fin à tout scandale et mena jusqu'à sa mort une vie privée irréprochable au milieu de tant de séductions, on ne peut s'empêcher de rendre hommage à un pareil triomphe de la prière et du sentiment religieux.

La conscience de la dignité royale, qu'on lui a reprochée comme exagérée, n'était pas chez lui un orgueil coupable et incompatible avec le respect de la Divinité. Croyant à l'autel et au trône, il avait foi d'abord en Dieu, puis en lui-même, oint du Seigneur. Son idéal, c'était le ciel, et, au-dessous du ciel, la royauté;—la royauté représentant le droit de la force et la force du droit, la royauté majestueuse, tutélaire, répandant, comme le soleil, sur les pauvres et les riches, sur les petits et les grands, la splendeur et les bienfaits de ses rayons. Louis XIV se mesurait lui-même avec une haute justice. Autant il se trouvait grand devant les hommes, autant il se trouvait petit devant Dieu. Mieux qu'aucun autre, il aurait pu s'appliquer ce vers de Corneille:

Pour être plus qu'un roi, te crois-tu quelque chose?

Le souverain qui aurait défié tous les monarques réunis s'agenouillait humblement devant un prêtre obscur. Le digne héritier de Charlemagne demandait pardon de ses fautes au fils d'un paysan. C'est ce mélange d'humilité chrétienne et de fierté royale qui donne à la physionomie de Louis XIV un caractère si imposant. Les sentiments religieux que sa mère lui avait inculqués dès le berceau lui revenaient sans cesse à l'esprit, même dans ses plus regrettables écarts. Quand il était enfant, cette mère passionnée s'agenouillait devant lui, en s'écriant avec transport: "Je voudrais le respecter autant que je l'aime," cette exclamation n'était pas une flatterie banale. C'était, pour ainsi dire, un acte de foi dans le principe de la royauté.

Les premières impressions de l'enfant ne firent que se fortifier dans l'homme. Il y eut toujours en lui du souverain et du pontife. Âme de l'État, source de toute grâce, de toute justice, de toute gloire, il se considérait comme le lieutenant de Dieu sur la terre, et c'est en cette qualité qu'il avait pour lui-même une sorte de vénération dans laquelle les grands prédicateurs eux-mêmes ne faisaient que l'affermir. Les idées gouvernementales de Bossuet sont le commentaire de cette foi politique, associée intimement à la foi

La Cour de Louis XIV

religieuse dont elle est le corollaire. Pour le grand eveque comme pour le grand roi, la royauté est un sacerdoce, et un souverain qui n'aurait pas le sentiment de la dignité monarchique serait presque aussi blâmable qu'un pretre qui n'aurait pas le respect du culte dont il est le ministre. Ce fut à cette théorie, essence même du pouvoir royal, que Louis XIV dut le prestige d'attitude physique et morale que Saint-Simon appelle "la dignité constante et la règle continuelle de son extérieur".

L'ascendant qu'il se croyait non seulement en droit, mais en devoir d'exercer sur tous ses sujets, quels qu'ils fussent, se faisait particulièrement sentir sur ceux qui l'approchaient. Le gouvernement de sa cour, de sa famille, était soumis aux mêmes doctrines et aux mêmes règles que les affaires d'Etat. L'autorité paternelle se combinait en lui avec l'autorité royale. Rien n'échappait à son contrôle. Ses volontés étaient autant d'arrêts irrévocables, et son fils, le dauphin, se conduisait à son égard comme le plus soumis et le plus respectueux de tous les courtisans. Les siècles révolutionnaires peuvent critiquer un tel système, il n'en est pas moins appréciable. Le principe d'autorité, qui s'impose à la nature elle-même, comme la règle générale de la création, est la base de toute société bien organisée.

La gloire de Louis XIV, c'est d'avoir été le représentant convaincu, le symbole vivant de ce principe; c'est d'avoir compris que là où il n'y a point de discipline religieuse il n'y a point de discipline politique, et que là où il n'y a pas de discipline politique il n'y a pas de discipline militaire. Les mêmes théories sont applicables aux églises, aux palais et aux camps. L'autorité indispensable est plus précieuse encore que les libertés nécessaires, et en fait de gouvernement, comme en fait d'art, pas de beauté possible sans unité. L'aspiration constante vers l'unité, qui est l'harmonie, fut tout le programme de Louis XIV. C'est pour cela que Napoléon, excusant les défauts du souverain dont il était bien fait pour apprécier la gloire, disait avec admiration:

"Le soleil n'a-t-il pas des taches? Louis XIV fut un grand roi. C'est lui qui a élevé la France au premier rang des nations. Depuis Charlemagne, quel est le roi de France qu'on puisse comparer à Louis XIV sous toutes ses faces?"

III. LA REINE MARIE-THERÈSE

Trouver, au milieu de types agités par l'orgueil, l'ambition et l'amour du plaisir, une figure d'une douceur accomplie, un caractère vraiment chrétien, une âme pure, candide, angélique, c'est pour l'observateur une satisfaction, un repos. On contemple avec recueillement la simplicité sous le diadème, l'humilité sur le trône, les qualités et les vertus d'une religieuse dans le cœur d'une reine. Une vie courte, mais bien remplie; un rôle en apparence effacé, mais en réalité plus sérieux et surtout plus noble, plus respectable que celui de beaucoup de femmes célèbres; de grandes souffrances morales, chrétiennement et courageusement supportées; enfin un type irréprochable de piété et de bonté, de tendresse conjugale et d'amour maternel, telle fut Marie-Thérèse d'Autriche, la compagne de Louis XIV.

La monarchie française a eu le privilège d'être sanctifiée par un certain nombre de reines, dont les vertus, en quelque sorte contrepoids des scandales de la cour, ont contribué à sauvegarder l'autorité morale du trône. De même que, sous le règne des derniers Valois, Claude de France, Elisabeth d'Autriche, Louise de Vaudemont, rachetaient par la pureté de leur vie les vices de François 1er, de Charles IX, de Henri III, de même Marie-Thérèse compensa, pour ainsi dire, la morale des atteintes que Louis XIV lui portait. L'histoire ne doit pas oublier cette femme, qui avait dans les veines du sang de Charles-Quint et du sang de Henri IV; cette souveraine, qui portait avec dignité son manteau royal, tout en le comparant à un suaire; cette épouse modèle, qui aimait son mari de toutes les forces de son âme et ne l'approchait qu'avec un mélange de respect, de frayeur et de tendresse; cette mère dévouée, qui s'appliquait à toucher le cœur du jeune prince dont Bossuet était chargé de former l'esprit; cette femme, qui a prouvé une fois de plus qu'un palais peut devenir un sanctuaire et qu'un cœur véritablement chrétien peut battre sous le manteau royal comme sous la robe de bure.

La Cour de Louis XIV

Née en 1638, la même année que Louis XIV, Marie-Thérèse avait pour père Philippe IV, roi d'Espagne, et pour mère Isabelle de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis. Elle était donc cousine germaine de Louis XIV. Les sentiments chrétiens de cette princesse, qui comptait au nombre de ses aïeules sainte Elisabeth de Hongrie et sainte Elisabeth de Portugal, ne l'empêchaient pas d'avoir conscience de l'illustration de sa famille. Ses convictions sur l'origine et le caractère du pouvoir royal étaient absolument semblables à celles de son époux. Une religieuse, qui l'aidait à faire son examen de conscience pour une confession générale, lui demanda un jour si, avant son mariage, elle n'avait jamais cherché à plaire, ni désiré d'être aimée :

“Non, répondit naïvement la reine. Pouvais-je aimer quelqu'un en Espagne? Il n'y a point de roi à la cour de mon père.”

Au point de vue physique, Marie-Thérèse n'avait rien de remarquable. Sa physionomie plus allemande qu'espagnole, son teint d'un blanc mat, ses cheveux très blonds, ses grands yeux d'un bleu pâle, ses lèvres rouges et pendantes, ses traits sans finesse, sa taille peu élevée, ne la rendaient ni belle, ni laide. Elle n'avait pourtant pas manqué, au moment de son mariage, d'adulations hyperboliques et de portraits enthousiastes. Tout le Parnasse s'était mis en frais. On avait composé une foule de vers français et latins dans le genre de ceux-ci :

Thérèse seule a pu vaincre par ses regards
Ce superbe vainqueur qui triomphe de Mars.

*Victorem Martis praeda, spoliisque superbum
Vincere quae posset, sola Theresa fuit.*

Mais cette reine, dont tant de princes avaient ambitionné la main, et dont le mariage avait eu tant de retentissement et tant d'importance politique, fit le silence autour d'elle dès qu'elle fut installée au Louvre ou à Saint-Germain. La timidité de son caractère, son horreur instinctive des médisances et des calomnies si fréquentes dans les cours, son éloignement de toute intrigue, son admiration passionnée pour le roi, qu'elle croyait beaucoup trop supérieur à elle pour oser lui donner un conseil politique, tout contribuait à la rendre étrangère aux secrets du gouvernement. Cependant, quand Louis XIV guerroyait, il la décorait du titre de régente. C'était à elle qu'étaient adressés les bulletins de victoire, ce fut elle qui reçut la relation officielle du passage du Rhin. On disait alors : “Le roi combat, la reine prie.”

Au commencement de son mariage, Louis XIV la traitait non seulement avec de grands égards, mais avec une réelle tendresse. Lorsqu'elle devint mère du dauphin, le roi versa des larmes de joie, et, à 5 heures du matin, il alla se confesser et communier[1].

[Note 1: Mme de Motteville, *Mémoires*.]

Marie-Thérèse eut, en onze ans, trois fils et trois filles; elle les perdit tous en bas âge et supporta ces morts cruelles, comme ses autres douleurs, avec une résignation admirable, tout en ayant le cœur déchiré. Certes, c'était un spectacle repoussant de voir les favorites du roi faire partie de la maison de la reine et servir en apparence une femme dont elles étaient en réalité, malgré des dehors respectueux, les rivales et les persécutrices. On entendit plus d'une fois la malheureuse reine s'écrier à propos de Mlle de La Vallière :

“Cette fille-là me fera mourir!”

En même temps elle avait, si l'on en croit Mme de Caylus[1], une telle crainte du roi et une si grande timidité naturelle, qu'elle n'osait lui parler ni s'exposer en tête-à-tête avec lui. “J'ai oui dire à Mme de Maintenon, ajoute Mme de Caylus, qu'un jour le roi ayant envoyé chercher la reine, la reine, pour ne pas paraître seule en sa présence, voulut qu'elle la suivit; mais elle ne fit que la conduire jusqu'à la porte de la chambre, où elle prit

la liberte de la pousser jusqu'a la faire entrer et remarqua un si grand tremblement dans toute sa personne, que ses mains memes tremblerent de frayer.”

[Note 1: Mme de Caylus, *Memoires*.]

D'autre part, la princesse Palatine ecrit: “Elle avait une telle affection pour le roi, qu'elle cherchait a lire dans ses yeux tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Pourvu qu'il la regardat avec amitie, elle etait heureuse tout la journee[1].” Elle n'agissait, elle ne pensait, elle ne vivait que par lui et pour lui.

[Note 1: Lettres de la princesse Palatine.]

Louis XIV, qui se sentait a juste titre coupable a l'egard de cette reine si digne d'affection et de respect, essayait de racheter ses torts par les egards dont il l'entourait malgre tout. Soit en public, soit en particulier, il la traitait toujours avec douceur et courtoisie. Enfin, a partir de 1682, quand, apres tant d'egarements, il se fixa definitivement a Versailles, la reine n'eut plus qu'a se louer de l'affection qu'il lui temoignait. Il lui prodiguait, ainsi que le constatent encore les Souvenirs de Mme de Caylus, des attentions auxquelles elle n'etait pas accoutumee. Il la voyait plus souvent et cherchait a l'amuser, a la distraire. Son fils, le dauphin, et sa bru, la dauphine de Baviere, avaient aussi pour elle une grande deference.

Ses appartements de Versailles, composes de cinq grandes pieces, et aboutissant, d'une part, a l'escalier de marbre, de l'autre a la galerie des Glaces, etaient remplis de meubles magnifiques. La reine occupait la chambre dont nous avons deja parle, et d'ou l'on apercoit l'Orangerie, la piece d'eau des Suisses et les coteaux de Satory. Elle aimait a quitter ce splendide sejour pour aller prier dans des couvents ou visiter des hopitaux. On la voyait servir les malades de ses mains royales, leur porter leur nourriture comme une simple infirmiere, et, lorsque les medecins lui faisaient, dans l'interet de sa sante, des observations, elle repondait qu'elle ne pouvait mieux l'employer qu'en servant Jesus-Christ dans la personne des pauvres.

Malgre le retour de tendresse que lui temoignait le roi, elle continuait a vivre humblement et modestement, s'occupant de son foyer domestique et non des affaires de l'Etat. La *Gazette officielle* ne faisait mention de cette bonne reine que pour annoncer qu'elle avait rempli a sa paroisse ses devoirs de devotion, ou qu'elle etait allee passer la journee aux Carmelites de la rue du Bouloi.

Marie-Therese, heureuse et consolee, se rejouissait aussi de la naissance de son petit-fils, le duc de Bourgogne. Loin d'eprouver de la jalousie pour l'influence grandissante de Mme de Maintenon, elle s'en felicitait comme d'une des causes des sentiments pieux de Louis XIV, et jamais il ne lui serait venu a l'esprit que bientot, elle disparue, la veuve de Scarron, l'ancienne gouvernante des enfants de Mme de Montespan, serait la femme du roi et la reine de France, moins le nom.

IV. MME DE MONTESPAN ET MME DE MAINTENON EN 1682

I

Avant d'examiner Mme de Montespan, au moment ou la cour se fixait a Versailles, il faut voir ce qu'elle avait ete a l'origine, puis au temps de ses tristes succes.

Une beaute fiere et opulente, des yeux d'azur remplis d'eclairs, un teint d'une eclatante blancheur, une foret de cheveux blonds, une de ces figures qui jettent la lumiere partout ou elles paraissent; un esprit incisif, caustique, etincelant de verve et d'entrain; une soif inextinguible de plaisirs et de richesse, de luxe et de domination; des allures de deesse usurpant audacieusement la place de Junon dans l'Olympe, de l'orgueil sans dignite, de l'eclat sans poesie, telle avait ete Mme de Montespan au temps de sa toute-puissance.

La Cour de Louis XIV

Née en 1641, au château de Tonnay-Charente, du duc de Mortemart et de Diane de Grandseigne, elle avait été fille d'honneur de la reine en 1660 et mariée en 1663 au marquis de Montespan. Élevée dans le respect de la religion, rien ne pouvait alors faire prévoir le triste rôle auquel la vanité et l'ambition devaient, plus que tout autre sentiment, entraîner sa jeunesse. C'était l'époque de l'enivrement des courtisans et de l'adulation des peuples. La cour apparaissait comme une espèce d'Olympe monarchique, dont Louis XIV était le Jupiter. "Des dieux et des déesses inférieurs s'y mouvaient au-dessous de lui. Leurs vertus étaient exaltées, leurs vices mêmes étaient étalés avec une audace de supériorité qui semblait mettre entre le peuple et le trône la différence d'une morale des dieux à la morale des hommes. Louis XIV s'était fait accepter comme une exception en tout dans l'humanité." L'adulation était poussée si loin, qu'elle s'étendait aux favorites, et que leur rôle à Versailles finissait par être considéré comme une sorte de fonction publique, comme une grande charge de cour ayant ses droits, son cérémonial, son étiquette, presque ses devoirs.

Mme de Montespan paraissait là dans son élément. C'était la fière sultane, l'idole encensée, la déesse de cet Olympe. Mme de Sévigné, grande admiratrice au succès à tout prix, jetait sur elle des regards extatiques et exprimait un naïf enthousiasme pour sa merveilleuse robe "d'or sur or, rebrodé d'or et par-dessus un or frisé, rebrodé d'un or mêlé avec un certain or qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée". Elle écrivait à sa fille: "Mme de Montespan était, l'autre jour, couverte de diamants; on ne pouvait pas soutenir l'éclat d'une pareille divinité... Oh! ma fille, quel triomphe à Versailles! quel orgueil redouble! quel solide établissement!"

"Ce solide établissement" dura environ treize ans. Belle encore en 1682, malgré ses quarante ans, Mme de Montespan continuait à jouir des égards dus à sa naissance et à ses fonctions de surintendante de la maison de la reine. Mais sa faveur avait cessé. Malgré des efforts désespérés pour garder ou ressaisir son empire, il fallut bien s'avouer à elle-même son irréparable défaite. Elle n'essaya plus de lutter; délaissée de tous, la religion seule lui offrait un baume à mettre sur les plaies faites par l'orgueil et le dépit. Elle se réfugia dans une obscure maison de Paris; c'est là que Bossuet allait lui faire des instructions pour l'affermir dans la bonne voie.

Les prédicateurs exerçaient alors une influence réelle sur toute la cour et cherchaient à atteindre le roi lui-même.

Bourdaloue, cet orateur admirable, si grand dans sa simplicité, si vénérable dans sa modestie; ce dialecticien, irrésistible; cet adversaire des passions humaines, qui excellait, avec ses phalanges d'arguments, à livrer des batailles rangées à la conscience de ses auditeurs et dont le grand Condé disait, en le voyant monter en chaire: "Silence! voici l'ennemi!" Bourdaloue fut, sans contredit, l'un des agents les plus actifs de la conversion de Louis XIV. Il avait prêché à la cour l'Avent de 1670 et les carêmes de 1672, de 1674 et de 1675.

Hardi comme un tribun et courageux comme un apôtre, il retournait le fer dans la plaie. S'adressant un jour directement à Louis XIV, il s'était écrié:

"Ce qui sauve les rois, c'est la vérité; Votre Majesté la cherche et elle aime ceux qui la lui font connaître, elle n'aurait que des mépris pour quiconque la lui déguiserait, et, bien loin de lui résister, elle se fait gloire d'en être vaincue."

Les exhortations de Bossuet n'étaient pas moins pressantes; ses fonctions de précepteur du dauphin lui donnaient un accès fréquent auprès du roi, et il en profitait pour plaider avec énergie la cause du devoir et de la vertu. C'est lui qui avait dit, dans son sermon sur la purification, prononcé à la cour: "Fuyons les occasions dangereuses et ne presumons pas de nos forces. On ne soutient pas longtemps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même."

C'est encore lui qui écrivait au maréchal de Bellefonds: "Priez Dieu pour moi; priez-le qu'il me délivre du plus grand poids dont un homme puisse être chargé, ou qu'il fasse mourir tout l'homme en moi pour n'agir que par lui seul. Dieu merci, je n'ai pas encore songé, durant tout le cours de cette affaire, que je fusse au monde;

La Cour de Louis XIV

mais ce n'est pas tout, il faudrait être comme un saint Ambroise, un vrai homme de Dieu, un homme de l'autre vie, ou tout parlat, dont les mots fussent des oracles du Saint-Esprit, dont toute la conduite fut celeste. Priez, priez, je vous en conjure.”

Avec quel respect, mais aussi avec quelle fermeté et quelle noblesse de langage et de pensée, le grand évêque s'adresse au Grand Roi: “J'espère, lui écrit-il, que tant de grands objets qui vont tous les jours occuper de plus en plus Votre Majesté, serviront beaucoup à la guerir. On ne parle plus que de la beauté de vos troupes et de ce qu'elles sont capables d'exécuter sous un aussi grand conducteur; et moi, sire, pendant ce temps, je songe secrètement en moi-même à une guerre bien plus importante et à une victoire bien plus difficile que Dieu vous propose.”

“Méditez, sire, écrit-il encore, cette parole du Fils de Dieu: elle semble être prononcée pour les grands rois et pour les conquérants: Que sert à l'homme, dit-il, de gagner tout le monde, si cependant il perd son âme? et quel gain pourra le récompenser d'une perte si considérable? Que vous servirait, sire, d'être redouté et victorieux dehors, si vous êtes dedans vaincu et captif? Priez donc Dieu qu'il vous en affranchisse; je l'en prie sans cesse de tout mon cœur. Mes inquiétudes pour votre salut redoublent de jour en jour, parce que je sais tous les jours, de plus en plus, quels sont les périls. Dieu veuille bénir Votre Majesté! Dieu veuille lui donner la victoire, et, par la victoire, la paix au dedans et au dehors! Plus Votre Majesté donnera sincèrement son cœur à Dieu, plus elle mettra en lui son attaché et sa confiance, plus aussi elle sera protégée de sa main toute-puissante.”

Les conseils de Bossuet et les prédications de Bourdaloue ne porteront des fruits durables qu'après bien des efforts, bien des luttes, bien des alternatives de relèvement et de chute. Cependant Louis XIV, désormais fixé sur les amertumes, les déceptions, les angoisses des passions coupables, revient à Dieu; l'œuvre de Bossuet était accomplie. Saint-Simon, qui rend pleine justice à l'attitude du prélat, dit à son sujet: “Il parle souvent au monarque avec une liberté digne des premiers siècles et des premiers évêques de l'Eglise; il interrompt plus d'une fois le cours des désordres; enfin, il les fit cesser.”

La conversion de Louis XIV avait, en effet, un caractère définitif; mais il serait injuste de l'attribuer uniquement aux prédicateurs et de ne pas y reconnaître pour une part l'influence de la femme dont nous allons parler: Mme de Maintenon.

II

“Il semble, a dit M. Saint-Marc Girardin, que le monde et la postérité en aient voulu à Mme de Maintenon d'un triomphe remporté par la raison au profit de l'honnêteté. N'ayant pas pu l'empêcher de réussir par la raison, le monde s'en est dédommé en lui faisant une réputation de sécheresse et de roideur fort contraire à son caractère. Puisqu'il fallait que la raison fut triomphante, le monde n'a pas voulu au moins qu'elle fut aimable.”

On avait assombri une figure belle et lumineuse, oubliant que la femme qu'on voulait représenter sous un jour triste, presque sinistre, fut une charmeuse, une enchanteresse; que Fenelon définissait son esprit: “la raison parlant par la bouche des Grâces;” que Racine songeait à elle en écrivant ces vers d'*Esther*:

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.

Les adversaires de Mme de Maintenon l'avaient d'abord emporté sur ses admirateurs; mais notre époque, passionnée pour la vérité historique, a révisé un faux jugement.

La Cour de Louis XIV

Deux écrivains habiles et convaincus: le duc de Noailles et M. Theophile Lavalée, pleins de respect pour une mémoire injustement décriée, sont parvenus à ressusciter, en quelque sorte, la vraie Mme de Maintenon. Le baron de Walckenaer avait déjà fait observer, au sujet de cette femme si diversement appréciée, qu'elle est le personnage historique sur lequel on possède le plus de documents émanés de sa bouche ou traces par sa plume. "Il est donc à regretter, disait-il, que les historiens, même les plus judicieux, aient préféré des satires contemporaines aux témoignages certains et authentiques fournis par elle-même, et qu'ils aient converti une simple et intéressante histoire en un vulgaire et incompréhensible roman."

Aujourd'hui la vérité s'est faite jour. Les défenseurs de Mme de Maintenon n'ont rien laissé subsister des invectives de Saint-Simon et de la princesse Palatine contre une femme qui, sympathique ou non, mérite, à coup sûr, l'estime de la postérité. Depuis la publication du bel ouvrage du duc de Noailles, il y a eu, au sujet de Mme de Maintenon, une sorte de tournoi littéraire, et le grand critique Sainte-Beuve a été le juge du camp. "Il est arrivé à M. Lavalée, a-t-il dit, ce qui arrivera à tous les bons esprits qui approcheront de cette personne distinguée et qui prendront le soin de la connaître dans l'habitude de la vie.... Il a fait justice de cette foule d'imputations fantasques et odieusement vagues qui ont été longtemps en circulation sur le prétendu rôle historique de cette femme célèbre. Il l'a vue telle qu'elle était tout occupée du salut du roi, de sa réforme, de son amusement décent, de l'intérieur de la famille royale, du soulagement des peuples."

L'école révolutionnaire, qui voudrait trainer dans la boue la mémoire du Grand Roi, déteste tout naturellement la femme éminente qui fut sa compagne, son amie et sa consolatrice. Les écrivains de cette école prétendraient en faire un type non seulement odieux et funeste, mais disgracieux, antipathique, sans rayonnement, sans charme, sans séduction. On se la figure trop souvent sous les traits d'une vieille femme usée, roide et sèche, avec des yeux sans larmes et un visage sans sourire. On oublie que, jeune, elle fut une des plus jolies femmes de son siècle, que sa beauté se conserva d'une manière merveilleuse, et que, dans sa vieillesse, elle garda cette supériorité de style et de langage, cette distinction de manières, ce tact exquis, cette finesse, cette douceur et cette fermeté de caractère, ce charme et cette élévation d'esprit qui, à toutes les époques de son existence, lui valurent tant d'éloges et lui attirèrent tant d'amitiés.

Un rapide coup d'œil jeté sur une carrière si invraisemblable suffit pour faire comprendre tout ce qu'il y avait de séduisant chez une femme qui sut plaire à Scarron et à Louis XIV, à Ninon de Lenclos et à Mme de Sévigné, à Mme de Montespan et à la reine, aux grandes dames et aux religieuses, aux prélats et aux enfants.

Françoise d'Aubigné, la future Mme de Maintenon, vient au monde, le 27 novembre 1635, dans une prison de Niort, où est enfermé son père, couvert de dettes et accusé d'intelligences avec l'ennemi. bercée de gémissements pour tous chants de tendresse, elle commence tristement la vie. Son père, sorti de prison, la conduit à l'âge de trois ans à la Martinique, où il va chercher fortune. Sa fortune dure peu; il perd au jeu ce qu'il a gagné et meurt, laissant sa femme et sa fille dans la misère. Âgée de dix ans, Françoise d'Aubigné revient en France. Elle est confiée par sa mère à une tante, Mme de Villette, et on l'élève dans la religion protestante, dont son aïeul, Theodore Agrippa d'Aubigné, a été le champion célèbre. "Je crains bien, écrit Mme d'Aubigné à Mme de Villette, que cette pauvre petite galeuse ne vous donne bien de la peine; ce sont des effets de votre bonté de l'avoir voulu prendre. Dieu lui fasse la grâce de l'en pouvoir revancher!"

[Note: Lettre du 26 juillet 1646.]

Quelque temps après, Françoise est retirée des mains protestantes de Mme de Villette pour passer dans celles d'une autre parente, très zélée catholique, Mme de Neuillant. "Je commandais dans la basse-cour, a-t-elle dit depuis, et c'est par là que mon règne a commencé.... On nous mettait au bras un petit panier où était notre déjeuner, avec un petit livre des quatrains de Pibrac, dont on nous donnait quelques pages à apprendre par jour. Avec cela on nous mettait une gaule dans la main, et on nous chargeait d'empêcher que les dindons n'allassent où ils ne devaient point aller."

La Cour de Louis XIV

Elle est ensuite placee au couvent des Ursulines de Niort, puis a celui des Ursulines de la rue Saint-Jacques a Paris, ou elle abjure le protestantisme, non sans une vive resistance. Elle a deja ce don de plaire qu'elle conservera toute sa vie. "Dans mon enfance, a-t-elle dit elle-meme[1], j'etais la meilleure petite creature que vous puissiez imaginer.... J'etais veritablement ce qu'on appelle une bonne enfant, de maniere que tout le monde m'aimait.... Etant un peu plus grande, je demeurais dans des couvents; vous savez combien j'y etais aimee de mes maitresses et de mes compagnes.... Je ne songeais qu'a les obliger et a me rendre leur servante a toutes depuis le matin jusqu'au soir."

[Note 1: *Entretiens de Saint-Cyr.*]

Orpheline et privee de toutes ressources, Francoise d'Aubigne, qui n'avait que dix-sept ans, epouse en 1652 le fameux poete Scarron, age de quarante-deux ans, paralyse, perclus de tous ses membres; Scarron, l'auteur burlesque, le bouffon par excellence, qui demande un brevet de *malade de la reine*, rit de ses maux, se moque de lui-meme et de la douleur, et qui, tout en ressemblant, comme il le dit, a un Z, tout en "ayant les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras", tout en etant enfin "un raccourci de la misere humaine", amuse la haute societe francaise par sa verve intarissable, par sa franche et gauloise gaiete. Quand on dresse le contrat de mariage, Scarron declare qu'il reconnait a "l'accordee quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un tres beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit". Le notaire lui demande quel douaire il constitue a la mariee:

"L'immortalite," repond-il.

Que de tact il va falloir a une jeune fille de dix-sept ans pour se faire respecter dans la societe du poete burlesque qui dit: "Je ne lui ferai pas de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup." C'est le contraire qui arrivera: Francoise d'Aubigne moralisera Scarron. Elle fera de son salon un des centres les plus distingues de Paris; la meilleure compagnie regardera comme un honneur d'y etre admise. Ninon de Lenclos, l'amie de Scarron, elle-meme s'inclinera devant une telle vertu. Et pourtant ce ne sont pas les admirateurs qui manquent a la femme du poete, a la *belle Indienne*, comme on se plait a l'appeler, a la sirene que Mlle de Scudery celebre en termes enthousiastes dans le roman de *Clelie*, sous le pseudonyme de Lyrienne. La reine Christine de Suede dit a Scarron qu'elle n'est pas surprise qu'ayant la femme la plus aimable de Paris, il soit, malgre ses maux, l'homme de Paris le plus gai.

Avec une si bonne et si seduisante compagne, le pauvre poete a moins de merite a supporter la douleur plus courageusement que les stoiciens de l'antiquite. Enfin, au mois d'octobre 1660, il meurt dans des sentiments tres chretiens, et dit, sur son lit de mort:

"Le seul regret que j'ai, c'est de ne pas laisser de biens a ma femme, de qui j'ai tous les sujets imaginables de me louer."

Veuve, Mme Scarron recherche surtout l'estime. Plaire en restant vertueuse, supporter, s'il le faut, les privations, la misere meme, mais conquerir le nom de femme forte, meriter les sympathies et les suffrages des gens serieux, tel est le but de tous ses efforts. Bien habillee, quoique tres simplement, discrete et modeste, intelligente et distinguee, ayant cette elegance innee que le luxe ne donne pas et qui provient seulement de la nature; pieuse d'une piete vraie, s'occupant plus des autres que d'elle-meme, parlant bien, et, ce qui est plus rare encore, sachant ecouter, s'interessant aux joies et aux chagrins de ses amis, habile dans l'art de les distraire, de les consoler, elle est regardee avec raison comme une des femmes les plus aimables et les plus superieures de Paris.

Econome et simple dans ses gouts, elle equilibre son modeste budget, grace a une pension annuelle de deux mille livres, qui lui est faite par la reine Anne d'Autriche. Elle est recue avec empressement par Mmes de Sevigne, de Coulanges, de Lafayette, d'Albret, de Richelieu. C'est l'epoque la plus tranquille et, sans doute, la

La Cour de Louis XIV

plus heureuse de sa vie. Mais la mort de sa bienfaitrice, la reine mere (20 janvier 1666), lui fait perdre la pension qui est son unique ressource. Un grand seigneur tres riche et tres vieux la demande en mariage; elle refuse. Elle est sur le point de s'expatrier pour suivre la princesse de Nemours, qui va epouser le roi de Portugal. Son etoile la retient en France, ou elle sera un jour presque reine. Elle ecrit a Mlle d'Artigny:

“Menagez-moi, je vous prie, l'honneur d'etre presentee a Mme de Montespan, lorsque j'irai vous faire mes adieux; que je n'aie pas a me reprocher d'avoir quitte la France sans en avoir revu la merveille.”

Mme de Montespan n'etait encore celebre que par sa beaute; mais sa situation de dame du palais de la reine la rendait deja influente. Elle trouva Mme Scarron charmante et lui obtint le retablissement de la pension de deux mille livres, qui lui permit de ne pas aller en Portugal.

Heureuse de cette solution, la belle veuve, adonnee aux bonnes oeuvres et aux lectures serieuses, meditant le livre de Job et les Maximes de La Rochefoucauld, visitant les pauvres et faisant l'aumone, malgre la mediocrite de ses ressources, s'installe de la facon la plus modeste dans un petit appartement de la rue des Tournelles. C'est la que la capricieuse fortune va venir la surprendre. Sollicitee par le roi lui-meme, Mme Scarron accepte l'offre qui lui est faite, en 1679, d'elever les enfants de Mme de Montespan. Il fallait une femme intelligente, discrete, devouee. Mme Scarron se consacre courageusement a ce role de mere adoptive. En 1672, elle s'etablit non loin de Vaugirard, dans un grand hotel isole. Mme de Coulanges ecrit alors a Mme de Sevigne; “Pour Mme Scarron, c'est une chose etonnante que sa vie. Aucun mortel sans exception n'a de commerce avec elle.” Louis XIV, d'abord prevenu contre la gouvernante qu'il qualifiait de bel esprit, commence a lui reconnaitre des qualites rares et porte sa pension de deux mille a six mille livres.

En 1674, elle etait arrivee a Versailles avec ses trois eleves: le duc du Maine, le comte de Vexin et Mlle de Tours. C'est de la qu'elle ecrivait a son frere, le 25 juillet: “La vie que l'on mene ici est fort dissipee, et les jours y passent vite. Tous mes petits princes y sont etablis, et je crois pour toujours; cela, comme tout autre chose, a son vilain et son bel endroit.”

Des qu'elle a mis le pied a la cour, Mme Scarron s'y est trace un programme. “Rien de plus habile, dit-elle, qu'une conduite irreprochable.”

Mme de Montespan se felicite d'abord d'avoir pres d'elle une personne si aimable, si spirituelle, de si bonne compagnie; mais cet engouement dure peu. Les brouilleries, les raccommodements, les petites zizanies, commencent. C'est une chose curieuse, mais explicable, que la situation respective de ces deux femmes si spirituelles et si intelligentes, l'altiere favorite et l'austere gouvernante. Louis XIV disait:

“J'ai plus de peine a mettre la paix entre elles qu'a la retablir en Turquie.”

Toutefois Mme Scarron n'attaque pas, elle se defend; le roi lui rend cette justice et commence a reconnaitre ses rares merites. A la fin de 1674, il lui avait donne la terre de Maintenon, et elle s'appelait depuis lors la marquise de Maintenon. Y a-t-il de sa part les intrigues ourdies savamment, les hypocrisies raffinees, les calculs machiaveliques que ses detracteurs lui supposent? Nous ne le croyons pas. Que ses interets se concilient avec ses devoirs, que la piete qui pour elle est un but devienne un moyen, en est-elle, completement responsable?

Veut-elle eloigner Mme de Montespan, qui a ete, il est vrai, sa protectrice, sa bienfaitrice? Oui. Peut-on l'en blamer? Non, assurément. Aura-t-elle l'idee de supplanter Mme de Montespan, comme Mme de Montespan avait supplanté son amie Mlle de La Valliere? En aucune maniere. Lorsque Louis XIV, fatigue de l'orgueil et des violences de la favorite “tonnante et triomphante”, l'eloignera de lui, Mme de Maintenon essayera-t-elle d'accaparer le roi? Nullement; le triste sceptre passera alors aux mains de Mlle de Fontanges. Quand Mlle de Fontanges mourra d'une facon si soudaine, qu'on osera soupconner contre toute justice Mme de Montespan de

l'avoir empoisonnée, Mme de Maintenon aura-t-elle l'idée de remplacer la duchesse de Fontanges? Pas davantage. Elle n'aura qu'un but: convertir le roi, le ramener à la reine.

Ce but, elle l'atteindra.

C'en est fait: Mme de Montespan peut encore s'irriter contre l'habile gouvernante, mais elle est désormais vaincue. Sans doute il est dur pour cette fière Mortemart, qui a toujours tenu tête au Grand Roi, qui a regardé en face le demi-dieu, de s'humilier devant une femme qu'elle a tirée de la misère, devant une institutrice de sept ans plus âgée qu'elle; mais qu'y faire? "Le roi ne la regarde plus, et vous jugez bien que les courtisans suivent son exemple[1]." Mme de Sévigné écrivait, le 6 avril 1680: "Mme de Montespan est enragée. Elle pleura beaucoup hier. Vous pouvez juger du martyre que souffre son orgueil, qui est encore plus outragé par la haute faveur de Mme de Maintenon." À la même époque, Mme de Maintenon écrivait: "Mme de Montespan et moi avons fait aujourd'hui un chemin ensemble, nous tenant sous le bras et riant beaucoup; nous n'en sommes pas mieux pour cela."

[Note 1: Lettre de Bussy-Rabutin, 30 avril 1680.]

La position de Mme de Maintenon est désormais inattaquable: elle n'a plus besoin de se faire un piedestal du berceau de ses élèves; elle a maintenant, pour elle-même, sa place marquée à la cour. On la recherche, on la flatte. Lorsqu'elle passe quelques jours à son château de Maintenon, les plus grands personnages y vont lui rendre hommage. Louis XIV la nomme dame d'atours de la dauphine. Quand cette princesse arrive en France, c'est Bossuet et Mme de Maintenon qui la reçoivent à Schlestadt. "Si Mme la dauphine, écrit Mme de Sévigné, croit que tous les hommes et toutes les femmes aient autant d'esprit que cet échantillon, elle sera bien trompée[1]." Ce bien qu'elle a tant désiré, la considération, Mme de Maintenon le possède enfin. Le parti dévot la regarde comme un oracle. Les prélats les plus éminents la tiennent en haute estime; c'est elle qui travaille avec eux à la conversion du roi; c'est elle qui le rapproche de la reine; c'est elle qui, avec son éloquence insinuante et douce, plaide à la cour la cause de la morale et de la religion.

[Note 1: Lettre du 14 février 1680.]

V. LA DAUPHINE DE BAVIERE

À côté des types dominateurs qui s'imposent à l'attention de la postérité, il y a place, dans l'histoire, pour des figures plus calmes, plus douces, plus recueillies, qui de leur vivant resteront dans l'ombre, dans le silence, et qui conservent, pour ainsi dire, une sorte de modestie et de réserve même au-delà du tombeau. Des princesses se sont rencontrées, que le tumulte du monde, l'éclat de la puissance, la splendeur du luxe, n'ont pu arracher à leur tristesse native, qui ont été humbles et timides au milieu des grandeurs, qui se sont fait à elles-mêmes une solitude, et qui, suivant les expressions de Bossuet, ont trouvé dans leur oratoire, malgré toutes les agitations de la cour, le Carmel d'Élie, le désert de Jean et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus.

Il y a dans le sourire de ces femmes un mélange d'indulgence et de douleur, d'attendrissement et de chagrin, de compassion et de bonté. Elles semblent n'avoir occupé les situations les plus hautes que pour nous inspirer des réflexions philosophiques et des pensées chrétiennes; pour nous prouver, par leur exemple, que le bonheur n'habite pas toujours les palais; que les choses extérieures ne donnent point les véritables joies; que "la grandeur est un songe, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur [1]".

[Footnote [1]: Bossuet, *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse*.]

Parmi ces figures plaintives, pâles apparitions de l'histoire dont la carrière peu féconde en péripéties dramatiques renferme des enseignements chrétiens, il faut placer Marie-Anne-Christine-Victoire, fille de Ferdinand, électeur, duc de Bavière, dauphine de France. La vie de cette princesse, née en 1660, mariée en

La Cour de Louis XIV

1680 au fils de Louis XIV, morte a Versailles en 1690, a l'age de vingt-neuf ans, pourrait se resumer par un seul mot: melancolie. C'etait une de ces natures depaysees sur la terre et aspirant au ciel, dont Bossuet aurait pu dire, comme de la reine: "La terre, son origine et sa sepulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir; elle voudrait disparaitre tout entiere devant la majeste du Roi des rois." Son education avait ete austere. La cour de Munich ressemblait a un couvent. "On s'y levait tous les jours a 6 heures du matin, on y entendait la messe a 9, on dinait a 10, on assistait aux vepres tous les jours, et il n'y avait plus personne a 6 heures du soir, heure a laquelle on soupait, pour se coucher a 7[1]."

[Note 1: *Memoires de Coulanges.*]

La jeune princesse, loin de se laisser eblouir par l'eclat de sa nouvelle fortune, ne quitta pas sans un profond regret la cour pieuse et patriarcale ou elle avait passe son enfance. Des qu'elle parut dans sa nouvelle patrie, elle y produisit pourtant une bonne impression. Elle n'etait point belle; mais sa grace, ses manieres, sa dignite naturelle, et plus que cela, son merite, son instruction, sa bonte, lui donnaient du charme. Une des personnes envoyees a sa rencontre par Louis XIV ecrivait au roi: "Mme la dauphine n'est pas jolie, sire; mais sauvez le premier coup d'oeil, et vous en serez fort content." Elle accueillit Bossuet avec une courtoisie parfaite a Schlestadt: "Je prends part a tout ce que vous avez enseigne a M. le dauphin, lui dit-elle. Ne refusez pas, je vous prie, de me donner a moi-meme vos instructions, et soyez assure que je m'efforcerai d'en profiter."

Le grand eveque fut frappe du savoir de la princesse. Elle avait l'exacte connaissance des langues vivantes de l'Europe, et meme de la langue de l'Eglise, qu'on lui avait apprise des son enfance. Bossuet etait sincere lorsque, trois ans plus tard, il disait d'elle: "Nous l'avons admiree des qu'elle parut, et le roi a confirme notre jugement [1]." Nomme premier aumonier de la dauphine, il l'accompagna de Schlestadt a Versailles. Dans le trajet eut lieu une ceremonie qui contrastait avec les transports de joie que la princesse rencontrait partout sur sa route, depuis son entree en France. Le mercredi 6 mars 1680, Bossuet lui mit les cendres sur le front, dans la chapelle seigneuriale du chateau de Brignicourt-sur-Saulx: "Femme, lui dit-il, qu'il t'en souviennne; tu fus tiree de la poussiere; il t'y faudra retourner un jour."

[Note [1]: Bossuet, *Oraison funebre de la reine Marie-Therese.*]

Helas! dix ans apres, la prediction s'accomplira, et la princesse, assistee a son lit de mort par Bossuet, lui rappellera les solennelles paroles de ce mercredi des Cendres [2].

[Note [2]: Voir le savant et remarquable ouvrage de M. Floquet: *Bossuet precepteur du Dauphin.*]

Louis XIV fit a sa belle-fille l'accueil le plus courtois et le plus amical. Elle eut pour dame d'honneur la duchesse de Richelieu, pour seconde dame d'atours Mme de Maintenon, pour demoiselles d'honneur Milles de Laval, de Biron, de Gontaut, de Tonnerre, de Rambures, de Jarnac. Le roi venait l'apres-dinee passer plusieurs heures dans la chambre de la princesse, ou il trouvait Mme de Maintenon, et il consacrait a cette visite le temps qu'il donnait autrefois a Mme de Montespan.

Les premieres annees du mariage de la dauphine furent tranquilles. Son mari, qui n'avait que quelques mois de plus qu'elle, lui temoignait alors un sincere attachement. La naissance de leur fils, le duc de Bourgogne, causa des transports d'allegresse non seulement a la cour, mais dans la France entiere. La joie tenait du delire. Chacun se donnait la liberte d'embrasser le roi[1]. Spinola, dans l'ardeur de son enthousiasme, lui mordit le doigt, et, l'entendant crier: "Sire, dit-il, je demande pardon a Votre Majeste; mais si je ne l'avais pas mordue, elle n'aurait pas pris garde a moi."

[Note 1: L'abbe de Choisy, *Memoires pour servir a l'histoire de Louis XIV.*]

La Cour de Louis XIV

C'etaient partout des danses, des illuminations, des transports. Le peuple, qui faisait des feux de joie, brulait jusqu'aux parquets destines a la grande galerie: "Qu'on les laisse faire, disait Louis XIV en souriant, nous aurons d'autres parquets."

Il montrait le nouveau-ne a la foule, et l'air retentissait d'acclamations enthousiastes.

Le lendemain, Mme de Maintenon ecrivait a son amie Mme de Saint-Geran: "Le roi a fait un fort beau present a Mme la Dauphine; il a eu dans ses bras un moment le petit prince. Il felicita Monseigneur comme un ami; il donna la premiere nouvelle a la reine; enfin, tout le monde dit qu'il est adorable. Mme de Montespan seche de notre joie. Nous vivons avec toutes les apparences d'une sincere amitie. Les uns disent que je veux me mettre en place, et ne connaissent ni mon eloignement pour ces sortes de commerce, ni l'eloignement que je voudrais en inspirer au roi. Quelques-uns croient que je veux le ramener a Dieu. Il y a un coeur mieux fait sur lequel j'ai de plus grandes esperances[1]."

[Note 1: 7 aout 1682.]

Ce coeur, celui de Louis XIV, se tournait en effet chaque jour davantage du cote de la religion. Le temps des scandales etait passe. Tout nuage avait disparu du ciel conjugal de Louis XIV et de Marie-Therese. Les querelles de Mme de Montespan et de Mme de Maintenon etaient apaisees. Ces deux dames ne se voyaient plus l'une chez l'autre; mais partout ou elles se rencontraient, elles se parlaient et avaient des conversations si vives et si cordiales en apparence, que qui les aurait vues sans etre au fait des intrigues de la cour aurait cru qu'elles etaient les meilleures amies du monde[1]. La reine disait avec reconnaissance, en parlant de Mme de Maintenon: "Le roi ne m'a jamais traitee avec autant de tendresse que depuis qu'il l'ecoute."

[Note 1: *Souvenirs de Mme de Caylus*.]

L'annee 1683 s'annoncait donc comme devant etre heureuse pour la compagne de Louis XIV. Mais la mort s'avancait a grands pas. Une maladie foudroyante allait enlever la reine, agee seulement de quarante-cinq ans.

Cette princesse si bonne, si vertueuse, dont Bossuet a dit: "Elle marche avec l'Agneau, car elle en est digne", cette reine, qui portait le manteau fleurdelise comme un cilice, cette pieuse Marie-Therese mourut comme elle avait vecu, avec une douceur angelique. Louis XIV, qui lui avait donne tant de soucis, la pleura sincerement: "Eh quoi! s'ecriait-il, il n'y a plus de reine en France. Quoi! je suis veuf! je ne saurais le croire, et cependant il est vrai que je le suis, et de la princesse du plus grand merite.... Voila le premier chagrin qu'elle m'ait donne."

Louis XIV, si souvent et si justement accuse d'egoisme, s'etait cependant deja montre capable d'affection et de regrets lorsqu'il avait perdu sa mere. Il ecrivit dans les Memoires destines au dauphin:

"Quelque grandeur de courage dont j'eusse voulu me piquer, il n'etait pas possible qu'un fils attache par les liens de la nature put voir mourir sa mere sans un exces de douleur, puisque ceux-la memes contre lesquels elle avait agi comme ennemie ne pouvaient s'empecher de la regretter et d'avouer qu'il n'avait jamais ete une piete plus sincere, une fermete plus intrepide, une bonte plus genereuse. La vigueur avec laquelle cette princesse avait soutenu ma dignite, quand je ne pouvais pas la defendre moi-meme, etait le plus important et le plus utile service qui me put etre jamais rendu... Mes respects pour elle n'etaient point de ces devoirs contrains que l'on donne seulement a la bienséance.

"Cette habitude que j'avais formee de n'avoir ordinairement qu'un meme logis et qu'une meme table avec elle, cette assidue avec laquelle on me voyait la visiter plusieurs fois chaque jour, malgre l'empressement de mes plus importantes affaires, n'etait point une loi que je me fusse imposee par raison d'Etat, mais une marque du plaisir que je prenais en sa compagnie."

La Cour de Louis XIV

Non, quoi qu'on en puisse dire, l'homme qui a écrit ces lignes ne manquait pas de cœur. Nul ne ressentit plus vivement cette incomparable douleur, ce déchirement qui vous arrache la moitié de votre âme: la perte d'une mère. Mlle de Montpensier, témoin oculaire de la mort d'Anne d'Autriche, dit qu'au moment où elle rendit le dernier soupir, Louis XIV "étouffait, on lui jetait de l'eau, il étranglait". Il versa toute la nuit des torrents de larmes.

La mort de la reine Marie-Thérèse ne lui causa pas de si cruelles angoisses; mais il n'en témoigna pas moins à cette occasion une très vive sensibilité.

"La cour, dit Mme de Caylus, fut en peine de sa douleur. Celle de Mme de Maintenon, que je voyais de près, me parut sincère et fondée sur l'estime et la reconnaissance. Je ne dirai pas la même chose des larmes de Mme de Montespan, que je me souviens d'avoir vu entrer chez Mme de Maintenon, sans que je puisse dire ni pourquoi ni comment. Tout ce que je sais, c'est qu'elle pleurait beaucoup, et qu'il paraissait un trouble dans toutes ses actions, fondé sur celui de son esprit, et peut-être sur la crainte de retomber entre les mains de monsieur son mari."

Ce fut le 30 juillet 1683 que la reine Marie-Thérèse mourut, au château de Versailles, dans la chambre à coucher dont nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler[1]. Après la mort de la reine, cette pièce fut occupée par la dauphine, qui devenait, au point de vue hiérarchique, la femme principale de la cour. Le roi voulut faire du salon de sa belle-fille le centre le plus brillant de France.

[Note 1: Salle N deg. 115 de la *Notice du Musée de Versailles*.]

"Il allait quelquefois chez elle, suivi de ce qu'il y avait de plus rare en bijoux et en étoffes dont elle prenait ce qu'elle voulait; le reste composait plusieurs lots que les filles d'honneur et les dames qui se trouvaient présentes tiraient au sort, ou bien elles avaient l'honneur de les jouer avec elle, et même avec le roi. Pendant que le *hoca* fut à la mode, et avant que le roi eut sagement défendu un jeu aussi dangereux, il le tenait chez Mme la dauphine, mais payait, quand il perdait, autant de louis que les particuliers mettaient de petites pièces [1]."

[Note 1: *Souvenirs de Mme de Caylus*.]

Cependant, malgré toutes les distractions de la cour, la dauphine se laissait envahir par une invincible tristesse. Elle étouffait dans cette atmosphère d'intrigues, d'agitation et de bruyants plaisirs. Dégoûtée de ce "pays où les joies sont visibles et les chagrins cachés, mais réels", ou "l'empressement pour les spectacles, les éclats et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels" couvrent tant d'inquiétudes et de craintes, elle trouvait, comme La Bruyère, "qu'un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite."

Malgré toutes ses prévenances et toutes ses attentions, Louis XIV ne parvint pas à lui faire aimer le monde, et elle ne put se décider à tenir un cercle de courtisans. Elle passait tristement sa vie à Versailles dans les petites pièces contigües à ses appartements, en n'ayant pour toute compagnie qu'une femme de chambre allemande, la Bessola, que la princesse Palatine représente sous des traits odieux et qui, au dire de Mme de Caylus, n'avait rien de mauvais. Toutefois on l'accusait de tenir la dauphine en chartre privée et de l'empêcher de répondre aux attentions gracieuses du roi.

Le dauphin lui-même, fatigué du perpétuel tête-à-tête de sa femme et de cette Bessola qui se parlaient toujours allemand, langue qu'il ne comprenait point, chercha ailleurs les distractions qui lui manquaient dans son intérieur. Soit timidité, soit défiance d'elle-même, la dauphine n'essaya pas de lutter pour conserver un cœur qui lui échappait et accepta son sort avec une résignation douloureuse. Le dauphin prit l'habitude de passer une partie de ses journées et de ses soirées entre Mlle de Rambures et la spirituelle princesse de Conti;

La Cour de Louis XIV

la dauphine s'enferma de plus en plus dans la solitude, d'où elle ne voulait sortir à aucun prix, et elle finit par être abandonnée de toute la cour et même du roi, qui désespéra de la consoler.

Mme de Caylus le remarque avec beaucoup de raison: "Peut-être que les bonnes qualités de cette princesse contribuèrent à son isolement. Ennemie de la médisance et de la moquerie, elle ne pouvait supporter ni comprendre la raillerie et la malignité du style de la cour, d'autant moins qu'elle n'en entendait pas les finesses." Mme de Caylus ajoute cette judicieuse observation: "J'ai vu les étrangers, ceux même dont l'esprit paraissait le plus tourné aux manières françaises, quelquefois déconcertés par notre ironie continuelle."

Un tableau peint par Delutet, d'après Mignard [1], représente la dauphine entourée de son mari et de ses trois fils. Le dauphin, vêtu d'un habit de velours rouge, est assis près d'une table et caresse un chien. De l'autre côté de la table, la princesse tient sur ses genoux le petit duc de Berry [2]. Devant elle le duc d'Anjou [3], en robe bleue, est assis sur un coussin; le duc de Bourgogne [4], en robe rouge et portant l'ordre du Saint-Esprit, est debout et tient une lance. Dans les airs, deux amours soutiennent d'une main une riche draperie, et, de l'autre, repandent des fleurs. Il y a sur les traits de la dauphine un charme de quietude et d'apaisement. Mais le tableau, allégorique bien plus que réel, ne montre pas la princesse sous son jour véritable. Ses chagrins, ses souffrances, ses noirs pressentiments, y sont dissimulés.

[Note 1: N. deg. 2116 de la *Notice du Musée de Versailles*.] [Note 2: Le duc de Berry, né le 31 août 1686.] [Note 3: Le duc d'Anjou (le futur Philippe V, roi d'Espagne), né le 19 décembre 1683.] [Note 4: Le duc de Bourgogne, né le 6 août 1682.]

Ce n'est point la l'image fidèle de la femme dont Mme de Lafayette a dit dans ses Mémoires: "Cette pauvre princesse ne voit que le pire pour elle et ne prend aucune part aux fêtes. Elle a une fort mauvaise santé et une humeur triste qui, joint au peu de considération qu'elle a, lui ôte le plaisir qu'une autre que la princesse de Bavière sentirait de toucher presque à la première place du monde."

Loin de se rejouer de sa haute fortune, elle regrettait l'Allemagne, où s'était écoulée si modestement son enfance, et disait à une autre Allemande, Mme la duchesse d'Orléans (la princesse Palatine): "Nous sommes toutes les deux malheureuses; mais la différence entre nous, c'est que vous vous êtes défendue autant que vous avez pu, tandis que moi j'ai voulu à toute force venir ici. J'ai donc mérité mon malheur plus que vous."

Elle pensait, comme Massillon, que "la grandeur est un poids qui lasse", que "tout ce qui doit passer ne peut être grand; ce n'est qu'une décoration de théâtre; la mort finit la scène et la représentation; chacun dépouille la pompe du personnage et la fiction des titres, et le souverain comme l'esclave est rendu à son néant et à sa première bassesse."

La dauphine avait le pressentiment de sa fin prochaine. On voulait la faire passer pour folle, parce qu'elle ne cessait de répéter qu'elle se sentait irrévocablement perdue. Mais la pauvre princesse, qui savait bien que ses souffrances physiques et morales n'étaient que trop réelles, souriait tristement lorsqu'on doutait de ses maux: "Il faudra que je meure pour me justifier," disait-elle.

Bossuet en a fait la remarque dans l'oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse: "Les âmes innocentes sont, elles aussi, les pleurs et les amertumes de la pénitence." La mélancolie et la piété ne sont pas incompatibles; il n'existe pas de ciel assez pur pour ne point avoir ses nuages, et le Christ lui-même a pleuré.

Courte en durée, longue en souffrances, la vie de la dauphine fut couverte d'un voile sombre. Cette jeune princesse, à qui la Providence paraissait d'abord réserver les destinées les plus brillantes, devait mourir à vingt-neuf ans, épuisée par le chagrin et consumée par une maladie de langueur.

La terre, qui était pour elle comme un exil, lui paraissait, d'ailleurs, mériter peu de regrets.

Elle mourut "volontiers et avec calme", suivant les expressions de la duchesse d'Orleans. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, elle avait dit a cette princesse, sa compagne d'infortune: "Aujourd'hui, je vous prouverai que je n'ai pas ete folle en me plaignant de mes souffrances."

VI. LE MARIAGE DE MME DE MAINTENON

"J'ai fait une etonnante fortune, mais ce n'est pas mon ouvrage. Je suis ou vous me voyez sans l'avoir desire, sans l'avoir espere, sans l'avoir prevu. Je ne le dis qu'a vous, car le monde ne le croirait pas."

Ainsi s'exprimait Mme de Maintenon dans un de ses entretiens avec les demoiselles de Saint-Cyr. Les fictions de romans sont moins etrangeres que les realites de la vie. En effet, quand Mme de Maintenon, agee de cinquante ans, vit un roi de quarante-sept, et quel roi! lui offrir d'etre son epoux, elle dut se croire le jouet d'un reve. On serait tente de s'imaginer qu'elle ne fut la compagne que d'un souverain vieilli, ayant deja perdu la plus grande partie de son prestige. Mais c'est absolument le contraire.

L'annee ou Louis XIV epousa la veuve de Scarron fut l'apogee, le zenith de l'astre royal. Jamais le soleil du Grand Roi n'avait ete plus imposant, jamais sa fiere devise: *Nec pluribus impar*, n'avait ete plus eblouissante. C'etait l'epoque ou, en face de ses ennemis immobiles, il agrandissait et fortifiait les frontieres du royaume, conquerait Strasbourg, bombardait Genes et Alger, achevait les constructions fastueuses de son splendide Versailles, restait la terreur de l'Europe et l'idole de la France. Ses sentiments a l'egard de Mme de Maintenon etaient des plus complexes. Il y avait la un calcul de raison et un entrainement de coeur, une aspiration aux joies tranquilles de la famille et une inclination romanesque, une sorte d'accord entre le bon sens francais subjugué par l'esprit, le tact, la sagesse d'une femme eminente, et l'imagination espagnole, seduite par l'idee d'avoir arrache cette femme d'elite a la misere pour en faire presque une reine. Notons que Louis XIV, essentiellement spiritualiste, avait la conviction intime que Mme de Maintenon avait reçu du ciel la mission de lui faire faire son salut, et que les conseils de cette femme, qui savait rendre la devotion aimable et attrayante, lui semblaient etre autant d'inspirations d'en haut.

Mme de Maintenon n'est pas, d'ailleurs, le seul exemple d'une femme dont le prestige ait survecu a la jeunesse. Comme Diane de Poitiers, comme Ninon de Lenclos, elle se faisait remarquer par une conservation merveilleuse. En la voyant, on pensait a ces belles journees ou les rayons du soleil, pour avoir perdu de leur eclat, n'en ont pas moins encore une douceur penetrante: "Elle n'etait pas jeune; mais elle avait des yeux vifs et brillants, l'esprit petillait sur son visage [1]."

[Note 1: L'abbe de Choisy.]

Saint-Simon lui-meme, son impitoyable detracteur, est oblige d'avouer "qu'elle avait beaucoup d'esprit, une grace incomparable a tout, un air d'aisance et quelquefois de retenue et de respect, avec un langage doux, juste, en bons termes et naturellement eloquent et court."

Lamartine, cet admirable genie qui avait l'intuition de toutes choses, a defini mieux que personne le sentiment de Louis XIV: "En s'attachant a Mme de Maintenon, il croyait presque s'attacher a la vertu. Les charmes de la confiance, de la piete, l'entretien d'un esprit aussi fin que juste, l'orgueil d'elever jusqu'a soi ce qu'on aime, enfin, il faut le dire a l'honneur du roi, la surete des conseils qu'il trouvait dans cette femme superieure, tous ces orgueils et toutes ces tendresses avaient accru jusqu'a une absolue domination l'empire feminin et viril a la fois de Mme de Maintenon [2]."

[Note 2: Lamartine, *Etude sur Bossuet*.]

Au moment meme ou la reine venait de rendre l'ame, M. de La Rochefoucauld l'avait prise par le bras, et, la poussant dans l'appartement royal, lui avait dit: "Ce n'est pas le temps de quitter le roi, il a besoin de vous[1]."

[Note 1: Arnauld, lettre a M. de Vancel, 3 juin 1688.]

On parla un instant d'un projet de mariage entre Louis XIV et l'infante de Portugal; mais cette rumeur ne tarda pas a etre demontree. Le roi preferait Mme de Maintenon aux plus jeunes et aux plus brillantes princesses de l'Europe; a peine veuf, il lui avait offert sa main.

M. Lavallee, qui a etudie avec tant de conscience la vie de Mme de Maintenon, fixe au premier semestre de l'an 1684, mais sans toutefois indiquer la date precise, l'epoque ou fut contracte le mariage secret. Il fut mysterieusement celebre, dans un oratoire particulier de Versailles, par l'archeveque de Paris, en presence du Pere de La Chaise, qui dit la messe; de Bontemps, premier valet de chambre du roi, et de M. de Montchevreuil, l'un des meilleurs amis de Mme de Maintenon. Saint-Simon en parle avec horreur, comme de "l'humiliation la plus profonde, la plus publique, la plus durable, la plus inouie"; humiliation "que la posterite ne voudra pas croire, reservee par la fortune, pour n'oser ici nommer la Providence, au plus superbe des rois". Tel n'etait point l'avis d'Arnauld: "Je ne sais pas, ecrivait-il, ce qu'on peut reprendre dans ce mariage, contracte selon les regles de l'Eglise. Il n'est humiliant qu'aux yeux des faibles, qui regardent comme une faiblesse du roi de s'etre pu resoudre a epouser une femme plus agee que lui et si fort au-dessous de son rang. Ce mariage le lie d'affection avec une personne dont il estime l'esprit et la vertu, et dans l'entretien de laquelle il trouve des plaisirs innocents qui le delassent de ses grandes occupations[1]."

[Note 1: *Souvenirs de Mme de Caylus*.]

Mme de Maintenon semblait au comble de ses vœux; mais elle etait trop intelligente, elle avait jete sur les problemes de la destinee humaine un regard trop scrutateur et trop inquiet, pour ne pas etre en meme temps saisie de tristesse. C'est elle qui ecrivait: "Avant d'etre a la cour, je pouvais me rendre temoignage que je n'avais jamais connu l'ennui; mais j'en ai bien tate depuis, et je crois que je n'y pourrais resister si je ne pensais que c'est la ou Dieu me veut. Il n'y a de vrai bonheur qu'a servir Dieu."

Cette melancolie, dont l'expression revient sans cesse dans les lettres de Mme de Maintenon, comme un plaintif et monotone refrain, frappe d'autant plus qu'elle est un profond enseignement. Ainsi, voila une femme qui, a cinquante ans, arrive a une situation veritablement prodigieuse et s'empare d'un souverain dans tout l'eclat, dans tout le prestige de la victoire et de la puissance; une femme qui, avec une habilete voisine de l'ensorcellement, supplante toutes les plus belles, toutes les plus riches, toutes les plus nobles jeunes filles du monde, dont pas une n'aurait ete fiere de s'unir au Grand Roi; une femme qui, apres avoir ete plusieurs fois reduite a la misere, devient la personnalite la plus importante de France apres Louis XIV! Et cependant elle n'est pas heureuse! Est-ce parce que le roi ne l'aime pas assez? Nullement. Car les lettres qu'il lui adresse, s'il est force de passer quelques jours loin d'elle, sont concues dans le style de celle-ci:

"Je profite de l'occasion du depart de Montchevreuil pour vous attester une verite qui me plait trop pour me lasser de vous la dire: c'est que je vous chers toujours, que je vous considere a un point que je ne puis exprimer, et qu'enfin, quelque amitie que vous ayez pour moi, j'en ai encore plus pour vous, etant de tout mon coeur tout a fait a vous[1]."

[Note 1: Lettre ecrite pendant le siege de Mons, avril 1691.]

Si elle est triste, est-ce parce qu'il lui resterait encore un degre a franchir sur le merveilleux escalier de sa fortune? Est-ce parce qu'elle n'a pu changer en trone son fauteuil presque royal? En aucune maniere. Reine reconnue, Mme de Maintenon serait demeurée triste toujours, et son frere aurait pu encore lui dire:

"Aviez-vous donc promesse d'epouser le Pere eternel?"

Pendant plus de trente ans, elle devait regner sans partage sur l'ame du plus grand des rois, et ce n'était pas seulement le monarque, c'était la monarchie qui s'inclinait respectueusement devant elle. Toute la cour était à ses pieds, sollicitant un mot, un regard. Comme le disaient les dames de Saint-Cyr dans leurs notes: "Des parlements, des princes, des villes, des regiments s'adressaient à elle comme au roi; tous les grands du royaume, les cardinaux, les eveques, ne connaissaient pas d'autre route." Elle était au point culminant du credit, de la consideration, de la fortune, et cependant, je le repete, elle n'était pas heureuse!

Fenelon lui ecrivait, le 14 octobre 1689:

"Dieu exerce souvent les autres par des croix qui paraissent croix. Pour vous, il veut vous crucifier par des prosperites apparentes, et vous montrer à fond le neant du monde par la misere attachee à tout ce que le monde lui-même a de plus eblouissant." Arrivee au faite des grandeurs, Mme de Maintenon eprouvait cette inquietude, cette fatigue, qui est presque toujours la compagne de l'ambition meme satisfaite. Elle était tentee de dire avec La Bruyere:

"Les deux tiers de ma vie sont ecoules, pourquoi tant m'inquieter sur ce qui m'en reste? La plus brillante fortune ne merite point le tourment que je me donne. Trente annees detruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyait qu'à force de lever la tete; nous disparaîtrons, moi qui suis si peu de chose, et ceux que je contemplais si avidement, et de qui j'esperais toute ma grandeur; le meilleur des biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite, et un endroit qui soit son domaine."

Arrivee à une incroyable elevation, la femme du plus grand roi de la terre regrettait la maison de Scarron,—c'est elle-même qui l'a dit,—"comme la cane regrette sa bourbe." Instruite par l'experience, elle constatait avec La Fontaine:

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne, et si son esprit, fatigue du luxe, de l'illustration, de la puissance, se reportait aux jours de la mediocrite, alors qu'elle n'avait ni marquisat de Maintenon, ni appartement de plain-pied avec celui de Louis XIV, c'est qu'elle possedait deux tresors bien autrement precieux, qui lui appartenaient dans la demeure de Scarron, et qu'elle avait perdus dans le Versailles du Roi-Soleil; deux tresors vraiment beaux, vraiment inestimables: la Jeunesse et la Gaiete.

VII. L'APPARTEMENT DE MME DE MAINTENON

Si le temps est destructeur, l'homme est plus destructeur encore: *Tempus edax homo edacior*. L'appartement de Mme de Maintenon à Versailles; cet appartement celebre, ou, pendant trente annees, Louis XIV passa une grande partie de ses journees et de ses soirees, n'est plus maintenant qu'un petit musee, et, le croirait-on? on n'y voit que des tableaux de batailles de la Revolution francaise. Pas un meuble du temps de Louis XIV, pas un portrait de Mme de Maintenon, pas un souvenir, pas une inscription qui rappelle l'illustre compagne du Grand Roi.

La pensee generale qui a preside à la restauration du palais pouvait avoir, je n'en disconviens pas, une certaine grandeur au point de vue patriotique; mais, sous le double rapport de l'art et de l'histoire, elle était absolument defectueuse.

Placer les fastes de la Revolution et de l'Empire dans le sanctuaire de la Monarchie de droit divin, c'était enlever toute sa physionomie à la demeure du Grand Roi. L'image de Napoleon n'est pas plus à sa place à Versailles que ne le serait la statue de Louis XIV au sommet de la colonne Vendome.

Toutefois, si l'on veut etre juste, il ne faut pas oublier que Louis-Philippe, dans les reparations de Versailles, était loin d'avoir ses coudees franches. Un souffle revolutionnaire si violent circulait dans toute l'Europe, que la restauration du palais de la monarchie absolue était chose tres difficile et paraissait peu opportune. Au

moment ou l'oeuvre fut entreprise, on aurait pu dire avec l'auteur des *Ruines*: “Ici fut le siege d'un empire puissant; ces lieux maintenant si deserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; ces murs ou regne un morne silence retentissaient des cris d'allegresse et de fetes, et maintenant voila ce qui reste d'une vaste domination: une lugubre squelette, un souvenir obscur et vain, une solitude de mort; le palais des rois est devenu le repaire des betes fauves! Comment s'est eclipse tant de gloire? [1]”

[Note 1: Volney, *les Ruines*.]

Telle etait l'etat de degradation du chateau de Versailles, quand Louis-Philippe entreprit de le reparer, malgre les crieries des iconoclastes modernes. Le roi-citoyen put defendre le palais du Roi-Soleil qu'en le placant, en quelque sorte, sous la sauvegarde des gloires republicaines et imperiales. Pour se faire pardonner une tentative contraire aux interets destructeurs des demagogues, qui ont l'horreur du passe, il dut faire des commandes a une foule d'artistes de second ordre, dont les travaux furent beaucoup plus remarquables par le nombre que par le merite. De la ce melange entre les genres les plus disparates; de la cette confusion bizarre entre des gloires qui semblent tout etonnees de se trouver cote a cote; de la ce Pantheon qui a le caractere d'une Babel.

M. Lavallee le dit avec beaucoup de raison: “Le musee national a fait subir a l'interieur du chateau de Versailles une transformation complete. L'intention de ce musee etait excellente, l'execution n'y a pas repondu. Entreprise par des hommes peu verses dans l'histoire du XVIIe siecle, elle a malheureusement bouleverse les parties les plus interessantes du chateau, et c'est ainsi que l'appartement de Mme de Maintenon, presque meconnaissable aujourd'hui, est occupe par trois salles des campagnes de 1793, 1794, 1795.”

L'escalier de marbre ou escalier de la reine aboutit a un vestibule. A gauche de ce vestibule est la salle des gardes du roi [1]. A droite, faisant face a cette salle, etait le logement de Mme de Maintenon. C'est a peine aujourd'hui si l'on en decouvre les traces.

[Note 1: Salle no. 129 de la *Notice du Musee*, par M. Soulie.]

Non seulement, en effet, il est entierement demeuble, mais il est rapetisse, a cause de l'escalier que Louis-Philippe fit construire pour continuer l'escalier de marbre jusqu'aux attiques, et qui coupa en deux l'ancien appartement de la compagne du roi.

Cet appartement, de plain-pied avec celui de Louis XIV, se composait de quatre pieces, dont deux antichambres qui ne forment aujourd'hui qu'une seule piece [2]. Apres venait la chambre a coucher de Mme de Maintenon[3].

[Note 2: Salle no. 141, *id.*] [Note 3: Salle no. 142, *id.*]

Cette salle, qui a ete subdivisee lors de l'etablissement des galeries historiques, pour continuer l'escalier de marbre jusqu'au second etage, formait, sous Louis XIV, une grande piece eclairee par trois fenetres. Entre la porte ou l'on y entrait et la cheminee actuellement detruite[4], etaient, dit Saint-Simon: “le fauteuil du roi adosse a la muraille, une table devant lui et un pliant autour pour le ministre qui travaillait.

[Note 4: Cette cheminee se trouvait au fond de la piece a droite du tableau representant le combat de Boussu, no. 2295 de la *Notice*.]

De l'autre cote de la cheminee, une niche de damas rouge et un fauteuil ou se tenait Mme de Maintenon, avec une petite table devant elle. Plus loin, son lit dans un enfoncement [1]. Vis-a-vis les pieds du lit, une porte et cinq marches [2].”

La Cour de Louis XIV

[Note 1: Le lit de Mme de Maintenon était dans la partie actuellement occupée par l'escalier de stuc construit sous le règne de Louis-Philippe, et qui continue l'escalier de marbre.]

[Note 2: Ces cinq marches, qui servaient à monter dans la quatrième et dernière pièce de l'appartement (grand cabinet de Mme de Maintenon, salle N deg. 143 de la *Notice*), ont été supprimées, le sol de cette dernière ayant été baissé.]

Chez elle avec le roi, dit encore Saint-Simon, “ils étaient chacun dans leur fauteuil, une table devant chacun d'eux, aux deux coins de la cheminée, elle du côté du lit, le roi le dos à la muraille, du côté de la porte de l'antichambre, et deux tabourets devant sa table, un pour le ministre qui venait travailler, l'autre pour son sac.”

En somme, cet appartement n'avait rien de splendide. “Je ne sais, a dit M. Lavalley [3], si la femme de chambre de quelque parvenu de nos jours se contenterait de cette chambre unique où Louis XIV venait travailler, où Mme de Maintenon mangeait, couchait, s'habillait, recevait toute la cour, ou tout le monde passait, disait-elle, comme dans une église.

[Note 3: Introduction aux *Curiosités historiques* sur Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, par M. Le Roi.]

Au reste, les princesses, les princes, le roi lui-même, n'étaient pas plus commodément logés. Tout avait été sacrifié au faste, à l'éclat, à la représentation dans ce magnifique château. Louis XIV était perpétuellement en scène et y tenait sans interruption son rôle de roi; mais au milieu de toutes ces peintures, ces dorures, ces marbres, ces splendeurs, on n'avait pas une seule des aisances de nos jours; on gelait dans ces immenses pièces, dans ces grandes galeries, dans ces chambres ouvertes de toutes parts.”

Maintenant que nous connaissons l'appartement de la compagne de Louis XIV, jetons un coup d'oeil sur l'existence qu'elle y menait. Elle se levait ordinairement entre 6 et 7 heures, et allait aussitôt à la messe, où elle communiait trois ou quatre fois par semaine. La journée se passait en bonnes œuvres, en écritures, en visites à Saint-Cyr. Le roi venait régulièrement chez elle tous les soirs, vers 5 ou 6 heures, et y restait jusqu'à 10 heures où il allait souper.

Le train de maison de Mme de Maintenon était modeste. Le roi lui donnait quarante-huit mille livres par an, plus douze mille livres pour ses étrennes, et cette somme passait presque tout entière en aumônes. Autour d'elle étaient sa vieille servante Manon, l'ancienne compagne des jours d'adversité, et un petit nombre de domestiques respectueux et silencieux. Son rang, qui la plaçait entre les simples particuliers et les reines, n'étant pas bien déterminé, il eût été difficile qu'elle vécût habituellement au milieu de l'étiquette de la cour. Aussi ne sortait-elle guère de son appartement. “Son élévation, dit Voltaire, ne fut pour elle qu'une retraite.”

Pendant que Mme de Maintenon se recueillait ainsi, tout près d'elle la cour s'agitait. L'escalier de marbre, au bas duquel est la demeure du dauphin, et qui conduit à la fois aux appartements de la dauphine[1], à ceux de Mme de Maintenon et à ceux de Louis XIV, est sans cesse encombré par ces hommes “qui sont maîtres de leurs gestes, de leurs yeux, de leur visage, qui dissimulent les mauvais offices, sourient à leurs ennemis, déguisent leurs passions[2]”. C'est cet escalier qu'ils montent pour assister au lever et au coucher du roi. Ils passent dans la salle des gardes[3], puis dans l'antichambre du roi[4], puis dans la chambre des Bassans, où ils attendent le lever du monarque.

[Note 1: Depuis la mort de Marie-Thérèse, les appartements de la reine étaient occupés par la dauphine.]

[Note 2: La Bruyère, *De la Cour*.] [Note 3: Salle N deg. 120 de la *Notice du Musée*.] [Note 4: Salle N deg. 121, *id.*]

Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement,

La Cour de Louis XIV

Faites tout le trajet de la salle des gardes;
Et vous peignant galamment,
Portez de tous cotes vos regards brusquement;
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent etre.
Cette familiarite
Donne a quiconque en use un air de qualite.
Grattez du peigne a la porte
De la Chambre du roi,
Ou si, comme je prevoi,
La presse s'y trouve trop forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau;
Et criez sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel:
Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel[1].

[Note 1: Moliere, *Remerciement au Roi*.]

La chambre des Bassans[2], ainsi nommee parce qu'on y voit des tableaux de ce maitre, est le salon d'attente qui precede la chambre a coucher de Louis XIV. Il y a plusieurs entrees differentes: l'entree familiere pour les princes, la grande entree pour les grands officiers de la couronne; la premiere entree pour ceux qui, par leur charge, ont un brevet d'entree; l'entree de la chambre pour les officiers de la chambre du roi. Le ceremonial est regle de la maniere la plus precise. Le garçon de la chambre ouvre les deux battants de la porte seulement pour le dauphin et les princes du sang. La porte s'ouvre pour chaque autre personne admise et se referme immediatement.

[Note 2: *Etat de France* en 1694.]

“On doit gratter doucement aux portes de la chambre; de l'antichambre et des cabinets, et non pas heurter rudement. De plus, si l'on veut sortir les portes etant fermees, il n'est pas permis d'ouvrir soi-meme la porte; mais on doit se la laisser ouvrir par l'huissier[1].”

[Note 1: Salle no 123 de la *Notice du Musee*. Sous Louis XIV, cette salle, qui forme actuellement le salon de l'Oeil-de-Boeuf, etait divisee en deux pieces: la premiere etait la chambre des Bassans; la seconde servit de chambre a coucher au roi jusqu'en 1691, annee ou il s'installa dans la salle suivante (no 124), pour y demeurer jusqu'a sa mort.]

A 8 heures, Louis XIV se leve et fait sa priere. Puis il sort de la balustrade de son lit, et il dit: “Au conseil!” Jusqu'a midi et demi, il travaille avec ses ministres. Ensuite, escorte par les princes, les princesses, les officiers, les grands seigneurs, il se rend a la messe, traversant la galerie des Glaces, ou tout individu peut le voir, lui presenter un placet, et meme lui parler. Il passe par les salons de la Guerre, d'Apollon, de Mercure, de Mars, de Diane, de Venus et de l'Abondance[2], et arrive a la chapelle, qui s'eleve dans toute la hauteur du rez-de-chaussee et du premier etage[3]. En bas se trouvent l'autel et la chaire, ou prechent tour a tour Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Le haut est occupe par les tribunes.

[Note 2: Ces salons, qui forment ce qu'on appelait les grands appartements du roi, portent les nos 112, 111, 110, 109, 108, 107, 106, de la *Notice du Musee*.] [Note 3: Il ne faut pas confondre cette chapelle avec la chapelle actuelle, qui ne fut inauguree qu'en 1710. Le salon d'Hercule (no 106 de la *Notice*), qui sert

aujourd'hui d'entree aux grands.]

“Les grands forment un vaste cercle au pied de l'autel, et paraissent debout, le dos tourne directement au pretre et aux saints mysteres, et les faces elevees vers leur roi, que l'on voit a genoux sur une tribune, et a qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le coeur appliques. On ne laisse point de voir dans cet usage une espece de subordination, car ce peuple parait adorer le prince, et le prince adorer Dieu[1].”

[Note 1: La Bruyere, *De la Cour*.]

Apres la messe, le roi dine, ordinairement en petit couvert, seul dans sa chambre. A 2 heures, il va tirer dans son parc, ou se promener dans ses jardins, ou courre le cerf, soit a cheval, soit en caleche. Vers 5 ou 6 heures du soir, il se rend, comme nous l'avons deja dit, chez Mme de Maintenon; et la il travaille de nouveau, avec ses ministres, une grande partie de la soiree. Il la quitte vers 9 ou 10 heures, et, de chez elle, il va soit a la comedie, soit a l' *appartement*.

[Note: appartements, fut de 1682 a 1710 la chapelle du chateau. La partie du palais dans laquelle se trouvent le salon d'Hercule et le vestibule au-dessous relie l'aile du nord a la partie centrale. C'est sur cet emplacement que s'elevait, dans toute la hauteur du rez-de-chaussee et du premier etage, la chapelle, dont un tableau, representant Dangeau reçu grand maitre de l'ordre de Saint-Lazare, reproduit la disposition interieure. Ce tableau est dans la salle no 9 de la *Notice du Musee* et porte le no 164.]

On designe sous ce nom la reunion de toute la cour dans les grands appartements du roi. Le *Mercure galant* de 1682 donne une description curieuse de ces soirees, dont l'usage s'etablit des la premiere annee de l'installation definitive de Louis XIV a Versailles. “Le roi, dit le *Mercure*, permet l'entree de son grand appartement de Versailles le lundi, le mercredi et le jeudi de chaque semaine pour y jouer a toutes sortes de jeux depuis 6 heures du soir jusqu'a 10, et ces jours-la sont nommes jours d'*appartement*.”

On monte par le grand escalier du Roi ou des Ambassadeurs, ce magnifique escalier que decorent les sculptures de Coysevox, les peintures de Lebrun et de Van der Meulen[1]. On entre par le salon de l'Abondance[2], ainsi nomme parce que les bas-reliefs representant l'Abondance sont au-dessus de la porte de marbre. C'est dans cette salle, ornee par des tableaux du Carrache, du Guide, de Paul Veronese, que sont dressees les buffets pour les rafraichissements. On trouve le salon de Venus[3], rempli de meubles splendides; puis le salon de Diane[4], ou est le billard et ou des orangers s'epanouissent dans des caisses d'argent.

[Note 1: L'escalier des Ambassadeurs, appele aussi grand escalier du Roi, etait situe dans l'aile du nord et conduisait aux grands appartements de Louis XIV. Il fut detruit en 1750, par suite de remaniements faits au logement de Louis XV.] [Note 2: Salle no 106 de la *Notice du Musee*.] [Note 3: Salle no 107, *id.*] [Note 4: Salle no 108, *id.*]

Le salon de Mars[1], ou l'on admire six portraits du Titien, *Jesus et les pelerins d'Emmaues* par Veronese, *la Famille de Darius aux pieds d'Alexandre* par Lebrun, est la salle ou l'on joue. Un *trou-madame* de marqueterie, pose sur une table de velours vert et entoure de pentes de velours cramoisi a franges d'or, est au milieu de la chambre. Il y a des tables pour les jeux de cartes et pour les autres jeux de hasard. La salle suivante est le salon de Mercure[2], ou il y a des Carrache, des Titien, des Van Dyck; le lit de parade y est dresse.

[Note 1: Salle N deg. 109 de la *Notice*.] [Note 2: Salle N deg. 110, *id.*]

Puis apparait le magnifique saron d'Apollon[3], qui est la salle du Trone. Au fond de la chambre s'eleve une estrade couverte d'un tapis de Perse a fond d'or. Un trone d'argent de huit pieds de haut est au milieu. Quatre statues d'enfants, portant des corbeilles de fleurs, soutiennent le siege et le dossier, garnis de velours cramoisi.

La Cour de Louis XIV

Le *David* du Dominiquin, le *Thomiris* de Rubens, des tableaux du Guide et de Van Dyck embellissent ce salon, ou Louis XIV donne audience aux ambassadeurs étrangers, et ou, les jours d'appartement, on fait de la musique et l'on danse.

[Note 3: Salle N deg. 111, *id.*]

Ces jours-la, tout s'agite, tout s'anime. A l'éblouissante clarte des lustres, les diamants, les bijoux étincellent.

On s'extasie devant les toilettes resplendissantes des plus belles femmes de France. “Les uns choisissent un jeu, et les autres s'arretent a un autre. D'autres ne veulent que regarder jouer, et d'autres que se promener pour admirer l'assemblée et la richesse de ces grands appartements. Quoiqu'ils soient remplis de monde, on n'y voit personne qui ne soit d'un rang distingue, tant hommes que femmes. La liberte de parler y est entiere.... Cependant le respect fait que personne ne haussant trop la voix, le bruit qu'on entend n'est point incommode.... Le roi descend de sa grandeur pour jouer avec plusieurs de l'assemblée qui n'ont jamais eu un pareil honneur. Ce prince va tantot a un jeu, tantot a un autre. Il ne veut ni qu'on se leve, ni qu'on interrompe le jeu quand il approche[1].”

[Note 1: *Mercurie galant*, decembre 1682.]

A 10 heures, la reunion cesse. C'est le moment ou Louis XIV va souper, ordinairement au grand couvert, avec la famille royale, dans la piece qu'on appelle l'antichambre du roi[2]. C'est la qu'est la nef de vermeil, qui a la forme d'un navire demate. On y enferme, entre des “coussins de senteurs”, les serviettes du monarque. Toutes les personnes qui passent devant la nef, meme les princesses, doivent saluer, comme devant le lit du roi, quand on passe dans la chambre a coucher.

[Note 2: Salle no 121 de la *Notice*.]

Le souper fini, Louis XIV rentre dans sa chambre, ou il recoit sa famille intime, son frere, ses enfants, avec leurs maris ou leurs femmes. Il cause, jusqu'au coucher, qui a lieu vers minuit ou une heure. Les plus grands seigneurs ambitionnent l'honneur de porter alors le bougeoir, pendant que le souverain se deshabilite. C'est, comme le remarque Saint-Simon, une distinction, une faveur qui se compte, tant Louis XIV a l'art de donner l'etre a des riens.

La tache des courtisans est terminee pour aujourd'hui. Les lumieres sont eteintes. Tout est rentre dans l'ombre et le silence. Enfin, c'est l'heure du repos. Mais on dort peu, et l'on dort mal dans ce pays, dont parle La Bruyere, “qui est a quelque quarante-huit degres d'elevation du pole et a plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.” La le sommeil de la nuit est trouble par les reminiscences d'hier, comme par les inquietudes relatives a demain, et l'on n'oublie ni ses ambitions, ni ses soucis, parce qu'on “se couche et on se leve sur l'interet”.

VIII. LA MARQUISE DE CAYLUS

Au milieu de la cour de Versailles, vieillie et attristee, apparaissent ca et la des figures jeunes, riantes, lumineuses, de frais et semillants visages qui eclairent le palais et jettent un peu de vie sur la gravite du ceremonial et sur les ennuis de l'etiquette.

Louis XIV aimait la jeunesse. Quant a Mme de Maintenon, qui n'eut jamais d'enfants, elle se dedommageait de la cruauté du sort, en veillant, avec une sollicitude toute maternelle, sur des jeunes filles qu'elle cherissait. C'est ainsi qu'elle fit l'education de sa niece a la mode de Bretagne, la jolie et gracieuse Mlle de Murcay-Villette; un vrai type de Francaise, gaie, rieuse, meme un peu caustique, animee, amusante, entrainante, entraine.

La Cour de Louis XIV

Elle merite une mention speciale dans la galerie de Versailles, cette petite magicienne, qui maniait aussi bien la plume que l'eventail, cette femme d'esprit qui a eu l'honneur d'etre citee par Sainte-Beuve comme le modele des qualites exquises dont il resume l'ensemble par ce seul mot: *l'urbanite*; *cette enchanteresse a qui Mme de Maintenon disait: "Vous savez bien vous passer des plaisirs, mais les plaisirs ne peuvent se passer de vous."*

Marguerite de Murcay-Villette, marquise de Caylus, naquit en 1673. Benjamin de Valois, marquis de Villette, son grand-pere, avait epouse Arthemise d'Aubigne, fille du fameux Theodore-Agrippa d'Aubigne, le soldat-poete, l'austere et fougueux calviniste, le fier et satirique compagnon d'Henri IV; Theodore-Agrippa d'Aubigne, dont le fils fut pere de Mme de Maintenon. La petite de Villette-Murcay avait sept ans, et son pere, qui servait dans la marine, faisait campagne, lorsque Mme de Maintenon resolut de la convertir au catholicisme.

C'etait le moment ou Louis XIV convertissait les huguenots de son royaume. L'enfant fut enlevee a sa famille et conduite a Saint-Germain.

"Je pleurai d'abord beaucoup, dit-elle dans ses *Souvenirs*; mais je trouvai le lendemain la messe du roi si belle, que je consentis a me faire catholique, a condition que je l'entendrais tous les jours, et qu'on me garantirait du fouet. C'est la toute la controverse qu'on employa, et la seule abjuration que je fis."

M. de Murcay-Villette fut d'abord indigne; mais il finit par s'adoucir et par embrasser lui-meme la religion catholique dans des conditions plus serieuses. Comme le roi l'en felicitait: "C'est la seule occasion de ma vie, repondit-il, ou je n'ai point eu pour objet de plaire a Votre Majeste."

Mme de Maintenon, qui avait des aptitudes speciales comme educatrice, prit plaisir a s'occuper de sa niece. "On m'elevait, dit celle-ci, avec un soin dont on ne saurait trop louer Mme de Maintenon. Il ne se passait rien a la cour sur quoi elle ne me fit faire des reflexions selon la portee de mon esprit, m'approuvant quand je pensais bien, me redressant quand je pensais mal. Ma journee etait remplie par des maitres, la lecture et des amusements honnetes et regles; on cultivait ma memoire par des vers qu'on me faisait apprendre par coeur; et la necessite de rendre compte de ma lecture ou d'un sermon, si j'en avais entendu, me forcait a y donner de l'attention. Il fallait encore que j'ecrivisse tous les jours une lettre a quelqu'un de ma famille, ou a tel autre que je voulais choisir, et que je la portasse tous les soirs a Mme de Maintenon, qui l'approuvait ou la corrigeait, selon qu'elle etait bien ou mal."

A treize ans, Mlle de Villette etait deja charmante. Les plus grands seigneurs, M. de Roquelaure et M. de Boufflers, demanderent sa main. Mme de Maintenon ne crut pas devoir accepter pour sa niece des propositions si brillantes: "Ma niece n'est pas un assez grand parti pour vous, dit-elle a M. de Boufflers. Je n'en sens pas moins ce que vous voulez faire pour moi. Je ne vous la donnerai point, mais je vous regarderai a l'avenir comme mon neveu."

La femme qui tenait ce langage avait ce qu'on peut appeler l'ostentation de la modestie. Elle mit une sorte de gloriole fort mal placee a faire faire a sa charmante niece un mariage mediocre et lui choisit un epoux sans merite, sans fortune et meme sans conduite, M. de Tubieres, marquis de Caylus. La jeune mariee n'avait pas encore quatorze ans. Le roi lui donna une modique pension et un collier de perles de dix mille ecus.

Mais bientot, apres son mariage, elle eut un logement a Versailles, ou sa beaute ne manqua pas d'exciter l'enthousiasme. Saint-Simon, qui pourtant n'a pas l'admiration facile, s'ecrie a propos d'elle: "Jamais un visage si spirituel, si touchant, jamais une fraicheur pareille, jamais tant de graces ni plus d'esprit, jamais tant de gaiete et d'amusement, jamais de creature plus seduisante." Mme de Caylus fut l'une des heroines de ces representations d'*Esther*, dont le souvenir est reste comme l'un des plus gracieux episodes de la seconde moitie du grand regne.

La Cour de Louis XIV

Mme de Maintenon avait fonde en 1685, a Saint-Cyr, tout pres de Versailles, une maison pour l'education gratuite de deux cent cinquante "demoiselles nobles et pauvres". La religion et la litterature y etaient en grand honneur. Quelques-unes des eleves de la classe des grandes,—*les bleues*,—declamaient devant leurs compagnes *Cinna*, *Andromaque*, *Iphigenie*. Mais on s'apercut vite qu'elles avaient trop de dispositions pour le theatre, et Mme de Maintenon ecrivit a Racine: "Nos petites viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouee qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos pieces."

Mais, si la tragedie etait ainsi proscrire, on ne renoncait pas a la poesie. Mme de Maintenon, grande admiratrice de Racine, le pria de composer, pour Saint-Cyr, une sorte de poeme moral et historique, puise a une source religieuse. On etait alors en 1688. Racine avait pres de cinquante ans, et depuis douze annees il avait renonce au theatre, tout en etant dans la plenitude de l'inspiration et du genie. Les scrupules religieux l'eloignaient de la scene. Il avait fait a Dieu le plus heroique des sacrifices pour un artiste: celui de sa gloire. Il s'etait condamne, ce grand poete, au silence, et de ses propres mains il avait detele les coursiers qui conduisaient son char de triomphe dans les spheres etoilees de l'art. Quand il vit le moyen de concilier ses anciens penchants avec les sentiments qui l'en avaient detourne, il tressaillit. Le poete et le devot allaient enfin etre d'accord. De leur alliance naquit *Esther*, cette oeuvre exquise, qui tient a la fois de la tragedie et de l'elegie; cette piece, pleine de tendresse et de larmes, digne du poete dont son fils a dit: "Mon pere etait un homme tout sentiment, tout coeur." Reveille comme d'un long sommeil, Racine avait puise dans le repos une fraicheur d'impressions, une originalite nouvelle. "A quinze ans, dit M. Michelet, Mme de Caylus vit naitre *Esther*, en respira le premier parfum, en penetra si bien l'esprit, qu'elle semblait, par l'emotion de sa voix, y ajouter quelque chose."

Dans l'origine, elle ne devait y jouer aucun role. Mais, un jour que Racine etait en train de lire a Mme de Maintenon plusieurs scenes de la piece, elle se mit a les declamer d'une facon si touchante, que ce poete enthousiasme composa pour elle un prologue, celui de la *Piete*.

La premiere representation eut lieu a Saint-Cyr, le 26 janvier 1689. Le vestibule des dortoirs, situe au deuxieme etage du grand escalier des *demoiselles*, etait partage en deux parties: l'une pour la scene, l'autre pour les spectateurs. On avait construit le long des murs deux amphitheatres: l'un, petit, destine aux dames de la communaute; l'autre, plus grand, reserve aux eleves. Sur les gradins d'en haut etaient les plus jeunes, *les rouges*, ensuite *les vertes*, puis *les jaunes*, puis en bas les plus agees, *les bleues*, toutes avec le ruban des couleurs de leur classe. La representation se donnait le jour, mais on avait ferme toutes les fenetres; les escaliers, les couloirs, la salle de spectacle, etincelaient des feux de lustres de cristal. Entre les deux amphitheatres etaient des sieges pour le roi, pour Mme de Maintenon et pour quelques spectateurs admis, par une faveur exceptionnelle, a l'honneur d'applaudir *Esther*.

Louis XIV arrive a 3 heures de l'apres-midi. Aussitot, la piece commence. D'une voix attendrie et melodieuse, Mme de Caylus dit le prologue de la *Piete*; un murmure d'emotion, d'enthousiasme, circule dans le noble auditoire:

Du sejour bienheureux de la Divinite,
Je descends dans ce lieu par la grace habite;
L'Innocence s'y plait, ma compagne eternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidele.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est forme par mes mains.
Je nourris dans son coeur la semence feconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protege, un roi victorieux
A commis a mes soins ce depot precieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,

La Cour de Louis XIV

Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides;
Pour elles, a sa porte elevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix...

Avec ses dix-sept ans, sa voix si pure, sa tendre et ideale beaute, Mme de Caylus ressemble a un ange. Des les premiers vers du prologue, le succes va aux etoiles. Louis XIV se sent tout rajeuni. Voila enfin une distraction digne du Grand Roi. Comme on se represente bien cette animation moitie sainte, moitie profane; ces jeunes filles naives et charmantes, qui disent, avant d'entrer en scene, un *Veni Creator* ; ces actrices improvisees, qu'electrisent la musique, la poesie, la rampe, et, plus encore que tout cela, la presence de celui qui est leur protecteur, leur providence sur cette terre! Le plus grand des rois dans la salle, le plus grand des poetes dans la coulisse, des actrices plus gracieuses les unes que les autres; des vers ou tout est noble, ideal, harmonieux; des chœurs dont la celeste melodie est l'hymne de la priere, le cantique de l'amour divin; une mise en scene splendide, d'admirables decors, des costumes persans ou resplendit l'eclat des bijoux de la couronne, et, choses plus seduisantes que le prestige du trone, que les rayons de l'astre royal: le charme de la jeunesse, la fraicheur des imaginations, la douce et penetrante poesie des ames de jeunes filles, quel spectacle! quel enivrement! Mlle de Veilhan represente Esther; Mlle de La Maisonfort, Elise; Mlle de Lastic, Assuerus; Mlle d'Abancourt Aman; Mlle de Marsilly, Zares; Mlle de Mornay, Hydaspes. Le role de Mardochee est joue en perfection par Mlle de Glapion, cette jeune personne qui a fait dire a Racine: "J'ai trouve un Mardochee dont la voix va jusqu'au coeur."

Derriere le decor, le poete surveille les entrees, comme un regisseur de la scene. Mlle de La Maisonfort, intimidee, a failli un instant manquer de memoire. Quand elle rentre dans la coulisse, il lui dit: "Ah! mademoiselle, voici une piece perdue."

Et la belle jeune fille se met a pleurer. Aussitot Racine la console, et, tirant son mouchoir de sa poche, il lui essuie les yeux, ainsi qu'on ferait pour un enfant. Elle rentre en scene et joue comme une actrice consommee. Ses yeux sont encore un peu rouges, et Louis XIV, a qui rien n'echappe, dit tout bas: "La petite chanoinesse a pleure."

Mme de Maintenon a peine a dissimuler l'extreme joie que lui cause le succes de ses cheres "filles". Louis XIV, emu et ravi, accorde au poete et aux actrices son suffrage, la plus precieuse des recompenses, et, a la fin de la representation, Racine se precipite a la chapelle et tombe a genoux dans un elan de reconnaissance.

Les representations suivantes ont encore plus d'eclat que la premiere. Mme de Caylus prend le role d'Esther et s'y surpasse. Un divertissement d'enfants, comme dit Racine, devient l'empressement de toute la cour. La faveur d'une invitation est plus enviee, plus difficile a obtenir qu'un voyage a Marly. Louis XIV entre le premier dans la salle, et il se tient debout, la canne a la main, sur le seuil de la porte, jusqu'a ce que tous les invites aient penetre dans l'enceinte. Mme de Sevigne, admise a la representation du 19 fevrier 1689, ne se possede pas de joie. Elle a pour voisin le marechal de Bellefonds, a qui elle communique tout bas ses impressions enthousiastes. Le marechal se leve dans un entr'acte et va dire au roi combien il est content. "Je suis aupres d'une dame, ajoute-t-il, qui est bien digne d'avoir vu *Esther*."

A la fin de la piece, Louis XIV adresse quelques paroles a plusieurs des spectateurs. Il s'arrete devant Mme de Sevigne et lui parle avec bienveillance. La marquise, toute fiere d'un tel honneur, a mentionne cette conversation dans une de ses lettres:

"Le roi me dit: Madame, je suis assure que vous avez ete contente. Racine a beaucoup d'esprit.—Moi, sans m'etonner, je reponds:—Sire, il en a beaucoup; mais, en verite, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi; elles entrent dans le sujet, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose.—

Ah! pour cela, il est vrai.—Et puis Sa Majeste s'en alla et me laissa l'objet de l'envie."

La Cour de Louis XIV

Ce dernier mot n'est-il pas caractéristique? La femme la plus spirituelle du royaume est ivre de joie parce que le roi lui a parlé. Quel prestige que celui de ce monarque incomparable, dont la moindre marque d'attention faisait l'objet de l'envie de toute la cour!

Esther avait eu trop de succès. Soit par pitié, soit par jalousie, on ne tarda pas à critiquer ces représentations qui avaient été si brillantes. Il fallait bien, bon gré malgré, reconnaître le génie du poète, le talent des actrices. La critique porta sur d'autres points. On dit que ce mélange de cloître et de théâtre n'était pas une bonne chose; que l'amour-propre des jeunes filles serait surexcité par de pareils divertissements. Bourdaloue et Bossuet avaient assisté aux représentations, comme pour les approuver par leur présence. Mais le nouveau directeur de Mme de Maintenon, Godet-Desmaretz, évêque de Chartres, se prononça contre ces fastueuses exhibitions des demoiselles de Saint-Cyr. Elles furent donc supprimées, et *Athalie*, commandée après le succès d'*Esther* et déjà apprise par les demoiselles de Saint-Cyr, fut jouée, en 1690, sans pompe, sans théâtre, sans decorations, sans costume, dans la *classe bleue*, en la seule présence du roi, de Mme de Maintenon et d'une dizaine de personnes.

Ce ne furent pas seulement les représentations d'*Esther* qu'on trouva trop mondaines. La jeune femme qui s'y était tant fait admirer, Mme de Caylus, ne garda pas longtemps sa faveur à la cour. Elle avait trop d'esprit, trop de gaieté, trop de liberté d'allures et de paroles, pour ne pas s'attirer des disgrâces. Cette jolie, cette spirituelle marquise, qui n'avait pas encore vingt ans, comme beaucoup de ses contemporaines, se partageait entre Dieu et le monde; mais, par malheur, la part du monde était de beaucoup la plus grande. Pour Mme de Caylus, les prières passaient après les plaisirs. Son caractère mobile, malicieux, superficiel, ne se prêtait pas à l'austérité d'une dévotion sérieuse, et, quand la cour prenait des attitudes un peu claustrales, elle s'y sentait dépaylée. Mariée à un homme sans mérite et toujours en campagne ou à la frontière, Mme de Caylus fut, dès le début, livrée à elle-même. Aimant la médisance, sinon la calomnie, ne craignant pas de provoquer une inimitié pour le plaisir de dire un bon mot, habituée à la société et aux malices de la duchesse de Bourbon, qui, sans avoir tout l'esprit de sa mère, Mme de Montespan, en avait les goûts satiriques, Mme de Caylus se moquait un peu de tout. C'était un genre de passe-temps que Louis XIV ne pardonnait guère. Elle avait eu l'imprudence de dire, en parlant de la cour: "On s'ennuie si fort dans ce pays-ci, que c'est être exilée que d'y vivre."

Le roi la prit au mot et lui défendit de réparaître dans "ce pays" où l'on s'ennuyait tant. Il la trouvait trop fine, trop perspicace, trop habile à se servir de l'arme du ridicule, si meurtrière dans la main d'une jolie femme. Il pensait même que cette éducation futile ne faisait que médiocrement honneur à Mme de Maintenon, et celle-ci n'avait pas intérêt à laisser près du roi une jeune femme qui aurait pu faire du tort à Saint-Cyr. Aussi la disgrâce de Mme de Caylus fut-elle de longue durée. Pendant treize ans, la marquise resta éloignée de la cour et comme en pénitence. Elle n'acheta son pardon qu'à force de tenue, de soumission, de pitié. Mais ce pardon fut complet.

Le 10 février 1707, elle, reparut à Versailles, au souper du roi, et recut le meilleur accueil. Veuve depuis deux années environ, elle n'avait que trente-trois ans et ne songeait pas à se remarier. Belle comme un ange et plus séduisante que jamais, elle reconquit toute la faveur de Mme de Maintenon, dont elle devint la compagne assidue, et resta au palais de Versailles jusqu'à la mort de Louis XIV. Elle revint ensuite à Paris, où elle habita une petite maison contigue aux jardins du Luxembourg. Elle y donnait à souper à des grands seigneurs, à des savants, et son salon était un centre intellectuel, où les traditions du XVII^e siècle se perpétuaient dans les premières années du XVIII^e. Ce fut là qu'elle mourut en 1729, âgée de cinquante-six ans.

Quelques mois avant, elle avait rédigé, sous le titre modeste de *Souvenirs*, les courts et spirituels mémoires qui rendront son nom immortel. Ses amis, sous le charme de son esprit si vif, la suppliaient depuis longtemps d'écrire pour eux, non pas pour le public, les anecdotes qu'elle contait si bien. Elle finit par céder à leur prière et jeta sur le papier quelques récits, quelques portraits. Quel bijou que ces *Souvenirs*, écrits au courant de la plume, sans prétention, sans dates, sans ordre chronologique, et où, depuis un siècle, tous les historiens ont puisé[1]! Que de choses dans ce petit livre, qui apprend plus en quelques lignes que d'interminables volumes!

Comme il est feminin et comme il est francais! Le gout de Voltaire pour ces charmants *Souvenirs* se comprend sans peine. Qui, mieux que Mme de Caylus, appliqua le fameux precepte: "Glissez, mortels, n'appuyez pas!"

[Note 1: Restes manuscrits bien longtemps apres sa mort, les *Souvenirs de Mme de Caylus*, qui sont inacheves, furent imprimes pour la premiere fois en 1770, a Amsterdam, avec une preface et des notes attribuees a Voltaire.]

Elle etait de la race de ces ecrivains spontanés, qui font de l'art sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, et ne se doutent pas eux-mêmes qu'ils ont la premiere qualite du style: le naturel.

Que d'esprit de bon aloi! que d'esprit argent comptant! Quelle bonne humeur! quelle simplicité! Quel aimable abandon! Quelle jolie serie de portraits, tous plus vivants, plus animés, plus ressemblants les uns que les autres!

IX. MME DE MAINTENON ET LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR

C'est entouree des religieuses et des eleves d'un asile ou l'idee de la religion s'unit a celle de la noblesse, ou il y a place pour la terre et pour le ciel, pour le monde et pour Dieu, que l'epouse de Louis XIV nous apparait dans son veritable cadre. Saint-Cyr est comme l'enfant de cette femme qui n'a pas ete mere; c'est la ou un coeur moins sec, moins egoiste qu'on ne le croit, depense ce qui lui reste de force affective, de tendresse.

Dans cette pieuse demeure, Mme de Maintenon contemple, a travers la brume du passe, la carriere si accidentee, si etonnante, qu'elle a parcourue. C'est la qu'elle entend avec emotion le lointain echo des flots orageux qui ont battu son berceau, agite sa jeunesse, et qui, souvent encore, troublent ses vieux jours. En voyant tant de jeunes filles sans fortune, elle evoque le temps ou, malgre sa naissance illustre, elle etait pauvre, abandonnee. Elle pense a ce qu'il lui a fallu d'intelligence, d'habilete, de courage, pour lutter contre la misere. Elle se rappelle les pieges que lui avait dresses l'esprit du mal, les illusions de jeune fille et de jeune femme, dont la preserverent sa haute raison et son bon sens; elle resume tous les enseignements que son experience lui suggere. Dans cette chapelle, dont le silence n'est pas trouble par le murmure de courtisans plus occupes du roi que de Dieu, elle reflechit a ce que la cour cache d'intrigues, de vanites et de deceptions.

Dans ce calme sejour, ou la gravite du monastere se trouve heureusement temperee par la grace de l'enfance et par le charme de la jeunesse, elle pense a l'aurore et a la nuit, au berceau et a la tombe. Entre Versailles et Saint-Cyr, il y a pour Mme de Maintenon une sorte d'antithese vivante: Versailles, c'est l'agitation; Saint-Cyr, c'est le repos. Versailles, c'est le monde avec ses tourments, ses ambitions, ses folies; Saint-Cyr, c'est la preface du ciel. Aussi, comme elle prefere son couvent bien-aime a la cour de Marbre, aux appartements du roi, a la galerie des Glaces, aux splendeurs du plus beau palais de l'univers!

"Vive Saint-Cyr! s'ecrie-t-elle, vive Saint-Cyr! Malgre ses defauts, on y est mieux qu'en aucun lieu du monde... Quand il s'agit de Saint-Cyr, c'est toujours fete pour moi."

En penetrant dans son cher asile, elle est apaisee, consolee:

"Lorsque je vois, dit-elle, fermer la porte sur moi, en entrant dans cette solitude d'ou je ne sors jamais qu'avec peine, je me sens pleine de joie."

Et quand elle retourne a Versailles:

"J'eprouve, dit-elle encore, un sentiment de tristesse et d'horreur. C'est la ce qui s'appelle le monde; c'en est le centre; c'est la ou toutes les passions sont en mouvement: l'interet, l'ambition, l'envie et le plaisir."

La Cour de Louis XIV

Cette preference de Mme de Maintenon pour Saint-Cyr, qui est son oeuvre, sa creation, le symbole meme de sa pensee, se comprend d'ailleurs facilement. C'est la, en effet, que se manifeste le mieux son caractere, avec son gout de domination, sa haute intelligence, son talent de plume et de parole, son esprit de gouvernement. Il faut bien le dire, ce n'est pas la religion seule qui lui fait preferer le couvent au palais. A Versailles, elle est contrainte, elle est genee, elle obeit; les rayons du soleil royal, bien que palissant, ont un prestige et un eclat qui l'intimident encore. A Saint-Cyr, elle est libre, elle commande, elle gouverne. Cesar aurait mieux aime etre le premier dans un village que le second a Rome.

Mme de Maintenon trouve plus de plaisir a etre la superieure de religieuses que la compagne d'un roi. A Versailles, elle regrette peut-etre la couronne et le manteau d'hermine qui lui manquent. A Saint-Cyr, elle n'en a pas besoin; car, la, sa royaute ne souleve point de contestation. Ses moindres paroles sont recueillies comme des oracles. Ses lettres, lues avec une respectueuse emotion, en presence de toute la communaute, y sont l'objet d'une admiration unanime. Les religieuses ou les eleves a qui elles sont adressees s'en vantent comme des titres de gloire. Mme de Maintenon est presque la reine de France, elle est tout a fait la reine de Saint-Cyr.

Inauguree le 2 aout 1686, la maison d'education de Saint-Cyr fut, pendant trente annees, l'occupation principale de Mme de Maintenon. Elle s'y rendait au moins de deux jours l'un, arrivant souvent a 6 heures du matin, allant de classe en classe, peignant et habillant les petites filles, edifiant et instruisant les grandes, preferant son role d'institutrice a tous les amusements et a toutes les splendeurs de Versailles. Rien de Saint-Cyr ne lui paraissait importun ou deplaisant.

“Nos dames, disait-elle, sont des enfants qui, de longtemps, ne pourront gouverner. Je m'offre pour les servir; je n'aurai nulle peine a etre leur intendante, leur femme d'affaires et, de tout mon coeur, leur servante, pourvu que mes soins les mettent en etat de s'en passer.”

Les dames de Saint-Louis,—c'est ainsi qu'on appelait les religieuses de la maison de Saint-Cyr, avaient, dans le milieu de la journee, une heure de recreation qu'elles passaient ordinairement autour d'une grande table, a converser librement en travaillant a l'aiguille. Mme de Maintenon aimait a venir a ces recreations; elle y apportait son ouvrage et s'y livrait a des entretiens, a la fois spirituels et edifiants, dont la communaute appreciait le charme instructif.

Au mois de septembre 1686, le roi, relevant de maladie, vint visiter Saint-Cyr. Les demoiselles chanterent le *Te Deum*, le *Domine salvum fac regem*, l'hymne de Lulli: *Grand Dieu, sauvez le roi, vengez le roi* (dont les Anglais ont emprunte l'air a la France pour leur *God save the king*). Louis XIV sourit a ces frais visages, a ces coeurs pleins d'emotion et de reconnaissance. Quand il remonta en voiture, il dit avec attendrissement a Mme de Maintenon:

“Je vous remercie, madame, de tout le plaisir que vous m'avez donne.”

En 1689, il disait aux dames de Saint-Louis:

“Je ne suis pas assez eloquent pour vous bien exhorter; mais j'espere qu'a force de vous bien repeter les motifs de cette fondation, je vous persuaderai et vous engagerai a y etre toujours fideles. Je n'epargnerai ni mes visites ni mes paroles, pour peu que je les croie utiles a produire ce bel effet.”

Pour Louis XIV, Saint-Cyr etait une consolation et une expiation, une oeuvre de religion et de patriotisme, un hommage a Dieu et a la France.

“Ce qui me plait dans les dames de Saint-Cyr, disait-il, c'est qu'elles aiment l'Etat, quoiqu'elles haissent le monde; elles sont bonnes religieuses et bonnes Francaises.”

La Cour de Louis XIV

A l'entree de chaque campagne, il se recommandait, pour attirer la benediction du ciel sur ses armes, aux anges de Saint-Cyr, dont les prieres devaient etre puissantes au paradis. Revenant du siege de Mons, en avril 1691, il se rendit dans le saint asile, ou son ame se reposait des emotions de la politique et de la guerre. Comme l'une des jeunes filles lui reprochait de s'etre trop expose pendant le siege:

“Je n'ai fait que ce que je devais, repondit-il.

—Mais le bien de l'Etat, repliqua-t-elle, est attache a la conservation de votre personne.

—Les places comme la mienne, reprit le roi, ne demeurent jamais vides. Un autre la remplirait mieux que moi.”

Quant a Mme de Maintenon, son devouement pour Saint-Cyr va jusqu'a l'enthousiasme.

“Sanctifiez votre maison, dit-elle aux dames de Saint-Louis, et par votre maison tout le royaume.

Je donnerais de mon sang pour communiquer l'education de Saint-Cyr a toutes les maisons religieuses qui elevent des jeunes filles. Tout m'est etranger en comparaison de Saint-Cyr, et mes plus proches parents me sont moins chers que la derniere des bonnes filles de la communaute.”

Non contente de prier, comme la reine des abeilles, elle travaille. Sa plume et son aiguille sont egalement actives, et c'est tout en brodant qu'elle fait de veritables sermons, qui ne seraient pas indignes des plus grands predicateurs. Elle trace, en termes excellents, le portrait des religieuses et celui des meres de famille.

“J'en connais, dit-elle, qui sont estimees, respectees et admirees de tout le monde; leurs maris sont si charmes d'elles, qu'ils disent avec admiration: “Je trouve tout en ma femme; elle me sert d'intendant, de maitre d'hotel et de gouvernante pour mes enfants.”

Parlant a des novices, elle s'ecrie:

“Comptez qu'il n'y a rien sur la terre de si heureux qu'une bonne religieuse, et rien de si malheureux et de si meprisable qu'une mauvaise. Se taire, obeir, souffrir, ne point faire souffrir les autres, aimer Dieu d'un coeur plein et tout ce qu'il veut que nous aimions, supporter l'imperfection en autrui et point en soi, ne se flatter ni se decourager, ne compter que sur la croix et ne laisser jamais respirer l'amour-propre sous aucun pretexte de consolation innocente, voila le royaume de Dieu qui commence ici-bas; vous n'aurez de bonheur qu'en vous livrant a Dieu sans reserve et en portant le joug de la religion avec un courage simple qui vous le rendra doux et leger.”

“Priez sans cesse, dit-elle aux dames de Saint-Louis, priez en marchant, en ecrivant, en filant, en travaillant... Il y a quelque temps que je voyais vos demoiselles plier du linge avec une activite qui ne leur laissait pas le loisir de penser ni de s'ennuyer; elles furent un instant en silence, et ensuite elles chanterent des cantiques; j'admirais l'innocence de leur vie, et votre bonheur d'eviter tant de peches, en contenant ainsi ce grand nombre de jeunes personnes dans un age si dangereux.”

Cette femme blasee, desabusee des vanites de la terre, voudrait inspirer a autrui son degout des biens qu'elle a possedes. Avec quelle conviction dans l'accent elle disait:

“Les princes et les princesses ne sont ordinairement contents nulle part, et s'ennuient de tout. A force de chercher les plaisirs, ils n'en peuvent trouver; ils vont de palais en palais, a Meudon, a Marly, a Rambouillet, a Fontainebleau, dans le dessein de se divertir. Ce sont des lieux admirables; vous seriez, vous autres, ravies en les voyant; mais eux s'y ennuiant parce que l'on s'accoutume a tout, et qu'a la longue les plus belles choses ne

font plus plaisir et deviennent indifferentes. De plus, ce ne sont point ces choses-la qui nous peuvent rendre heureux; notre bonheur ne peut venir que du dedans.”

Dans ces discours aux demoiselles de Saint-Cyr, Mme de Maintenon s'analysait elle-meme avec l'impartialite qu'elle mettait a juger les qualites et les defauts de son prochain. C'etait comme un perpetuel examen de conscience, une meditation continue, une demonstration de l'inanite, du neant des grandeurs humaines par la femme qui en avait la connaissance la plus approfondie.

Austeres et admirables enseignements! Mais toutes les jeunes filles sont-elles en etat de les comprendre? Plus d'une n'est, croyons-nous, qu'a moitie convaincue. Il en est peut-etre parmi elles qui disent qu'apres tout Mme de Maintenon n'a pas toujours fait fi du monde; qu'elle l'a aime au point de preferer Scarron a un couvent; qu'elle a ete, plus qu'aucune autre femme, flattee des distinctions et des eloges; que, dans sa jeunesse, elle ne laissait pas que d'etre fiere de ses succes dans les brillants salons de l'hotel d'Albret ou de l'hotel de Richelieu.

Parmi les demoiselles de Saint-Cyr, il y en a probablement plus d'une que la crainte des orages ne degoute pas de l'ocean, et qui, en depit des sages conseils de Mme de Maintenon, revent d'en essayer et de se confier aux flots sur une barque ornee de fleurs. Il est rare qu'on soit convaincu par l'experience d'autrui. Ce sont nos propres deceptions, nos propres souffrances, qui nous instruisent. Mme de Maintenon le sait bien, et cependant elle ne se decourage pas dans ses exhortations.

“Que ne puis-je, s'ecrie-t-elle, faire voir le fond de mon coeur a toutes les religieuses, afin qu'elles sentent tout le prix de leur vocation! Que ne donnerais-je point pour qu'elles vissent d'aussi pres que je le vois de quels plaisirs nous cherchons a abreger le songe de la vie!”

En recapitulant l'ensemble de sa destinee, cette femme a l'esprit si observateur, si judicieux et si pratique, en arrive a des conclusions qui sont toutes, pour la vertu, pour la religion, pour Dieu, et le saint asile ou elle a marque d'avance l'emplacement de son cercueil l'affermir dans ses pensees fortes et ses reflexions salutaires.

X. LA DUCHESSE D'ORLEANS PRINCESSE PALATINE

Une des causes qui faisaient que Mme de Maintenon preferait Saint-Cyr a Versailles, c'est qu'a Saint-Cyr elle se croyait aimee, tandis qu'a Versailles, elle sentait percer, sous une deference apparente et sous d'obsequieuses protestations de devouement et de respect, la malveillance, souvent la haine. Telles personnes qui la voyaient sans cesse et lui temoignaient les plus grands egards, la detestaient cordialement, et, avec profonde connaissance du coeur humain, elle s'en apercevait toujours. Au premier rang de ces antipathies secretes contre Mme de Maintenon, il faut citer l'inimitie sourde et violente de la princesse Palatine, Madame, seconde femme du duc d'Orleans.

Les accusations portees contre l'epouse de Louis XIV par cette Allemande impitoyable sont si exagerees et si invraisemblables, qu'elles font plus de bien que de mal a la memoire de celle qui en fut l'objet. Jamais les libelles d'Amsterdam, jamais les pamphlets protestants n'ont invente pareilles enormites. C'est un torrent d'injures, une debauche de haine, le langage des halles dans le plus beau palais de l'univers. Ce sont des calomnies qui ne reculent devant rien.

La femme qui se livrait, dans sa correspondance, a cette fureur de diatribes, est, a coup sur, l'une des figures les plus originales de la galerie feminine de Versailles. Physique, moral, style, caractere, tout chez elle est bizarre. Ne ressemblant a personne et contrastant avec tout ce qui l'entoure, elle sert, en quelque sorte, de repoussoir aux beautes fines et delicates de son temps. Aucune femme ne s'est, croyons-nous, mieux fait connaitre que la princesse Palatine dans ses lettres. Elle y est tout entiere, avec ses defauts et ses qualites, son curieux melange d'austerite de moeurs et de cynisme de langage, ses hauteurs de grande dame et ses expressions de femme du peuple, son pretendu dedain pour les grandeurs humaines et son amour acharne pour

les prerogatives du rang.

C'est la princesse dont Saint-Simon a si nettement trace le portrait: franche et droite, bonne et bienfaisante, grande en toutes ses manieres, et petite au dernier point sur tout ce qui regarde ce qui lui est du. C'est la femme aux allures masculines, sans coquetterie, sans envie de plaire, mais sans retenue dans ses propos, ayant dans le caractere et dans les gouts quelque chose d'apre et de martial, aimant les chiens, les chevaux, la chasse, dure pour elle-meme, se guerissant, si par hasard elle est souffrante, en faisant a pied deux grandes lieues. Ce qu'elle represente exactement par son type si original, ce n'est pas l'Allemagne poetique, sentimentale, reveuse; c'est l'Allemagne rustique, presque farouche.

Traduites en francais, les lettres de la princesse Palatine perdent beaucoup de leur saveur. C'est en allemand qu'elles ont ce gout de terroir, ces allures primesautieres, ce ton parfois cynique, parfois burlesque, qui en font le principal merite. Si exagerees, si passionnees qu'elles soient, elles valent la peine d'etre consultees, meme apres les Memoires de Saint-Simon. Sans doute, Madame n'a rien du genie de ce Tacite francais; mais il y a, dans leur style et dans leur destinee, plus d'une analogie. Tous deux sont des temoins essentiellement recusables; car tous deux ont des partis pris et ne peuvent juger de sang-froid des questions qui interessent de trop pres leurs rancunes et leurs prejuges. Mais l'un et l'autre n'essayent meme pas de dissimuler leur partialite; rien n'est donc plus facile que de distinguer la verite a travers leurs mensonges. Si elle n'a pas le genie de Saint-Simon, Madame en a les coleres, les indignations et les haines. Elle est honnete femme comme il est honnete homme. Elle aime, comme lui, le droit, la justice et la verite. Comme lui, elle ecrit en secret, et se console d'une perpetuelle contrainte par l'exageration de sa liberte de style. Comme lui, elle fait de sa plume et de son encrier sa vengeance. C'est avec ses propres lettres que nous allons essayer de retracer sa physionomie.

Fille de l'electeur palatin Charles-Louis et de la princesse Charlotte de Hesse-Cassel, la seconde femme du duc d'Orleans naquit au chateau de Heidelberg. Enfant, elle preferait les fusils aux poupees et annoncait deja les cotes masculins de son caractere. Elle avait dix-neuf ans quand son mariage avec le frere de Louis XIV fut decide.

Elle se mit en route pour la France en 1671. On lui depecha trois eveques a la frontiere pour l'instruire dans la religion catholique, qui devait etre desormais la sienne. Les prelates commencerent leur oeuvre a Metz et la terminerent a leur arrivee a Versailles. La nouvelle duchesse d'Orleans etait en tous points l'oppose de celle dont Bossuet fit l'oraison funebre. La cour, qui avait admire dans la premiere Madame le type de l'elegance et de la beaute, trouvait dans la seconde celui de la rudesse et de la laideur. Autant l'une etait coquette, autant l'autre l'etait peu. C'etait, pour la princesse Palatine, une sorte de plaisir d'exagerer elle-meme ce qu'elle pensait de son physique: "J'ai de grandes joues pendantes et un grand visage, ecrivait-elle. Cependant je suis tres petite de taille, courte et grosse; somme totale, je suis un petit laideron. Si je n'avais bon coeur, on ne me supporterait nulle part. Pour savoir si mes yeux annoncent de l'esprit, il faudrait les examiner au microscope ou avec des conserves; autrement il serait difficile d'en juger. On ne trouverait pas probablement sur toute la terre des mains aussi vilaines que les miennes. Le roi m'en a fait l'observation et m'a fait rire de bon coeur; car, n'ayant pu me flatter, en conscience, d'avoir quelque chose de joli, j'ai pris le parti de rire la premiere de ma laideur, cela m'a tres bien reussi."

Si la princesse Palatine n'ebloissait pas la cour, en revanche la cour ne l'ebloissait guere. Versailles et ses splendeurs la laissent insensible. "J'aime mieux, ecrivait-elle, voir des arbres et des prairies que les plus beaux palais; j'aime mieux un jardin potager que des jardins ornes de statues et de jets d'eau; un ruisseau me plait davantage que de somptueuses cascades; en un mot, tout ce qui est naturel est infiniment plus de mon gout que les oeuvres de l'art et de la magnificence; elles ne plaisent qu'au premier aspect, et, aussitot qu'on y est habitue, elles inspirent la fatigue, et l'on ne s'en soucie plus." Ce qu'aimait, ce que regrettait Madame, c'etait son Rhin allemand, c'etaient les collines ou, enfant, elle allait voir se lever le soleil, et ou elle mangeait des cerises avec un bon morceau de pain.

Née dans la religion protestante, instruite rapidement et sommairement dans la religion catholique, elle n'y trouvait ni la lumière ni les consolations que donne une foi plus éclairée; le mélange de la politique et de la religion l'irritait, et on comprend que la révocation de l'édit de Nantes ait revêtu ses sentiments autant que ses souvenirs d'enfance.[1] “Je dois avouer, écrivait-elle non sans raison, que lorsque j'entends les éloges qu'on donne en chaire au grand homme pour avoir persécuté les réformes, cela m'impatiente toujours. Je ne peux pas souffrir qu'on loue ce qui est mal.” Elle déplorait qu'on n'eût pas fait comprendre à Louis XIV que “la religion est instituée plutôt pour entretenir l'union parmi les hommes que pour les faire se tourmenter et se persécuter les uns les autres”.—“Le roi Jacques, ajoutait-elle, dit qu'on a bien vu Notre-Seigneur Jésus-Christ battre des gens pour les chasser du temple, mais qu'on ne trouve nulle part qu'il en ait maltraité pour les y faire entrer.”

[Note 1: Lettre du 7 juillet 1695.]

Madame, qui avait l'esprit très observateur, analysait et commentait les divers genres de “piété” des courtisans. Ce qui la choquait, ce n'était pas la dévotion et la foi sincère qu'elle respectait, c'étaient les hypocrites qui s'en font un masque. Elle ne s'indignait pas moins contre le flot grandissant du scepticisme quand elle écrivait, en 1699, avec quelque exagération peut-être: “La foi est tellement éteinte dans ce pays, qu'on ne voit presque plus maintenant un seul jeune homme qui ne veuille être athée; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le même individu qui fait l'athée à Paris, joue le dévot à la cour; on prétend aussi que tous les suicides que nous avons en si grande quantité depuis quelque temps sont causés par l'athéisme.”

La jeune noblesse française, malgré son élégance; son luxe et son entrain, ne trouvait pas grâce à ses yeux. Elle déclarait les jeunes gens “horriblement débauchés et adonnés à tous les vices, sans en excepter le mensonge et la tromperie. Ils regarderaient comme une honte, ajoutait-elle, de se piquer d'être gens d'honneur... Le plus incapable occupe parmi eux le premier rang; c'est celui-là qu'ils estiment le plus. Vous pouvez aisément juger d'après cela quel grand plaisir il doit y avoir ici pour les honnêtes gens; mais je crains qu'en poussant plus loin mes détails sur la cour, je ne vous cause le même ennui que j'éprouve souvent, et que cet ennui ne devienne, à la fin, une maladie contagieuse[1].”

[Note 1: Lettre du 18 juillet 1700.]

Avec l'opinion qu'elle avait des courtisans, on comprend combien la princesse Palatine devait se trouver mal à l'aise au milieu d'eux. En outre, Allemande jusqu'au bout des ongles, elle souffrait d'être forcée de vivre à côté des ennemis de sa patrie, et les incendies du Palatinat lui semblaient des flammes infernales.

Cette cour, qui jouait et qui dansait pendant qu'on brûlait les palais et les chaumières d'Allemagne, lui devint un objet d'horreur. L'image des malheureux expulsés de leurs foyers, pillés, dépouillés, maltraités, les ruines de Heidelberg, de Mannheim, d'Andernach, de Bade, de Rastadt, de Spire, de Worms, lui apparaissaient sans cesse. Poursuivie par ces images comme par des fantômes, elle avait des angoisses, des désespoirs patriotiques, et, dans ce fastueux palais de Versailles, elle se sentait comme en prison:

“Dût-on m'ôter la vie, s'écriait-elle, il m'est impossible de ne pas regretter d'être, pour ainsi dire, le prétexte de la perte de ma patrie. Je ne puis voir de sang-froid détruire d'un seul coup, dans ce pauvre Mannheim, tout ce qui a coûté tant de soins et de peines au feu prince-électeur mon père. Oui, quand je songeais tout ce qu'on a fait sauter, cela me remplissait d'une telle horreur, que chaque nuit, aussitôt que je commençais à m'endormir, il me semblait être à Heidelberg ou à Mannheim, et voir les ravages qu'on y a commis. Je me réveille alors en sursaut, et je suis plus de deux heures sans pouvoir me rendormir. Je me représente comment tout était de mon temps et dans quel état on l'a mis aujourd'hui, et je considère aussi dans quel état je suis moi-même, et je ne puis m'empêcher de pleurer à chaudes larmes[1].”

[Note 1: Lettre du 20 mars 1689.]

La Cour de Louis XIV

Dans cette cour si nombreuse et si brillante, la princesse ne trouvait personne avec qui elle sympathisât. Tout l'offusquait, tout l'irritait; seule la figure du roi, qu'elle appelait le "grand homme", non sans une pointe d'ironie, lui semblait majestueuse, et encore trouvait-elle beaucoup de taches au "soleil".

Son intérieur n'était pas pour elle un sujet de consolation. Elle ne pardonnait pas à son mari d'être sans cesse occupé de futilités et de mascarades, ni surtout de s'entourer d'hommes accusés d'avoir assassiné sa première femme, la belle et poétique Henriette d'Angleterre. Elle souffrait au contact de ce caractère faible, timide, gouverné par des favoris et souvent même malmené par eux. Une de ses lettres, écrite en 1696, contient ce curieux passage: "Monsieur dit hautement, et il ne l'a caché ni à sa fille ni à moi, que, comme il commence à se faire vieux, il n'a pas de temps à perdre, qu'il veut tout employer et ne rien épargner pour s'amuser jusqu'à la fin, que ceux qui lui survivront verront à passer le temps à leur guise, mais qu'il s'aime mieux que moi et ses enfants, et qu'en conséquence il veut, tant qu'il vivra, ne s'occuper que de lui, et il le fait comme il le dit."

C'est ce prince que Saint-Simon peint ainsi: "tracassier et incapable de garder un secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser[1]."

[Note 1: Saint-Simon, *Mémoires*.]

Madame n'est pas plus heureuse dans son fils, le futur Regent, que dans son mari. Le jugement qu'elle portait sur ce fils, qui gâtait à plaisir les belles qualités dont il était doué par la nature, justifiait celui de Louis XIV sur "ce fanfaron de vices".

Lorsqu'il voulut épouser une des filles de Mme de Montespan, la princesse Palatine se serait emportée contre lui au point de lui donner, en pleine galerie de Versailles, ce vigoureux, ce sonore soufflet qui retentit si bien dans les *Mémoires* de Saint-Simon[1]. "Outre son mariage, écrivait-elle en 1700, mon fils m'a causé encore bien du chagrin.... Ce que je trouve de pire dans sa conduite, c'est que je suis la seule qui ne puisse avoir son amitié; car autrement il est bon envers tout le monde. Je n'ai cependant perdu son amitié que pour lui avoir donné toujours des conseils dans son intérêt. Maintenant j'en ai pris mon parti, je ne lui dis plus rien, et je lui parle, comme au premier venu, de choses indifférentes; mais c'est quelque chose de bien pénible que de ne pouvoir ouvrir son cœur à ceux qu'on aime."

[Note 1: "Elle marchait à grands pas, son mouchoir à la main, pleurant sans contrainte, parlant assez haut, gesticulant et représentant assez bien Cérès après l'enlèvement de Proserpine.... On alla attendre à l'ordinaire la levée du Conseil dans la galerie et la messe du roi; Madame y vint, son fils s'approcha d'elle comme il faisait tous les jours pour lui baiser la main. En ce moment Madame lui appliqua un soufflet si sonore, qu'il fut entendu de quelques pas, et qui, en présence de toute la cour, couvrit de confusion ce pauvre prince et combla les infinis spectateurs, dont j'étais, d'un prodigieux étonnement." (Saint-Simon, *Mémoires*.) Notons en passant que Madame, dans une lettre à la Rhingrave Louise, dit qu'on a fait courir le bruit qu'elle avait souffleté son fils, mais que cela est absolument faux.]

Tourmentée dans son intérieur, exaspérée contre les favoris de son mari, attristée comme épouse, comme mère, comme Allemande, Madame se souciait peu des splendeurs de Versailles et de Saint-Cloud, où l'existence était pour elle un mélange de luxe et de misère.

"J'attacherais certes, disait-elle, beaucoup de prix à la grandeur, si l'on avait aussi tout ce qui doit l'accompagner, c'est-à-dire de l'or en abondance pour être magnifique, et le pouvoir de faire du bien aux bons et de punir les méchants, mais n'avoir de la grandeur que le nom sans l'argent, être réduit au plus strict nécessaire, vivre dans une perpétuelle contrainte, sans qu'il vous soit possible d'avoir aucune société, cela me semble, à vrai dire, parfaitement insipide, et je n'y tiens pas du tout. J'estime davantage une condition dans laquelle on peut s'amuser avec de bons amis sans embarras de grandeur et faire de son bien l'usage qu'il vous plaît[1]."

[Note 1: Lettre du 21 aout 1695.]

Comment la princesse Palatine parvenait-elle a se distraire de tant de tracas et de soucis? En chassant et en écrivant. La chasse, et plus encore le style epistolaire, voila ses deux passions, ses deux manies. Depuis 1671, annee de son mariage, jusqu'a 1722, annee de sa mort, elle ne cessa d'adresser lettres sur lettres aux membres de sa famille. Elle ecrivait le lundi en Savoie, le mercredi a Modene, le jeudi et le dimanche en Hanovre. Mais cette rage d'ecrire ne laissa pas que de lui etre fatale. Sa correspondance, ouverte a la poste, fut remise a Mme de Maintenon. Celle-ci montra a l'imprudente princesse une lettre toute remplie des injures les plus violentes.

“On peut penser, dit Saint-Simon, si, a cet aspect et a cette lecture, Madame pensa mourir sur l'heure. La voila a pleurer, et Mme de Maintenon a lui représenter modestement l'enormite de toutes les parties de cette lettre, et en pays etranger. La meilleure excuse de Madame fut l'aveu de ce qu'elle ne pouvait nier, des pardons, des repentirs, des prieres, des promesses.... Mme de Maintenon triompha froidement d'elle assez longtemps, la laissant s'engouer de parler, de pleurer et de lui prendre les mains. C'etait une terrible humiliation pour une si rogue et si fiere Allemande.”

Il n'en faudrait pas davantage pour expliquer la haine de la princesse Palatine contre celle a qui elle appliquait, dans sa fureur, le vieux proverbe germanique: “Ou le diable ne peut aller, il envoie une vieille femme.”

Devenue veuve en 1701, Madame se calma.

“Point de couvent, avait-elle dit le lendemain de la mort de Monsieur, qu'on ne me parle point de couvent!”

Heureuse de rester a la cour, malgre tout le mal qu'elle en pensait, elle s'adoucit envers Mme de Maintenon, au point d'ecrire en 1712: “Bien que la vieille soit notre plus cruelle ennemie, je lui souhaite cependant une longue vie; car tout irait encore dix fois plus mal, si le roi venait a mourir maintenant. Il a tant aime cette femme, qu'il ne lui survivrait certainement pas; aussi je souhaite qu'elle vive encore de longues annees.”

Madame finit ses jours en bonne chretienne, et Massillon, dans une belle oraison funebre, rendit un juste hommage au courage qu'elle montra dans ses dernieres souffrances. A ceux qui entouraient son lit de mort, elle avait dit, avec un calme digne de Louis XIV:

“Nous nous retrouverons au ciel.”

En resume, Mme la duchesse d'Orleans est un type etrange, qui s'impose, bon gre malgre, a l'attention. Chez elle on trouve, a cote de grands travers, de la droiture et du bon sens, de la justice et de l'humanite. Il y a dans ses lettres, au milieu d'un fatras de details insignifiants, d'anecdotes plus ou moins exactes, de banalites et de commrages du monde, des pensees dignes d'un moraliste et des jugements frappees au coin de la sagesse. Il est vrai qu'elle fait de la morale en termes cyniques; mais, si elle parle du mal, c'est pour le fletrir et en représenter les hontes. Si elle regarde trop le vice, elle a du moins le merite de le voir tel qu'il est, de le detester d'une haine martiale, agressive, irreconciliable, et de le stigmatiser avec des accents que leur trivialite meme rend peut-etre plus saisissants.

XI. MME DE MAINTENON, FEMME POLITIQUE

Ecrire l'histoire avec les pamphlets, prendre pour des verites toutes les inventions de la malveillance ou de la haine, dire avec Beaumarchais: “Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose,” rapetisser ce qui est grand, dénaturer ce qui est noble, obscurcir ce qui brille, telle est la tactique des ennemis jures de nos traditions et de nos gloires, tel est le plaisir des iconoclastes qui voudraient supprimer de nos annales toutes les figures grandioses ou majestueuses. L'ecole revolutionnaire dont ils sont les adeptes a deja sape l'edifice; elle a contribue a detruire la chose indispensable aux societes bien organisees: le respect; elle a change les

livres en libelles, les jugements en invectives, les portraits en caricatures; elle s'est accordee avec cette litterature essentiellement fausse qui s'appelle le roman historique, pour travestir les personnes et les choses, pour repandre dans le public une foule d'exagerations ou de fables qui jettent la confusion dans les faits et dans les idees, qui bouleversent les notions de la justice et du bon sens. Un des hommes dont cette ecole a le plus horreur, c'est Louis XIV, parce qu'il fut le representant ou, pour mieux dire, le symbole du principe d'autorite.

Elle s'est fatiguee de l'entendre appeler le Grand, comme l'Athenien qui se lassait d'entendre appeler Aristide le Juste. Elle a cru que, par son souffle, elle pourrait eteindre les rayons du soleil royal. Un potentat affaibli mene en lisiere par une vieille devote intrigante, voila l'image qu'elle a voulu tracer, voila les traits sous lesquels on aurait la pretention de faire passer a la posterite celui qui resta jusqu'a la derniere heure, jusqu'au dernier soupir, ce qu'il avait ete toute sa vie: le type par excellence du souverain. Deshonorer Louis XIV dans la femme qu'il choisit comme compagne de son age mur et de ses vieux jours, tel a ete, tel est encore l'objectif des ecrivains de cette ecole.

Ils ont appuye leurs jugements sur ceux de la princesse Palatine, dont nous avons essaye de retracer la physionomie, et sur ceux d'un autre temoin tout aussi recusable, le duc de Saint-Simon. L'on ne devrait pourtant pas oublier que ce bouillant duc et pair, qui parlait souvent comme Philinte, s'il pensait toujours comme Alceste, avait du moins la bonne foi de dire lui-meme:

“Le stoique est une belle et noble chimere. Je ne me pique donc pas d'impartialite; je le ferais vainement.”

Il s'indignait de n'etre rien dans ce gouvernement ou plus d'un homme mediocre avait reussi a capter la faveur du souverain. Etre condamne a l'existence desoeuvree de courtisan, vivre dans les antichambres, sur les escaliers, dans les jardins ou dans les cours de Versailles et des autres residences royales, c'etait pour sa vanite un sujet d'aigreur et de mecontentement. Il s'en prenait donc a Louis XIV d'abord, et ensuite a la femme qu'il considerait comme l'inspiratrice de tous ses choix. Mais ce n'est que dans ses Memoires, ecrits clandestinement, enfermes sous une triple serrure, qu'il osait se livrer a ses coleres. Devant le roi, il etait le respect, la docilite memes. Apres s'etre beaucoup remue a propos d'une certaine quete, qui avait fait l'objet d'un litige entre les princesses et les duchesses, il disait humblement au roi que, pour lui plaire, il aurait quete dans un plat, comme un marguillier de village. Il ajoutait que Louis XIV etait, “comme roi et comme bienfaiteur de tous les ducs, despotiquement le maitre de leurs dignites, de les abaisser, de les elever, d'en faire comme une chose sienne et absolument dans sa main.” Il n'etait pas plus fier en presence de “la creole”, qu'il traite dans ses Memoires de “veuve a l'aumone d'un poete cul-de-jatte”. Il s'efforca meme de la mettre dans ses interets d'ambition et d'obtenir, par elle, une charge de capitaine des gardes. Mais, furieux de n'etre point arrive aux plus grandes positions de l'Etat, il s'est donne le plaisir d'une vengeance posthume, en representant Mme de Maintenon sous les couleurs les plus odieuses. Suppleant par l'imagination a l'insuffisance des preuves, il en a fait une sorte de vieille hypocrite, ayant vecu du plaisir dans sa jeunesse, et de l'intrigue dans son age mur.

Ce qu'il dit d'elle est un tissu d'inexactitudes.

Il la fait naitre en Amerique, tandis qu'elle naquit a Niort. Il admet a peine que son pere fut gentilhomme, bien qu'elle eut une noblesse absolument incontestable. Ses autres informations n'ont pas plus de fondement.

Si chaque jour augmente la gloire de Saint-Simon, si l'on ne cesse d'admirer ce style qui rappelle tour a tour la hardiesse de Bossuet, le coloris de La Bruyere, l'allure de Mme de Sevigne, en revanche, plus on etudie serieusement la cour de Louis XIV, plus on reconnait que les fameux Memoires sont remplis d'inexactitudes. Dans son remarquable ouvrage critique sur l'oeuvre de Saint-Simon, M. Cheruel a bien raison de dire: “L'observation de Saint-Simon est fine, sagace, penetrante pour sonder les replis des coeurs des courtisans; mais elle manque d'etendue et de grandeur. A la cour, son horizon est borne. Tout ce qui le depasse ne lui

La Cour de Louis XIV

presente que des traits vagues et confus. En lui accordant la perspicacité de l'observateur, on doit lui refuser l'impartialité du juge[1].” A l'entendre, Mme de Maintenon est l'unique maîtresse de la France, l'omnipotente sultane, la *pantocrate*, comme disait la princesse Palatine dans son jargon bizarre. Il retrace, avec force détails, “son incroyable succès, l'entière confiance, la rare dépendance, la toute-puissance, l'adoration publique, presque universelle, les ministres, les généraux d'armée, la famille royale à ses pieds, tout bon et tout bien par elle, tout reprouve sans elle: les hommes, les affaires, les choses, les choix, les justices, les grâces, la religion, tout sans exception en sa main, et le roi et l'Etat ses victimes.”

[Note 1: *Saint-Simon considère comme historien de Louis XIV*, par M. Cheruel.]

Quoi qu'on en dise, Louis XIV est toujours resté le maître, et c'est lui qui a tracé les grandes lignes politiques du règne. Mme de Maintenon a pu lui donner des conseils, mais c'est lui qui décidait en dernier ressort.

Chose digne de remarque: cette femme, à qui l'on voudrait maintenant reprocher une immixtion tracassière dans toutes choses, était accusée par les hommes les plus éminents de se tenir à l'écart. Fénelon lui écrivait: “On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Votre esprit en est plus capable que vous ne pensez. Vous vous défiez peut-être un peu trop de vous-même, ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille et recueillie.” Que Mme de Maintenon ait eu de l'influence sur quelques choix, cela ne paraît pas contestable; mais qu'elle ait, à elle seule, fait marcher tous les ministères, c'est là une pure invention. Elle était sincère, croyons-nous, quand elle écrivait à Mme des Ursins: “De quelque façon que les choses tournent, je vous conjure, madame, de me regarder comme une personne incapable d'affaires, qui en a entendu parler trop tard pour y être habile, et qui les hait encore plus qu'elle ne les ignore.... On ne veut pas que je m'en mêle, et je ne veux pas m'en mêler. On ne se cache point de moi; mais je ne sais rien de suite, et je suis très souvent mal avertie.”

Lisant ou faisant de la tapisserie pendant que le roi travaillait avec l'un ou l'autre de ses ministres, Mme de Maintenon ne prenait timidement la parole que lorsqu'elle y était formellement invitée. Son attitude à l'égard de Louis XIV était toujours celle du respect. Le roi lui disait, il est vrai:

“On appelle les papes Votre Sainteté, les rois Votre Majesté. Vous, madame, il faut vous appeler Votre Solidité.”

Mais cet éloge ne tournait pas la tête à une femme raisonnable et si mesurée.

En résumé, que reproche-t-on surtout à Louis XIV? Ses guerres, sa passion pour le luxe, son fanatisme religieux. En quoi cette triple accusation peut-elle peser sur Mme de Maintenon? Bien loin de pousser à la guerre, elle ne cesse de faire les vœux les plus ardents pour la paix:

“Je ne respire qu'après la paix, écrit-elle en 1684; je ne donnerai jamais au roi des conseils désavantageux à sa gloire; mais si j'étais crue, on serait moins ébloui de cet éclat d'une victoire, et l'on songerait plus sérieusement à son salut, mais ce n'est pas à moi à gouverner l'Etat; je demande tous les jours à Dieu qu'il en inspire et qu'il en dirige le maître, et qu'il fasse connaître la vérité.”

M. Michelet, si peu bienveillant pour elle, avoue pourtant qu'elle regretta profondément la guerre de la succession d'Espagne. Il dit que “les seuls qui gardaient le bon sens, la vieille Maintenon et le maladif Beauvilliers, voyaient avec terreur qu'on se lançait dans l'épouvantable aventure qui allait tout engloutir.... De même qu'elle se laissa arracher son avis écrit pour la révocation de l'édit de Nantes, elle céda, se soumit pour la succession[1]”.

[Note 1: Michelet, *Louis XV et le duc de Bourgogne*.]

La Cour de Louis XIV

Elle n'aimait pas plus le luxe que la guerre. Vivant elle-même avec une extrême simplicité, elle cherchait à détourner Louis XIV des constructions fastueuses et d'une ostentation qu'elle trouvait orgueilleuse. Au dire de Mlle d'Aumale, la confidente de ses bonnes œuvres, on l'entendait se reprocher les modestes dépenses qu'elle faisait pour son propre compte. Attendant à la dernière extrémité pour se donner un habit, elle disait:

“J’ôte cela aux pauvres. Ma place a bien des cotes facheux, mais elle me procure le plaisir de donner. Cependant, comme elle empêche que je manque de rien, et que je ne puis jamais prendre sur mon nécessaire, toutes mes aumônes sont une espèce de luxe, bon et permis à la vérité, mais sans mérite.”

Non seulement Mme de Maintenon ne fut pour rien dans le faste de Louis XIV, non seulement elle ne cessa de le rappeler à la simplicité chrétienne, mais elle plaida sans cesse auprès de lui la cause du peuple, dont elle plaignait les misères et dont elle admirait la résignation. Ne se laissant jamais enivrer par l'encens qui brûlait à ses pieds, comme à ceux de Louis XIV, elle n'eut ni ces bouffées d'orgueil, ni cette soif de richesses, ni cette ardeur de domination qu'on rencontre dans la vie des favorites. Les pierreries, les riches étoffes, les meubles précieux, lui étaient indifférents. Même aux jours de sa jeunesse et de l'engouement qu'excitait sa beauté, elle avait eu surtout son esprit pour parure, et l'éclat extérieur ne l'avait jamais éblouie.

Un autre grief formulé par certains historiens contre Mme de Maintenon, c'est la révocation de l'édit de Nantes. Ils attribuent la persécution au zèle hypocrite d'une dévotion étroite, uniquement inspirée par Mme de Maintenon. Or la révocation de l'édit de Nantes fut, pour ainsi dire, imposée au roi par l'opinion publique. Ainsi que l'a fait remarquer M. Theophile Lavallee, les réformes gardaient en face du gouvernement un air d'enfants disgraciés, en face des catholiques un air d'ennemis dédaigneux; ils persistaient dans leur isolement, ils continuaient leur correspondance avec leurs amis d'Angleterre et de Hollande[1]. “La France, a dit M. Michelet, sentait une Hollande en son sein qui se rejouissait des succès de l'autre[2].”

[Note 1: Lavallee, *Histoire des Français*.] [Note 2: Michelet, *Precis sur l'Histoire moderne*.]

Ramener les dissidents à l'unité était chez Louis XIV une idée fixe. Ce devait être, comme on disait alors, le digne ouvrage et le propre caractère de son règne. Le parlement de Toulouse, les catholiques du Midi, avaient sollicité la révocation avec instance. Quand le décret parut, ce fut une explosion d'enthousiasme. Le chancelier Le Tellier, entonnant le cantique du vieillard Simeon, mourait en disant qu'il ne lui restait plus rien à désirer, après ce dernier acte de son long ministère.

Bossuet en arrivait à des transports lyriques: “Ne laissons pas de publier ce miracle de nos jours. Faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise.... Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis; poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcedoine: “Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques”[1]

[Note 1: Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*.]

Saint-Simon, qui blâme la révocation avec tant d'éloquence, avoue que Louis XIV était convaincu qu'il faisait une chose sainte:

“Le monarque ne s'était jamais cru si grand devant les hommes ni si avancé devant Dieu dans la réparation de ses péchés et le scandale de sa vie. Il n'entendait que des éloges.” Les laïques n'applaudissaient pas moins que le clergé. Mme de Sévigné écrivait, le 8 octobre 1685: “Jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de si mémorable.” Rollin, La Fontaine, La Bruyère, ne se montraient pas moins enthousiastes que Massillon et Flechier. Ces vers de Mme Deshoulières reflétaient l'opinion générale:

La Cour de Louis XIV

Ah! pour sauver ton peuple et pour venger la foi,
Ce que tu viens de faire est au-dessus de l'homme.
De quelques grands noms qu'on te nomme,
On t'abaisse; il n'est plus d'assez grands noms pour toi.

Sans doute, Mme de Maintenon se laissa entrainer par le sentiment unanime du monde catholique; mais ce ne fut nullement elle qui prit l'initiative. Voltaire l'a reconnu, lorsqu'il a dit:

“On voit par ses lettres qu'elle ne pressa point la revocation de l'edit de Nantes, mais qu'elle ne s'y opposa point.”

Au sujet des abjurations qui n'etaient pas sincerees, elle ecrivait, le 4 septembre 1687: “Je suis indignee contre de pareilles conversions: l'etat de ceux qui abjurent sans etre veritablement catholiques est infame.” On lit dans les *Notes des Dames de Saint-Cyr*: “Mme de Maintenon, en desirant de tout son coeur la reunion des huguenots a l'Eglise, aurait voulu que ce fut plutot par la voie de la persuasion et de la douceur que par la rigueur; et elle nous a dit que le roi, qui avait beaucoup de zele, aurait voulu la voir plus animee qu'elle ne lui paraissait, et lui disait, a cause de cela: “Je crains, madame, que le menagement que vous voudriez que l'on eut pour les huguenots ne vienne de quelque reste de prevention pour votre ancienne religion.”

Fenelon lui-meme, represente comme l'apotre de la tolerance, approuvait en principe la revocation de l'edit de Nantes:

“Si nul souverain, disait-il, ne peut exiger la croyance interieure de ses sujets sur la religion, il peut empecher l'exercice public ou la profession d'opinions ou ceremonies qui troubleraient la paix de la republique par la diversite et la multiplicite des sectes.”

Tel est egalement l'avis de Mme de Maintenon; mais les ecrivains protestants eux-memes ont reconnu qu'elle blamait l'emploi de la force. L'historien des refugies francais dans le Brandebourg le dit:

“Rendons-lui justice, elle ne conseilla jamais les moyens violents dont on usa; elle abhorrait les persecutions, et on lui cachait celles qu'on se permettait.”

Les conseils de Mme de Maintenon ne furent pas etrangers a la declaration du 13 decembre 1698, qui, tout en maintenant la revocation de l'edit de Nantes, fonda une tolerance de fait qui dura jusqu'a la fin du regne. Gardons-nous, au surplus, de tomber dans l'erreur grossiere de ceux qui voient dans le catholicisme la servitude, dans le protestantisme la tolerance. Luther prechait l'extermination des anabaptistes. Calvin faisait supplicier pour heresie Michel Servet, Jacques Brunet, Valentin Gentilis. Les rigueurs de Louis XIV contre les protestants n'egalent pas celles de Guillaume d'Orange connue les catholiques. Les lois anglaises etaient d'une severite draconienne; tout pretre catholique residant en Angleterre qui, avant trois jours, n'avait pas embrasse le culte anglican, etait passible de la peine de mort. Et l'on voudrait aujourd'hui nous faire croire que, dans la lutte de Louis XIV et de Guillaume, le prince protestant representait le principe de la tolerance religieuse!

En resume, qu'il s'agisse soit de la revocation de l'edit de Nantes, soit de tout autre acte du grand regne, Mme de Maintenon n'a pas joue le role odieux que la calomnie lui attribuait. Elle s'est, croyons-nous, maintenue dans les limites de l'influence legitime qu'une femme devouee et intelligente exerce d'ordinaire sur son mari. Si elle s'est souvent trompee, elle s'est trompee de bonne foi. La vraie Mme de Maintenon n'est pas la devote mechante et malfaisante, fourbe et vindicative, que certains ecrivains imaginent; c'est une femme pieuse et sensee, animee de nobles intentions, aimant sincerement la France, sympathisant, du fond du coeur, avec les souffrances du peuple, detestant la guerre, ayant le respect du droit et de la justice, austere dans ses gouts, moderee dans ses opinions, irreprochable dans sa conduite.

La Cour de Louis XIV

Parlant de l'accord qui existait entre elle et le groupe des grands seigneurs véritablement religieux, M. Michelet a dit:

“Regardons cette petite société comme un couvent au milieu de la cour, couvent conspirateur pour l'amélioration du roi. En général, c'est la cour convertie. Ce qui est beau, très beau dans ce parti, ce qui en fait l'honorable lien, c'est l'édifiante réconciliation des mortels ennemis. La fille de Fouquet, de cet homme que Colbert enferma vingt ans, la duchesse de Bethune-Charost, par un effort chrétien, devient l'amie, presque la sœur des trois filles du persécuteur de son père.”

Tels sont les sentiments que Mme de Maintenon savait inspirer. Chaque matin et chaque soir, elle disait, du plus profond de son âme, cette prière composée par elle:

“Seigneur, donnez-moi de rejouer le roi, de le consoler, de l'encourager, de l'attrister aussi quand il le faut pour votre gloire. Faites que je ne lui dissimule rien de ce qu'il doit savoir par moi, et qu'aucun autre n'aurait le courage de lui dire.”

Non, une pareille piété n'avait rien d'hypocrite, et la compagne de Louis XIV était de bonne foi, quand elle disait à Mme de Glapion:

“Je voudrais mourir avant le roi, j'irais à Dieu, je me jetterais aux pieds de son trône, je lui offrirais les vœux d'une âme qu'il aurait rendue pure; je le prierais d'accorder au roi plus de lumières, plus d'amour pour son peuple, plus de connaissance sur l'état des provinces, plus d'aversion pour les perfidies des courtisans, plus d'horreur pour l'abus qu'on fait de son autorité, et Dieu exaucerait mes prières.”

XII. LES LETTRES DE MME DE MAINTENON

Au début, Louis XIV n'aimait pas la femme destinée à devenir l'affection la plus sérieuse et la plus durable de sa vie. “Le roi ne me goûtait pas, a-t-elle écrit elle-même, et il eut assez longtemps de l'éloignement pour moi; il me craignait sur le pied de bel esprit.”

Comment Louis XIV passa-t-il de la répulsion à la sympathie, de la défiance à la confiance, de la prévention à l'admiration? En voyant de près des qualités morales qu'il n'avait pas distinguées de loin. Le même fait s'est produit chez la plupart des critiques et des historiens qui, ayant à parler de Mme de Maintenon, ne se sont pas contentés de notions superficielles et ont soumis à une véritable analyse sa vie et son caractère. Quand M. Theophile Lavallée fit paraître son *Histoire des Français*, il y peignit Mme de Maintenon d'une manière très sévère. Il l'accusait “de la sécheresse de cœur la plus complète”, d'un “esprit de dévotion étroite et d'intrigue mesquine”. Il lui reprochait d'avoir inspiré à Louis XIV des entreprises funestes, de très mauvais choix.

“Elle le rapetissa, disait-il, elle l'obséda de gens médiocres et serviles; elle eut enfin la plus grande part aux fautes et aux désastres de la fin du règne.”

Quelques années plus tard, M. Lavallée, mieux éclairé, disait dans sa belle *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*: “Mme de Maintenon ne donna à Louis XIV que des conseils salutaires, désintéressés, utiles à l'État et au soulagement du peuple.” Que s'était-il donc passé entre la publication des deux ouvrages? L'auteur avait étudié. Après de patientes recherches, il était parvenu à recueillir les lettres et les écrits de Mme de Maintenon. Grâce aux communications des ducs de Noailles, de Mouchy, de Cambacérès, de MM. Feuillet de Conches, Montmerque, de Chevry, Honoré Bonhomme, il avait pu accroître les trésors des archives de Saint-Cyr et faire enfin une œuvre d'un puissant intérêt.

Mme de Maintenon est un des personnages historiques qui ont le plus écrit. Ses Lettres, si elle n'en avait pas détruit un grand nombre, formeraient toute une bibliothèque. Les archives seules de Saint-Cyr en contenaient

quarante volumes. Et pourtant les lettres les plus curieuses sans doute n'ont pas été conservées. Mme de Maintenon, toujours prudente, brûla sa correspondance avec Louis XIV, son époux; avec Mme de Montchevreuil, sa plus intime amie; avec l'évêque de Chartres, son directeur. Les lettres de sa jeunesse sont très rares. On ne devinait pas encore ce que l'avenir lui réservait. Le recueil de M. Lavalée, forcément incomplet, n'en est pas moins un monument historique d'une très haute valeur. Deux volumes de lettres et d'entretiens sur l'éducation des filles, deux autres de lettres historiques et édifiantes adressées aux dames de Saint-Cyr, quatre volumes de correspondance générale, un de conversations et proverbes, un autre d'écrits divers, enfin un dernier qui comprend les Souvenirs de Mme de Caylus, les Mémoires des dames de Saint-Cyr et ceux de Mlle d'Aumale, tel est l'ensemble d'une publication qui a mis en pleine lumière une figure éminemment curieuse à étudier.

Le recueil de La Beaumelle, l'ennemi de Voltaire, contenait, à côté de beaucoup de lettres authentiques, un grand nombre de lettres apocryphes. Il y avait des changements, des interpolations, des additions, des suppressions. Au moyen de pièces fabriquées, on avait inséré des phrases à effet, des réflexions piquantes, des maximes à la mode au XVIII^e siècle. M. Lavalée a trouvé moyen de séparer le bon grain de l'ivraie. Passant le recueil de La Beaumelle au crible d'une critique sagace, il est parvenu à rétablir le texte des lettres vraies et à prouver le caractère apocryphe de celles qui étaient fausses. Comme les vrais connaisseurs en autographes, il se défiait des lettres saisissantes. Les falsificateurs sont presque toujours imprudents. Ils forcent la note, et, quand ils se mettent à inventer un document, ils veulent que leur invention produise une impression saisissante.

La correspondance des personnages célèbres est en général beaucoup plus simple, beaucoup moins apprêtée que les prétendus autographes qu'on leur attribue. Il faut se tenir en garde contre les lettres où se trouvent soit des portraits achevés, soit des jugements profonds, soit des prédictions historiques. C'est là souvent un signe de falsification, et, plus on est frappé par un autographe, plus il faut étudier avec soin sa provenance.

Les lettres de Mme de Maintenon méritaient la peine qu'on a prise pour en établir d'une manière exacte les dates et l'authenticité. L'historien de Mme de Sévigné, le baron Walckenaer, les place, sans hésiter, au premier rang.

“Mme de Maintenon, dit-il, est pour le style épistolaire un modèle plus achevé que Mme de Sévigné. Presque toujours celle-ci n'écrit que pour le besoin de s'entretenir avec sa fille, avec les personnes qu'elle aime, afin de tout dire, de tout raconter. Mme de Maintenon, au contraire, a toujours en écrivant un objet distinct et détermine. La clarté, la mesure, l'élégance, la justesse des pensées, la finesse des réflexions, lui font agréablement atteindre le but où elle vise. Sa marche est droite et soutenue; elle suit sa route sans battre les buissons, sans s'écarter ni à droite, ni à gauche[1].”

[Note 1: Walckenaer, *Mémoires sur Mme de Sévigné, sa vie et ses écrits*.]

Tel était également l'avis de Napoléon I^{er}. Il préférerait de beaucoup les lettres de Mme de Maintenon à celles de Mme de Sévigné, qui étaient, selon lui, “des oeufs à la neige, dont on peut se rassasier sans se charger l'estomac.” En citant la préférence de Napoléon, M. Desire Nisard fait ses réserves. “Quand les lettres de Mme de Maintenon sont pleines, a dit l'éminent critique, on est de l'avis du grand Empereur. Elles ont je ne sais quoi de plus sensé, de plus simple, de plus efficace. On n'y est pas ébloui de la mobilité féminine, et le naturel en plaît davantage, parce qu'il vient plutôt de la raison qui dédaigne les gentillesse sans se priver des vraies grâces, que de l'esprit qui joue avec des riens. Mais où le sujet manque, ces lettres sont courtes, sèches, sans épanchements[2].”

[Note 2: M. Desire Nisard, *Histoire de la littérature française*.]

La Cour de Louis XIV

Si Mme de Maintenon avait eu des preoccupations litteraires, si elle s'etait imagine qu'elle ecrivait pour la posterite, elle aurait redige des lettres plus remarquables encore. Il n'y a dans sa correspondance ni recherche, ni pretention. Elle ecrit pour edifier, pour convertir, pour consoler beaucoup plus que pour plaire. Ses billets aux dames ou aux demoiselles de Saint-Cyr ne depassent pas cette pieuse ambition. Tres souvent Mme de Maintenon ne prend pas la plume elle-meme. Tout en filant ou en tricotant, elle dicte aux jeunes filles qui lui servent de secretaires: a Mlle de Loubert ou a Mlle de Saint-Etienne, a Mlle d'Osmond ou a Mlle d'Aumale. Mais dans le moindre de ces innombrables billets on retrouve, quoi qu'en dise M. Nisard, ces qualites de style, cette sobriete, cette mesure, cette concision, cette parfaite harmonie entre le mot et l'idee, qui font l'admiration des meilleurs juges.

Les deux femmes du XVIIe siecle dont les lettres sont le plus celebres: Mme de Sevigne et Mme de Maintenon, avaient l'une pour l'autre beaucoup d'estime et de sympathie. "Nous soupions tous les soirs avec Mme Scarron, ecrivait Mme de Sevigne des 1672; elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit." On se figure facilement ce que devait etre la conversation de ces deux femmes, si superieures, si instruites, si spirituelles, et qui, avec des qualites differentes, se completaient, pour ainsi dire, l'une par l'autre.

Mme de Sevigne, riche et forte nature, jeune et belle veuve, honnete, mais a l'humeur libre et hardie, eblouissante Celimene, soeur de Moliere, comme dit Sainte-Beuve, femme vive de caractere, de parole et de plume, justifie ce que lui disait son amie Mme de La Fayette:

"Vous paraissez nee pour les plaisirs, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre presence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beaute lorsqu'ils vous environnent. Enfin La joie est l'etat veritable de votre ame, et le chagrin vous est plus contraire qu'a qui que ce soit."

Son image, etincelante comme son esprit, nous apparait au milieu de ces fetes, que sa plume fait revivre, comme la baguette d'une magicienne.

"Que vous dirais-je? magnificences, illuminations, toute la France, habits rebattus et broches d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumes, reculements et gens roues; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans reponses, les compliments sans savoir ce qu'on dit, les civilites sans savoir a qui l'on parle; les pieds entortilles dans les queues."

Mme de Sevigne, dont les lettres passent de main en main dans les salons et les chateaux, ecrit un peu pour la galerie. Elle dit d'elle-meme: "Mon style est si neglige, qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder[1]."

[Note 1: Lettre du 23 decembre 1671.]

Mais cela ne l'empeche pas d'avoir conscience de sa valeur. Quand elle laisse "trotter sa plume, la bride sur le cou"; quand elle donne avec plaisir a sa fille "le dessus de tous les paniers, c'est-a-dire la fleur de son esprit, de sa tete, de ses yeux, de sa plume, de son ecritoire", et que "le reste va comme il peut", elle sait tres bien que la societe raffole de ce style, ou toutes les graces et toutes les merveilles du grand siecle se refletent comme dans un miroir. Ses lettres sont des modeles de *chroniques*, pour nous servir de l'expression moderne. Au XIXe siecle comme au XVIIe, ce sont deux femmes qui ont remporte la palme dans ce genre de litterature ou il faut tant d'esprit. Mme Emile de Girardin a ete la Sevigne de notre epoque.

Mme de Maintenon n'aurait pas pu ou n'aurait pas voulu aspirer a cette gloire toute mondaine. Loin de viser a l'effet, elle attenuait volontairement celui qu'elle produit. Comme elle amortit l'eclat de ses regards, elle modere son style et tempere son esprit. Elle sacrifie les qualites brillantes aux qualites solides; trop d'imagination, trop de verve l'effrayerait. Saint-Cyr ne doit pas ressembler aux hotels d'Albret ou de Richelieu; on ne doit point parler a des religieuses comme a des precieuses.

L'enjouement, la verve gauloise, la gaiete de bon aloi, sont du cote de Mme de Sevigne; l'experience, la raison, la profondeur, sont du cote de Mme de Maintenon. L'une rit a gorge deployee; l'autre sourit a peine. L'une a des illusions sur toutes choses, des admirations qui vont jusqu'a la naivete, des extases en presence des rayons de l'astre royal; l'autre ne se laisse fasciner ni par le roi, ni par la cour, ni par les hommes, ni par les femmes, ni par les choses. Elle a vu de trop pres et de trop haut les grandeurs humaines pour ne pas en comprendre le neant, et ses conclusions sont empreintes d'une tristesse profonde. Mme de Sevigne a bien aussi parfois des atteintes de melancolie; mais le nuage passe vite, et l'on se retrouve en plein soleil. La gaiete, gaiete franche, communicative, rayonnante, fait le fond du caractere de cette femme spirituelle, seduisante, amusante. Mme de Sevigne, brille par l'imagination, Mme de Maintenon par le jugement. L'une se laisse eblouir, enivrer; l'autre garde toujours son sang-froid. L'une s'exagere les splendeurs de la cour; l'autre les voit telles qu'elles sont. L'une est plus femme; l'autre est plus matrone.

XIII. LA VIEILLESSE DE MME DE MONTESPAN

C'est dans son orgueil qu'est presque toujours puni quiconque a peche par orgueil. De toutes les favorites de Louis XIV, Mme de Montespan avait ete la plus despotique et la plus hautaine; ce fut aussi la plus humiliee. Ne pouvant s'habituer a sa decheance, elle resta pres de onze ans a la cour, bien qu'elle fut devenue a charge au roi et a elle-meme. "On disait qu'elle etait comme ces ames malheureuses qui reviennent dans les lieux qu'elles ont habites expier leurs fautes[1]." Malgre la demi-conversion de cette fiere Mortemart, il lui restait encore des vestiges de colere et d'ironie. Allant un jour chez Mme de Maintenon, elle y rencontra le cure de Versailles et les soeurs grises, qui venaient assister a une reunion de charite:

[Note 1: *Souvenirs de Mme de Caylus*.]

"Savez-vous, madame, dit-elle en entrant, que votre antichambre est merveilleusement paree pour votre oraison funebre?"

Le roi continuait a voir Mme de Montespan. Chaque jour, apres la messe, il allait passer quelques instants pres d'elle, mais comme par acquit de conscience et non par plaisir. Entre eux il n'y avait plus rien du passe, ni abandon, ni confiance, ni amitie. Aussi, dans cette cour naguere encore remplie de ses flatteurs, ne rencontrait-elle plus un seul visage vraiment ami. Si courte que soit la vie, elle est encore assez longue pour laisser s'accomplir, souvent des ce monde, la vengeance de Dieu.

Apres s'etre longtemps cramponnee aux epaves de sa fortune et de sa beaute, comme un naufrage aux debris du navire, Mme de Montespan se decida enfin a la retraite. Le 15 mars 1691, elle fit dire au roi par Bossuet que son parti etait bien pris, et que, cette fois, elle abandonnait Versailles pour toujours. Un mois apres, Dangeau ecrivait:

"Mme de Montespan a ete quelques jours a Clagny, et s'en est retournee a Paris. Elle dit qu'elle n'a point absolument renonce a la cour, qu'elle verra le roi quelquefois, et qu'a la verite on s'est un peu hate de faire demeubler son appartement."

L'ancienne favorite avait ete prise au mot. Son logement au chateau de Versailles etait desormais occupe par le duc du Maine; elle ne devait plus y revenir. Elle vecut alternativement a l'abbaye de Fontevault, dont sa soeur etait abbesse; aux eaux de Bourbon, ou elle allait tous les etes; au chateau d'Oiron, qu'elle avait achete, et au couvent de Saint-Joseph, situe a Paris, sur l'emplacement actuel du ministere de la Guerre. C'est dans ce couvent qu'elle recevait les personnages les plus considerables de la cour. Il n'y avait dans son salon qu'un seul fauteuil, le sien.

"Toute la France y allait, dit Saint-Simon, elle parlait a chacun comme une reine, et de visites, elle n'en faisait jamais, pas meme a Monsieur, ni a Madame, ni a la Grande Mademoiselle, ni a l'hotel de Conde."

La Cour de Louis XIV

Au chateau d'Oiron, il y avait une chambre superbement meublee ou le roi ne vint jamais, et qu'on appelait cependant la chambre du roi.

Peu a peu les pensees serieuses succederent aux idees de vanite ou de rancune. Le monde fut vaincu par le ciel. La penitente en arriva non seulement aux remords, mais aux macerations, aux jeunes, aux cilices. Cette femme, jadis si raffinee, si elegante, s'astreignit a ne porter que des chemises de la toile la plus dure, a mettre une ceinture et des jarretieres herissees de pointes de fer. Elle en vint a donner tout ce qu'elle avait aux pauvres et travaillait pour eux plusieurs heures par jour a des ouvrages grossiers.

A cote de son chateau, elle fonda un hospice dont elle etait plutot la servante que la superieure; elle soignait les malades et pansait leurs plaies. Comme le dit M. Pierre Clement dans la belle etude qu'il lui a consacree, le scandale avait ete grand; mais, de la part d'une si orgueilleuse nature, le repentir et l'humilite doublerent en quelque sorte de valeur. Elle se resigna, sur l'ordre de son confesseur, a l'acte qui lui coutait le plus: elle demanda pardon a son mari dans une lettre ou, se servant des termes les plus humbles, elle lui offrait de retourner avec lui, s'il daignait la recevoir, ou de se rendre dans telle residence qu'il voudrait bien lui assigner. M. de Montespan ne repondit pas.

Saint-Simon pretend que Mme de Montespan, dans les dernieres annees de sa vie, etait tellement tourmentee des affres de la mort, qu'elle payait plusieurs femmes dont l'emploi unique etait de la veiller.

“Elle couchait, dit-il, tous ses rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans sa chambre, ses veilleuses autour d'elle, qu'a toutes les fois qu'elle se reveillait elle voulait trouver causant, jouant ou mangeant, pour se rassurer contre leur assoupissement.”

J'ai peine a croire a l'exactitude d'une pareille assertion. Mme de Montespan etait trop fiere pour montrer une telle pusillanimité. De l'aveu meme de Saint-Simon, elle mourut avec courage et dignite.

Au mois de mai 1707, lorsqu'elle partit pour les eaux de Bourbon, elle n'etait pas encore malade, et cependant elle avait le pressentiment d'une fin prochaine. Dans cette prevision, elle paya deux ans d'avance toutes les pensions qu'elle faisait et doubla ses aumones habituelles. A peine arrivee a Bourbon, elle se coucha pour ne plus se relever. Quand elle fut en face de la mort, elle la regarda sans la braver et sans la craindre.

“Mon Pere, dit-elle au capucin qui l'assistait a l'heure supreme, exhortez-moi en ignorante, le plus simplement que vous pourrez.”

Apres avoir appele autour d'elle tous ses domestiques, elle demanda pardon des scandales qu'elle avait causes, et remercia Dieu de ce qu'il permettait qu'elle mourut dans un lieu ou elle se trouvait eloignee de tous, meme de ses enfants.

Quand elle eut rendu l'ame, son corps fut “l'apprentissage du chirurgien d'un intendant de je ne sais ou, qui se trouva a Bourbon et qui voulut l'ouvrir sans savoir comment s'y prendre[1]”. La mort d'une femme qui, pendant plus de trente ans, de 1660 a 1691, avait joue un si grand role a la cour, n'y causa aucune impression. Depuis longtemps, Louis XIV la considerait comme morte. Dangeau se contenta d'ecrire dans son journal: “Samedi, 28 mai 1707, a Marly: Avant que le roi partit pour la chasse, on apprit que Mme de Montespan etait morte a Bourbon, hier, a 3 heures du matin. Le roi, apres avoir couru le cerf, s'est promene dans les jardins jusqu'a la nuit.”

[Note 1: Saint-Simon, *Notes sur le Journal de Dangeau*.]

Un ordre formel interdit au duc du Maine, au comte de Toulouse, aux duchesses de Bourbon et de Chartres de porter le deuil de leur mere; d'Antin se couvrit de vetements noirs; mais il etait trop bon courtisan pour etre

triste, quand le roi ne l'était point. Peu de jours après, il recevait magnifiquement son souverain à Petit-Bourg et faisait disparaître en une nuit une allée de marronniers qui n'était pas du goût du maître. Quant à Mme de Montespan, l'on ne prononçait même plus son nom. Voilà le monde. C'est bien la peine de l'aimer.

XIV. LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

Toute la cour s'agitait, parce qu'une petite fille de onze ans venait d'arriver en France. Cette enfant, c'était la fille du duc de Savoie, Victor-Amedee II, Marie-Adelaide, la future duchesse de Bourgogne. Le dimanche 4 novembre 1696, la ville de Montargis était en fête. Les cloches sonnaient à grande volée. Louis XIV, parti le matin de Fontainebleau, venait à la rencontre de la jeune princesse destinée à épouser son petit-fils, et tous les yeux étaient fixés sur cette première entrevue entre elle et le Roi-Soleil. Il la recut au moment où elle descendait de voiture, et dit à Dangeau, le chevalier d'honneur de la princesse:

“Pour aujourd'hui, voulez-vous que je fasse votre charge?”

Des le premier moment, la nouvelle venue charma le roi par la distinction de ses manières, sa gentillesse naturelle, ses petites réponses pleines de grâce et d'esprit. Louis XIV l'embrassa dans le carrosse; elle lui baisa la main plusieurs fois en montant avec lui l'escalier de l'appartement où elle devait se reposer. Comme le roi rentrait dans sa chambre, Dangeau prit la liberté de lui demander s'il était content de la princesse:

“Je le suis trop, j'ai peine à contenir ma joie.”

Puis, se tournant du côté de Monsieur:

“Je voudrais bien, ajouta-t-il, que sa pauvre mère put être ici quelques instants pour être témoin de la joie que nous avons.”

Il écrivit ensuite à Mme de Maintenon:

“Elle m'a laissé parler le premier, et après elle m'a fort bien répondu, mais avec un petit embarras qui vous aurait plu. Je l'ai menée dans sa chambre à travers la foule, la laissant voir de temps en temps, en approchant les flambeaux de son visage. Elle a soutenu cette marche et ces lumières avec grâce et modestie. Elle a la meilleure grâce et la plus belle taille que j'aie jamais vue, habillée à peindre et coiffée de même, des yeux très vifs et très beaux, des paupières noires et admirables, le teint fort uni, blanc et rouge comme on peut le désirer, les plus beaux cheveux blonds que l'on puisse voir, et en grande quantité.... Elle n'a manqué à rien, et s'est conduite comme vous pourriez faire.”

Marie-Adelaide était, par sa mère, la petite-fille de cette belle Henriette d'Angleterre dont l'oraison funèbre de Bossuet a immortalisé la vie et la mort. Elle allait faire revivre le charme de cette princesse tant regrettée, et sa présence à Versailles y ramenait l'entrain et la joie des beaux jours. On l'installa, dès son arrivée, dans la chambre autrefois occupée par la reine, puis par la dauphine de Bavière[1].

[Note: Salle no 115 de la *Notice du Musée de Versailles*.]

Le roi lui fit présent de la belle menagerie de Versailles qui faisait face au palais de Trianon. Aucun grand-père n'était plus tendre, plus affectueux pour sa petite-fille. Il s'ingéniait à lui trouver des amusements et des recreations. Madame (la princesse Palatine) écrivait, le 8 novembre 1696: “Tout le monde maintenant redevient enfant. La princesse d'Harcourt et Mme de Pontchartrain ont joué avant-hier à colin-maillard avec la princesse et monsieur le dauphin; Monsieur, la princesse de Conti, Mme de Ventadour, mes deux autres dames et moi, nous y avons joué hier.”

La Cour de Louis XIV

Mme de Maintenon fut naturellement chargée d'achever l'éducation de la jeune princesse. La première fois qu'elle la mena à Saint-Cyr, elle la fit recevoir avec un grand cérémonial: la supérieure la complimenta; la communautaire, en longs manteaux, l'attendait à la porte de clôture; toutes les demoiselles étaient rangées en haie sur son passage jusqu'à l'église; des petites filles de son âge lui reciterent un dialogue assaisonné de louanges délicates. La princesse ravie demanda à revenir. Alors Mme de Maintenon la conduisit régulièrement à Saint-Cyr, deux ou trois fois la semaine, pour y passer des journées entières et y suivre les cours de la classe des *rouges*. Il n'y avait plus d'étiquette. Marie-Adélaïde portait le même habit que les élèves et se faisait appeler Mlle de Lastic.

“Elle était bonne, affable, gracieuse à tout le monde, s'occupant avec les dames des différents offices, avec les demoiselles de tous leurs ouvrages, de tous leurs travaux; s'assujettissant avec candeur aux pratiques de la maison, même au silence; courant et se recreant avec les *rouges* dans les grandes allées du jardin; allant avec elles au chœur, à confesse, au catéchisme.... D'autres fois, elle prenait le costume des dames, et faisait les honneurs de la maison à quelque illustre visiteuse, principalement à la reine d'Angleterre[1].”

[Note 1: *Memoires des Dames de Saint-Cyr*.]

Louis XIV, charmé de la princesse, décida qu'elle se marierait le jour même ou elle aurait douze ans. Elle épousa, le 7 décembre 1697, Louis de France, duc de Bourgogne, qui avait quinze ans et demi. Le fiancé était en manteau noir brodé d'or, pourpoint blanc à boutons de diamant; le manteau était double de satin rose. La fiancée avait une robe et une jupe de dessous en drap d'argent avec bordure de pierres précieuses. Les diamants qu'elle portait étaient ceux de la couronne. La bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux par le cardinal de Coislin, dans la chapelle de Versailles. Après la messe, il y eut un grand festin de la maison royale dans la pièce désignée sous le nom d'antichambre de l'appartement de la reine[1].

[Note 1: Salle no 119 de la *Notice du Musée*.]

Le soir, la cour assista, dans le salon de la Paix[2], à un feu d'artifice tiré au bout de la pièce d'eau des Suisses, puis à un souper servi, comme le festin du jour, dans l'antichambre de l'appartement de la reine.

[Note 2: Salle no 114 de la *Notice*.]

Le 11 décembre, il y eut un grand bal dans la galerie des Glaces. Des pyramides de bougies rayonnaient plus encore que les lustres et les girandoles. Louis XIV avait dit qu'il serait bien aise que la cour déployât un grand luxe, et lui-même, qui depuis longtemps ne portait plus que des habits fort simples, en avait endossé de superbes. Ce fut à qui se surpasserait en richesse et en invention. L'or et l'argent suffirent à peine. Le roi, qui avait encouragé toutes ces dépenses, n'en dit pas moins qu'il ne comprenait pas comment on trouvait des maris assez fous pour se laisser ruiner par les habits de leurs femmes.

Deux jours après son mariage, la duchesse voulut se montrer en habit de cérémonie à ses amies de Saint-Cyr. Elle était tout en blanc, et sa robe avait une broderie d'argent si épaisse, qu'à peine pouvait-elle la porter. La communautaire recut la princesse en grande pompe, et la conduisit à l'église, où l'on chanta des hymnes.

En peu de temps, l'aimable princesse devint une femme séduisante entre toutes et indispensable à la cour. Sans elle les fleurs seraient moins belles, les prairies moins riantes, les eaux moins claires. Grâce à son charme séducteur, tout se ranime, dans ce palais qui ressemblait à un fastueux couvent, tout s'éclaire des rayons d'un soleil printanier. Elle aime sincèrement Louis XIV. On n'approche pas sans émotion de cet homme exceptionnel, pour qui l'on devrait inventer le mot prestige, si ce mot n'existait pas, et qui est aussi affectueux, aussi bon, aussi affable qu'il est majestueux et imposant. L'admiration que professe pour lui la jeune princesse est sincère. Reconnaissante et flattée des bontés qu'il lui témoigne, elle le vénère comme le représentant le plus glorieux du droit divin, et tout en le vénérant elle l'amuse. Elle lui saute au cou à toute heure, se met sur

ses genoux, le distraît par toutes sortes de badinages, visite ses papiers, ouvre et lit ses lettres en sa presence. C'est une succession continuelle de parties de plaisir et de fetes. Suivie par un cortège de jeunes femmes, la princesse aime à monter en gondole sur le grand canal du parc de Versailles, et à y rester plusieurs heures de la nuit, parfois jusqu'au lever du soleil. Chasses, collations, comedies, serenades, illuminations, promenades sur l'eau, feux d'artifice, on organise chaque jour une nouvelle distraction.

Le roi le veut, il faut que la duchesse de Bourgogne se plaise dans cette cour dont elle est l'ornement, l'esperance. Il faut qu'elle deride le monarque lasse de plaisirs et de gloire. Il faut qu'elle soit le bon genie, l'enchanteresse de Versailles. Il faut que, dans les glaces de la grande galerie, se refletent ses toilettes splendides, ses parures éblouissantes. Il faut qu'elle apparaisse dans les jardins comme une Armide, dans les forets comme une nymphe, sur l'eau comme une sirene.

Dans la salle des gardes de la reine[1], on voit actuellement un portrait en pied de la princesse. Elle est debout, habillée d'une robe de drap d'argent, et tient dans la main gauche un bouquet de fleurs d'oranger. Une femme vêtue à la polonoise porte la queue de son manteau fleurdelyse. Devant elle, un amour tient un coussin sur lequel sont posées des fleurs. On aperçoit dans le fond du tableau un jardin et un piedestal, sur lequel on lit la signature du peintre: Santerre 1709. Ce que l'artiste a si bien fait avec le pinceau, Saint-Simon l'a fait mieux encore avec la plume. Le sarcastique duc et pair devient un admirateur enthousiaste, un poete, quand il decrit les charmes de la princesse: "ses yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, son port de tete galant, gracieux et majestueux, son sourire expressif, sa marche de deesse sur les nues." Il n'admire pas moins ses qualites morales, tout en lui trouvant des defauts. Il se plait à reconnaître qu'elle est douce, accessible, ouverte avec une sage mesure, compatissante, peinee de causer le moindre ennui, pleine d'egards pour toutes les personnes qui l'approchent, que, gracieuse pour son entourage, bonne pour ses domestiques, vivant avec ses dames comme une amie, elle est l'ame de la cour dont elle est adoree. "Tout manque à chacun dans son absence, tout est rempli par sa presence, son extreme faveur la fait infiniment compter, et ses manieres lui attachent tous les coeurs."

[Note 1: Salle N deg. 118 de la *Notice du Musee*.]

Et cependant, la calomnie ne la respecte point. On lui reproche tout bas certaines inconsequences, que la malice exploite en les exagerant. Entouree d'une cour de femmes spirituelles, mais souvent legeres et malveillantes, la duchesse de Bourgogne dut etre plus d'une fois atteinte par les insinuations perfides qu'on se permet contre les princesses aussi bien que contre les simples particulieres. La duchesse ne se faisait pas d'illusion à cet egard et s'en montrait affligee.

D'autres sujets de tristesse projetaient des ombres sur une existence en apparence si joyeuse et si belle. Victor-Amedee s'etait brouille avec la France, et la maison de Savoie courait les plus grands dangers. La duchesse de Bourgogne etait obligee de refouler dans le fond de son coeur ses sentiments pour son ancienne patrie; mais, plus elle devait les cacher, plus ils etaient vivaces. Quelle douleur de savoir errants sur la route de Piemont sa mere, sa grand'mere infirme, ses freres malades et le duc, son pere, menace d'une ruine complete! Le 21 juin 1706, elle ecrivait à sa grand'mere, la veuve de Charles-Emmanuel[1]:

[Note 1: Voir l'interessante correspondance de la duchesse de Bourgogne et de sa soeur la reine d'Espagne, femme de Philippe V, publiee, avec une tres bonne preface de Mme la comtesse Della Rocca, chez Michel Levy (1 vol.)]

"Jugez dans quelle inquietude je suis sur tout ce qui vous arrive, vous aimant fort tendrement, et ayant toute l'amitie possible pour mon pere, ma mere et mes freres. Je ne puis les voir dans une situation aussi malheureuse sans avoir les larmes aux yeux... Je suis dans une tristesse qu'aucun amusement ne peut diminuer, et qui ne s'en ira, ma chere grand'mere, qu'avec vos malheurs... Mandez-moi des nouvelles de tout ce qui m'est le plus cher au monde.[1]"

La Cour de Louis XIV

[Note: 1 Marie-Jeanne-Baptiste, dite Madame Royale, fille de Charles-Amedee de Savoie-Nemours et d'Elisabeth de Vendome, epousa en 1665 le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, pere de Victor-Amedee II.]

La duchesse de Bourgogne souffrait en meme temps des desastres de ses deux patries, la Savoie et la France.

“Faites-nous des saintes pour nous obtenir la paix,” disait Mme de Maintenon aux religieuses de Saint-Cyr.

La duchesse, comme le remarque La Beaumelle, montrait, dans les circonstances perilleuses ou se trouvait le pays, “la dignite de la premiere femme de l'Etat, les sentiments d'une Romaine pour Rome et les agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'est pas de son age.” L'heure des grandes tristesses etait venue. Comme l'a tres bien dit M. Capefigue: “Le temps difficile, pour un roi puissant et heureux, c'est la vieillesse. Si la tete reste ferme, le bras faiblit, les guirlandes fletrissent, les lauriers meme prennent une teinte de grisaille. On vous respecte encore, mais on ne vous aime plus; les chapeaux coquets a plumes Flottantes font ressortir les rides de la figure et les plis du front; le jonc a pomme d'or n'est plus une facon de sceptre, mais un baton qui soutient les jambes faibles et un corps voute.” Pour la duchesse de Bourgogne, Louis XIV vieillissait conservait son prestige. Elle l'aimait sincerement.

“Le public, dit Mme de Caylus, a de la peine a concevoir que les princes agissent simplement et naturellement, parce qu'il ne les voit pas d'assez pres pour en bien juger, et parce que le merveilleux qu'il cherche toujours ne se trouve pas dans une conduite simple et dans des sentiments regles. On a donc voulu croire que la duchesse ressemblait a son pere, et qu'elle etait, des l'age de onze ans qu'elle vint en France, aussi fine et aussi politique que lui, affectant pour le roi et Mme de Maintenon une tendresse qu'elle n'avait point. Pour moi qui ai eu l'honneur de la voir de pres, j'en juge autrement, et je l'ai vue pleurer de bonne foi sur le grand age de ces deux personnes qu'elle croyait devoir mourir avant elle, que je ne puis douter de sa tendresse pour le roi.”

Louis XIV, qui connaissait le coeur humain, s'apercevait, avec sa perspicacite habituelle, que la duchesse de Bourgogne avait pour lui une affection sincere. C'est a cause de cela que, de son cote, il lui temoignait un attachement exceptionnel. Semblable a une rose qui s'epanouit dans un cimetiere, la jeune et seduisante princesse charmait et consolait les tristes annees du Grand Roi. C'etait le dernier sourire de la fortune, le dernier rayon du soleil. Mais, hélas! la belle rose devait se fletrir du matin au soir, et, encore quelque temps, tout allait rentrer dans la nuit.

Depuis 1711, date de la mort de Monseigneur, le duc de Bourgogne etait dauphin, et Saint-Simon rapporte que la duchesse disait, en parlant des dames qui s'avisait de la critiquer:

“Elles auront a compter avec moi, et je serai leur reine.”

“Hélas! ajoute-t-il, elle le croyait, la charmante princesse, et qui ne l'eut cru avec elle?”

Et cependant, au dire de la princesse Palatine, elle etait persuadee de sa fin prochaine. Madame s'exprime ainsi a ce sujet:

“Un savant astrologue de Turin ayant tire l'horoscope de Mme la dauphine, lui avait predit tout ce qui lui arriverait, et qu'elle mourrait dans sa vingt-septieme annee. Elle en parlait souvent. Un jour, elle dit a son epoux:

“Voici le temps qui approche ou je dois mourir. Vous ne pouvez pas rester sans femme a cause de votre rang et de votre devotion. Dites-moi, je vous prie, qui epouserez-vous?”

Il repondit:

“J'espere que Dieu ne me punira jamais assez pour vous voir mourir; et si ce malheur devait m'arriver, je ne me remarierais jamais; car dans huit jours, je vous suivrais au tombeau...”

“Pendant que la dauphine etait encore en bonne sante, fraiche et gaie, elle disait souvent: “Il faut bien que je me rejouisse, puisque je ne me rejouirai pas longtemps, car je mourrai cette annee.”

“Je croyais que c'etait une plaisanterie; mais la chose n'a ete que trop reelle. En tombant malade, elle dit qu'elle n'en rechapperait point.”

Plus la dauphine approchait du temps fatal, plus elle s'ameliorait. On aurait dit qu'elle voulait augmenter les regrets que causerait sa mort prematuree. La princesse Palatine l'avoue elle-meme: “Ayant, dit-elle, assez d'esprit pour remarquer ses defauts, la dauphine ne pouvait que chercher a s'en corriger; c'est ce qu'elle fit en effet, au point d'exciter l'etonnement general. Elle a continue ainsi jusqu'a la fin.”

Mme la vicomtesse de Noailles [1] l'a dit de la maniere la plus touchante: “L'histoire nous offre de temps a autre des personnages seduisants qui attachent le lecteur jusqu'a l'affection... Souvent, la Providence les retire du monde des leur jeunesse, ornes des charmes que le temps enleve et des esperances qu'elles auraient realisees. La duchesse de Bourgogne fut une de ces gracieuses apparitions.”

[Note 1: *Lettres inedites de la duchesse de Bourgogne* precedees d'une courte notice sur sa vie, par Mme la vicomtesse de Noailles. (Un volume de cinquante pages, imprime a un petit nombre d'exemplaires.)]

Atteinte d'un mal foudroyant, qui etait, parait-il, la rougeole, mais qu'on attribua au poison, la duchesse fut enlevee en quelques jours au roi dont elle etait la consolation, a son epoux dont elle etait l'idole, a la cour dont elle etait l'ornement, a la France dont elle etait l'espoir. Elle mourut dans les sentiments les plus religieux.

Ce fut a Versailles [1], le vendredi 12 fevrier 1712, entre 8 et 9 heures du soir, qu'elle rendit le dernier soupir. Deux ans auparavant, presque jour pour jour, elle avait mis au monde le prince qui devait s'appeler Louis XV [2]. La douleur de son mari fut telle, qu'il ne put survivre a une femme tant aimee. Six jours apres, il la suivait au tombeau.

[Note: 1: Salle no 115 de la *Notice du Musee*.] [Note: 2: Louis XV naquit le 15 fevrier 1710.]

“La France, s'ecrie Saint-Simon, tomba enfin sous ce dernier chatiment. Dieu lui montra un prince qu'elle ne meritait pas. La terre n'en etait pas digne; il etait mur deja pour la bienheureuse eternite.”

Le jour meme de la mort du duc de Bourgogne, Madame ecrivait: “Je suis tellement ebranlee que je peux pas me remettre, je ne sais presque pas ce que je dis. Vous qui avez bon coeur, vous aurez certainement pitie de nous, car la tristesse qui regne ici ne se peut decrire.”

Saint-Simon pretend que la douleur causee a Louis XIV par la mort de la duchesse de Bourgogne fut “la seule veritable qu'il ait jamais eue en sa vie”. Cela n'est pas exact. Le grand roi avait regrette profondement sa mere, et Madame (la princesse Palatine) s'exprime ainsi au sujet du chagrin dont il fut accable lors de la mort de son fils unique, le grand dauphin: “J'ai vu le roi hier a 11 heures; il est en proie a une telle affliction, qu'elle attendrait un rocher; cependant il ne se depite pas, il parle a tout le monde avec une tristesse resignee et donne ses ordres avec une grande fermete; mais, a tout moment, les larmes lui viennent aux yeux, et il etouffe ses sanglots[1].”

[Note 1: Lettre du 16 avril 1711.]

La Cour de Louis XIV

Le 22 février 1712, les corps de la duchesse et du duc de Bourgogne furent portés de Versailles à Saint-Denis sur un même chariot. Le 8 mars suivant, le dauphin, leur fils aîné, mourait aussi. Il avait cinq ans et quelques mois. Ainsi donc, en vingt-quatre jours le père, la mère et le fils aîné disparurent. Trois dauphins étaient morts en moins d'un an.

Ces événements, déjà horribles par eux-mêmes, s'assombrissaient encore par la fausse idée généralement répandue que le poison était la cause de fins si prématurées. Contre toute justice, on accusait de la manière la plus perfide le duc d'Orléans d'être l'auteur des crimes, et l'on essayait de faire entrer dans l'âme de Louis XIV cet abominable soupçon. Avec la duchesse de Bourgogne "s'éclipserent joie, plaisirs, amusements mêmes et toutes espèces de grâces... Si la cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour Languir [1]."

[Note 1: *Mémoires du duc de Saint-Simon.*]

Et cependant, sous le poids de tant d'épreuves, la grande âme de Louis XIV ne faiblit pas. "Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sur sa nombreuse posterité, et en un instant elle était effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnaient, et qui formaient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une faible étincelle, sur le point même alors de s'éteindre... Il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie, et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères[1]."

[Note 1: Massillon, *Oraison funèbre de Louis le Grand.*]

La France tout entière fut plongée dans le désespoir. "Ce temps de désolation, dit Voltaire, laissa dans les cœurs une impression si profonde que, pendant la minorité de Louis XV, j'ai vu plusieurs personnes qui ne parlaient de ces pertes qu'en versant des larmes[2]."

[Note 2: Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*]

M. Michelet, qu'on ne peut pas accuser d'une admiration exagérée pour le grand siècle, se laissa lui-même attendrir quand il relata la mort de la *charmante* duchesse de Bourgogne. "La cour, dit-il, fut à la lettre comme assommée d'un coup. Cent cinquante ans après, on pleure encore en lisant les pages navrantes où Saint-Simon a dit son deuil[3]."

[Note 3: Michelet, *Louis XIV et le duc de Bourgogne.*]

Duclos a prétendu, sans indiquer la source de ses renseignements, qu'à la mort de la duchesse de Bourgogne, Mme de Maintenon et le roi trouverent dans une cassette ayant appartenu à la princesse des papiers qui arrachèrent au roi cette exclamation:

"La petite coquine nous trahissait."

D'une telle parole, si invraisemblable dans la bouche de Louis XIV, Duclos tire conséquence d'une correspondance par laquelle la fille de Victor-Amedée lui aurait livré des secrets d'Etat. C'est là, croyons-nous, un de ces innombrables anas avec lesquels on écrit trop souvent l'histoire. Les archives de Turin n'ont conservé nulle trace de cette prétendue correspondance, qui n'est ni vraie, ni vraisemblable. Assurément, la duchesse de Bourgogne n'oubliait pas son pays natal; mais, depuis ses adieux à la Savoie, elle n'avait plus eu qu'une seule patrie: la France.

Sans doute, l'Italie peut compter parmi les plus belles perles de son écrin ces deux sœurs intelligentes et séduisantes qui toutes deux moururent si prématurément et laisserent un si touchant souvenir: la duchesse de

La Cour de Louis XIV

Bourgogne et sa soeur la reine d'Espagne, la vaillante compagne de Philippe V. Mais c'est en France que s'est accomplie presque toute la destinée de la duchesse de Bourgogne, et c'est dans le château de Versailles que doit figurer son portrait.

Combien de fois en 1871, quand le ministère des Affaires étrangères était, pour ainsi dire, campé au milieu des appartements de la reine, nous évoquions le souvenir de la charmante princesse, dans cette chambre où elle coucha, dès son arrivée à Versailles, et où, seize ans et demi plus tard, elle rendait le dernier soupir! C'est là qu'à onze ans, enlevée pour toujours à sa famille, à ses amis, à sa patrie, elle se trouvait seule au milieu des splendeurs de ce palais inconnu pour elle. C'est là que l'enfant grandissait, devenait jeune fille, puis jeune femme, et croissait tous les jours en attraits et en grâces. C'est là que, dans le silence de la nuit, elle croyait voir apparaître les brillants fantômes du monde, les images de séduction contre lesquelles sa raison luttait peut-être contre son cœur. C'est là qu'elle se remémorait, pour résister aux tentations d'une âme ardente, les austères enseignements de Mme de Maintenon, qui lui avait écrit: "Ayez horreur du péché. Le vice est plein d'horreur et de malédiction de ce monde. Il n'y a de joie, de repos, de véritables délices qu'à servir Dieu." C'est là qu'elle vit venir la mort et qu'elle l'accueillit avec un noble et religieux courage.

XV. LES TOMBEAUX

C'est un spectacle mélancolique entre tous de revoir dans l'appareil de la tristesse et de la mort des endroits qui furent des théâtres de splendeurs ou de fêtes. En entendant les prières des agonisants succéder au bruit des fanfares, aux accords joyeux des orchestres, on fait un douloureux retour sur les choses d'ici-bas, et l'on comprend l'inanité de la gloire, de la richesse et du plaisir. Cette impression, les courtisans de Louis XIV durent l'éprouver quand "ce monarque de bonheur, de majesté, d'apothéose", comme dit Saint-Simon, allait rendre le dernier soupir. L'incomparable galerie des Glaces n'était plus qu'un vestibule funéraire. Les peintures triomphales de Lebrun s'étaient comme assombries, les dorures semblaient couvertes d'un voile de crêpe; on aurait dit que les jets d'eau versaient des larmes; le soleil du Grand Roi s'obscurcissait, l'Olympe moderne était ébranlé devant un idéal plus élevé: l'idée chrétienne. Et ce roi, "la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon[1]," semblait dire avec l'Ecclesiaste: "J'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem, et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avait que vanité et affliction d'esprit."

[Note 1: Massillon, *Oraison funèbre de Louis le Grand*.]

Pendant la dernière maladie de celui qui avait été le Roi-Soleil, la cour se tenait tout le jour dans la galerie des Glaces. Personne ne s'arrêtait dans l'Oeil-de-Boeuf, excepté les valets familiers et les médecins. Quant à Mme de Maintenon, malgré ses quatre-vingts ans et ses infirmités, elle soignait avec un grand dévouement l'auguste malade et demeurait quelquefois quatorze heures de suite près de son lit.

"Le roi m'a dit trois fois adieu, raconta-t-elle plus tard aux dames de Saint-Cyr: la première en me disant qu'il n'avait de regret que celui de me quitter, mais que nous nous reverrions bientôt; je le priai de ne plus penser qu'à Dieu. La seconde, il me demanda pardon de n'avoir pas assez bien vécu avec moi; il ajouta qu'il ne m'avait pas rendue heureuse, mais qu'il m'avait toujours aimée et estimée également. Il pleurait et me demandait s'il n'y avait personne; je lui dis que non. Il dit:

"—Quand on entendrait que je m'attendris avec vous, personne n'en serait surpris."

"Je m'en allai pour ne point lui faire de mal. À la troisième, il me dit:

"—Qu'allez-vous devenir, car vous n'avez rien?"

"Je lui répondis:

“—Je suis un rien, ne vous occupez que de Dieu.”

“Et je le quittai.”

Jusqu'au dernier soupir, Louis XIV merite le nom de Grand. Il meurt mieux qu'il n'a vecu. Tout ce qu'il y a d'elevé, de majestueux, de grandiose dans cette ame d'élite, se reveille au moment supreme. Sa mort est celle d'un roi, d'un heros et d'un saint. Comme les premiers chretiens, il fait une sorte de confession publique; il dit, le 29 aout 1715, aux personnes qui avaient les entrees:

“Messieurs, je vous demande pardon du mauvais exemple que je vous ai donne. J'ai bien a vous remercier de la maniere dont vous m'avez servi et de l'attachement et de la fidelite que vous m'avez toujours marques.... Je sens que je m'attendris et que je vous attendris aussi; je vous en demande pardon. Adieu, messieurs, je compte que vous vous souviendrez quelquefois de moi.”

Le meme jour, il donne sa benediction au petit dauphin et lui adresse ces belles paroles:

“Mon cher enfant, vous allez etre le plus grand roi du monde. N'oubliez jamais les obligations que vous avez a Dieu. Ne m'imitiez pas dans les guerres, tachez de maintenir toujours la paix avec vos voisins, de soulager votre peuple autant que vous pourrez, ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire par les necessites de l'Etat. Suivez toujours les bons conseils, et songez bien que c'est a Dieu a qui vous devez tout ce que vous etes. Je vous donne le Pere Le Tellier pour confesseur; suivez ses avis et ressouvenez-vous toujours des obligations que vous devez a Mme de Ventadour [1].”

[Note 1: M. Le Roi, dans son ouvrage intitule *Curiosites historiques*, a prouve que tels etaient les termes exacts dont Louis XIV s'etait servi dans son allocution a Louis XV.]

Dans la nuit du 27 au 28 aout, on voit a tous moments le moribond joindre les mains; il dit ses prieres habituelles et, au *Confiteor*, il se frappe la poitrine. Le 28 au matin, il aperçoit dans le miroir de sa cheminee deux domestiques qui versent des larmes.

“Pourquoi pleurez-vous? leur dit-il. Est-ce que vous m'avez cru immortel?”

On lui presente un elixir pour le rappeler a la vie. Il repond, en prenant le verre:

“A la vie ou a la mort! Tout ce qu'il plaira a Dieu.”

Son confesseur lui demande s'il souffre beaucoup. “Eh! non, replique-t-il, c'est ce qui me fache, je voudrais souffrir davantage pour l'expiation de mes peches.”

Le 29 aout, il lui echappe, en donnant des ordres, d'appeler le dauphin “le jeune roi”. Et comme il se rend compte d'un mouvement dans ce qui est autour de lui.

“Eh! pourquoi?... s'ecrie-t-il. Cela ne me fait aucune peine.”

C'est ce qui fait dire a Massillon: “Ce monarque environne de tant de gloire, et qui voyait autour de lui tant d'objets capables de reveiller ou ses desirs ou sa tendresse, ne jette pas meme un oeil de regret sur la vie.... Qu'on est grand, quand on l'est par la foi!... La vanite n'a jamais eu que le masque de la grandeur, c'est la grace qui en est la verite.”

Dans la journee du 29 aout, le mourant perd connaissance, et l'on croit qu'il n'a plus que quelques heures a vivre.

La Cour de Louis XIV

“Vous ne lui êtes plus nécessaire, dit son confesseur à Mme de Maintenon. Vous pouvez vous en aller.”

Le maréchal de Villeroy l'exhorte à ne pas attendre plus longtemps et à se retirer à Saint-Cyr, où elle doit se reposer de tant d'émotions. Il envoie des gardes du roi pour se poster de distance en distance sur la route, et lui prête son carrosse.

“On peut craindre, lui dit-il, quelque émotion populaire, et le chemin ne sera peut-être pas sûr.” Mme de Maintenon, affaiblie, troublée par l'âge et la douleur, a le tort d'écouter de si pusillanimes conseils. La postérité lui reprochera toujours une défaillance indigne de cette femme de tête et de cœur. Mme de Maintenon devait fermer les yeux au Grand Roi et prier à côté de son cadavre. Il faut blâmer surtout les courtisans qui lui dictent la résolution de l'égoïsme et de la peur. Ah! comme ils sont abandonnés, “les dieux de chair et de sang, les dieux de terre et de poussière,” quand ils vont descendre dans la tombe! Quelques valets sont seuls à les pleurer. La foule est indifférente ou se rejouit. Les courtisans se tournent du côté du soleil qui se lève. Hélas! Quel contraste entre le trône et le cercueil! La mort d'un homme est toujours un sujet de réflexions philosophiques. Qu'est-ce donc quand celui qui meurt s'appelle Louis XIV!

Le 30 août, le mourant reprend connaissance et redemande Mme de Maintenon. L'on va la chercher à Saint-Cyr. Elle revient. Le roi la reconnaît, lui dit encore quelques paroles, puis s'assoupit. Le soir, elle descend l'escalier de marbre, qu'elle ne doit plus remonter, et va s'enfermer à Saint-Cyr pour toujours.

Le samedi 31 août, vers 11 heures du soir, on dit à Louis XIV les prières des agonisants. Il les récite lui-même d'une voix plus forte que celle de tous les assistants, et il paraît aussi majestueux sur son lit de mort que sur le trône. À la fin des prières, il reconnaît le cardinal de Rohan et lui dit:

“Ce sont les dernières grâces de l'Eglise.”

Il répète plusieurs fois: *Nunc et in hora mortis*.

Puis il dit:

“O mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir.”

Ce sont là ses dernières paroles. L'agonie commence. Elle dure toute la nuit, et le lendemain dimanche 1^{er} septembre 1715, à 8 heures un quart du matin, Louis XIV, âgé de soixante-dix-sept ans moins trois jours, et roi depuis soixante-douze ans, rend à Dieu sa grande âme.

On ne termine pas l'étude d'un règne mémorable sans un sentiment de regret. Après avoir vécu pendant quelque temps de la vie d'un personnage célèbre, on souffre de sa mort et l'on s'attendrit sur sa tombe. Ne croit-on pas, en lisant Saint-Simon, assister à l'agonie de Louis XIV, et ne sent-on pas les larmes venir aux yeux, comme si l'on était mêlé aux serviteurs fidèles qui pleurent le meilleur des maîtres et le plus grand des rois?

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Louis XIV fut connue à Saint-Cyr, Mlle d'Aumale entra dans la chambre de Mme de Maintenon:

“Madame, lui dit-elle, toute la maison est en prière, au chœur.”

Mme de Maintenon comprit; elle leva les mains au ciel en pleurant, et se rendit à l'église, où elle assista à l'office des morts. Puis elle congédia ses domestiques et se défit de sa voiture, “ne pouvant se resoudre, disait-elle, à nourrir des chevaux pendant qu'un si grand nombre de demoiselles étaient dans le besoin.” Elle vécut dans son modeste appartement, au sein d'une paix profonde. Elle se soumettait aux règlements de la

La Cour de Louis XIV

maison, autant que le permettait son age, et ne sortait que pour aller dans le village, visiter les malades et les pauvres. Quand Pierre le Grand se rendit a Saint-Cyr, le 10 juin 1717, l'illustre octogenaire souffrait. Le tsar s'assit au chevet du lit de cette femme dont il avait tant de fois entendu prononcer le nom. Il lui fit demander par un interprete si elle etait malade. Elle repondit que oui. Il voulut savoir quel etait son mal:

“Une grande vieillesse,” repliqua-t-elle.

Mme de Maintenon mourut a Saint-Cyr, le 15 avril 1719. Elle demeura deux jours exposee sur son lit, “avec un air si doux et si devot qu'on eut dit qu'elle priait Dieu[1].”

[Note 1: *Memoires des Dames de Saint-Cyr.*]

On l'ensevelit dans le choeur de l'eglise; une humble plaque de marbre indiqua l'emplacement ou son corps reposait. C'est la que les novices allaient prier avant de se vouer pour toujours au Seigneur.

Au moment de quitter ces femmes celebres, dont nous avons essaye d'evoquer les ombres gracieuses, descendons dans les cryptes ou elles sont ensevelies. Mlle de La Valliere repose a Paris, dans la chapelle des Carmelites de la rue Saint-Jacques; la reine Marie-Therese, les deux duchesses d'Orleans, la dauphine de Baviere, la duchesse de Bourgogne, a Saint-Denis. C'est la qu'il faut aller mediter, la qu'il faut ecouter la grande parole chretienne: *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Bossuet dit, en parlant des Pharaons, qu'ils ne jouirent pas de leur sepulcre. Telle devait etre la destinee de Louis XIV. Ce potentat, qui avait donne des lois a l'Europe, ne posseda pas meme son tombeau. Les profanateurs de cercueils descendirent dans le souterrain des “princes aneantis”, et malgre son arriere-garde de huit siecles de rois, comme dit Chateaubriand, la grande ombre de Louis XIV ne put pas defendre la majeste de sepulcres que tout le monde aurait crus inviolables.

Dans la seance du 31 juillet 1793, Barere lut a la Convention, au nom du Comite de salut public, un long rapport dans lequel il demandait que, pour feter l'anniversaire de la journee du 10 aout, l'on detruisit les mausolees de Saint-Denis.

“Sous la monarchie, disait-il, les tombeaux memes avaient appris a flatter les rois; l'orgueil et le faste royal ne pouvaient s'adoucir sur ce theatre de la mort, et les porte-sceptre qui ont fait tant de maux a la France et a l'humanite semblent encore, meme dans la tombe, s'enorgueillir d'une grandeur evanouie. La main puissante de la Republique doit effacer impitoyablement ces mausolees, qui rappelleraient des rois l'effrayant souvenir.”

La Convention rendit par acclamation un decret conforme a ce rapport. Considerant que “la patrie etait en danger et manquait de canons pour la defendre”, elle decida que “les tombeaux et mausolees des ci-devant rois seraient detruits le 10 aout suivant.” Elle nomma des commissaires charges de se transporter a Saint-Denis, a l'effet d'y proceder “a l'exhumation des ci-devant rois et reines, princes et princesses”, et ordonna de briser les cercueils, de fondre et d'envoyer le plomb aux fonderies nationales.

Ce decret odieux fut strictement execute. Rois, reines, princes et princesses furent arraches a leurs sepulcres. On portait le plomb, a mesure qu'on le decouvrait, dans un cimetiere ou l'on avait etabli une fonderie, et l'on jetait les cadavres dans la fosse commune.

Le vandalisme des revolutionnaires et des athees se delectait de ce spectacle. Assurement, “Dieu, dans l'effusion de sa colere, comme ecrit Chateaubriand, avait jure par lui-meme de chatier la France. Ne cherchons pas sur la terre les causes de pareils evenements: elles sont plus haut.”

La Cour de Louis XIV

Bientot apres ce fut le tour du cadavre de Mme de Maintenon. En janvier 1794, pendant qu'on travaillait a transformer l'eglise de Saint-Cyr en salles d'hospital, les ouvriers apercurent au milieu du choeur devaste une plaque de marbre noir enfouie dans les decombres. C'etait la tombe de Mme de Maintenon. Ils la briserent, ouvriront le caveau, en enleveront le corps, le traineront dans la cour, en poussant des hurlements sinistres, et le jeteront, depouille et mutile, dans un trou du cimetiere. Ce jour-la, l'epouse non reconnue de Louis XIV avait ete traitee en reine!

Ainsi donc, ces illustres heroines de Versailles, la bonne Marie-Therese, l'habile Maintenon, la melancolique dauphine de Baviere, l'orgueilleuse princesse Palatine, la seduisante duchesse de Bourgogne, furent expropriees de leurs tombeaux. Au recit d'une telle rage iconoclaste et sacrilege, le coeur se serre dans l'angoisse d'une inexprimable tristesse. A un sentiment de sainte colere contre d'odieuses profanations et contre de sauvages fureurs se melent des reflexions profondes sur le neant des choses humaines. Les ombres de ces femmes jadis si adulees nous apparaissent tour a tour, et, en passant devant nous, chacune d'elles semble nous dire, comme Fenelon: "Que ne fait-on point pour trouver un faux bonheur? Quels rebuts, quelles traverses n'endure-t-on point pour un fantome de gloire mondaine? Quelles peines pour de miserables plaisirs dont il ne reste que le remords!" Du fond de la poussiere des tombeaux profanes, l'oeil ebloui apercoit tout a coup surgir une pure, une incorruptible lumiere qui remet toutes les choses d'ici-bas dans le jour veritable, et l'on se rappelle la parole de Massillon devant le cercueil de Louis XIV: "Dieu seul est grand, mes freres."

FIN